

La Librairie publique.
Chapitres I et II

Eugène Morel

1910

Avant-propos

Par Léa Constantin, Fanellie Curinier, Hélène Lannier.

Eugène Morel (1869-1934) est assez peu connu du grand public, il est pourtant un critique avisé et un écrivain prolifique qui s'est attaché aux problématiques posées aux bibliothèques au début du XX^e siècle. Il est le premier à avoir proposé d'appliquer en France le modèle anglo-saxon de bibliothéconomie tel qu'il l'avait observé en Angleterre, au Canada et aux États-Unis notamment. Introduceur de la classification décimale proposée par Melvil Dewey, théoricien de la bibliothèque pour tous, créateur de l'Association des bibliothécaires français, sa pensée novatrice reste une référence pour les bibliothécaires.

La librairie publique est publiée en 1910. Elle fait suite à un essai publié un an plus tôt où E. Morel présente un modèle de « bibliothèque libre ». C'est cette même idée qu'il reprend dans ce nouvel ouvrage sous la terminologie « librairie publique ». Il est le premier à mettre en avant une explication historique à l'existence en France de bibliothèques savantes. Alors que les confiscations révolutionnaires devaient permettre d'éclairer le peuple elles ont fini par constituer des collections patrimoniales réservées à quelques érudits. Les bibliothèques françaises n'étaient donc pas au début du siècle d'après lui des bibliothèques grand public mais un arrangement de bibliothèques savantes et de bibliothèques populaires ne répondant pas à la demande nouvelle de lecture publique. C'est pourquoi le contrepoint du modèle anglo-saxon de la *public library* lui semble plus adapté, de même que le terme « librairie » serait un bon substitut au terme « bibliothèque » trop connoté de cet élitisme passé.

Si aujourd'hui les bibliothèques anglo-saxonnes ne sont plus considérées comme la référence en terme de modernité bibliothéconomique, cet ouvrage de E. Morel reste d'une actualité frappante alors même qu'il a été publié il y a plus d'un siècle. Si certains exemples sont bien sûr dépassés, il nous a semblé inutile d'obscurcir le texte de commentaires trop brefs pour être pertinents.

Il nous a semblé plus instructif de faire renvoi à plusieurs travaux d'étudiants de l'Enssib, et notamment à la journée de conférence de décembre 2010 organisée par les élèves conservateurs et intitulée « Eugène Morel, passeur entre deux mondes¹ ».

¹<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/document-48942>

Les notes de bas de page et notes marginales correspondent respectivement aux notes originales d'Eugène Morel et aux numéros de page de l'édition de référence, que l'on trouvera dans la bibliothèque numérique de l'Enssib².

Dans le cadre de ce travail d'édition numérique pour les sciences humaines et sociales réalisé avec L^AT_EX, seuls les deux premiers chapitres de cet ouvrage de taille conséquente ont été traités.

²<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/document-brut-48832>

Ouvrages d'Eugène Morel

(copie de l'édition de 1910)

Romans :

L'ignorance acquise (Stock)
Petits Français (A. Savine)
Artificielle (Ollendorff)
La Rouille du sabre (Havard)
Les Morfondus (Ollendorff)
Terre promise (Revue blanche - Fasquelle)
Les Boers (Mercure de France)
La Prisonnière (Flammarion)
La parfaite Maraîchère (Fasquelle)

Théâtre :

Dans la Nuit (Revue blanche - Fasquelle)
Loreau est acquitté (Librairie théâtrale)
La dernière Torture (Fasquelle)
L'Innocent (Ondet)
Terre d'épouvante (Librairie Molière), avec A. de Lorde.
Stella (Ollendorff) avec Jules Case.

Études :

L'Album du Chemineau : Teintes du Nord (Revue d'Art dramatique)
Ed. de *L'Art dramatique et musical, 1901-1903* (id.)
Projet de théâtres populaires (id.)
Bibliothèques, essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes (2 vol. - Mercure de France).
La Librairie publique (Librairie Armand Colin)

La Librairie publique

Eugène Morel

1910

Quel pédant inventa le mot *Bibliothèque* laissant le mot français *Librairie* aux Anglais ?

Librairie Armand Colin
5 rue de Mézières, Paris.

*Copyright nineteen hundred and ten by Max Leclerc
and H. Bourrelier, proprietors of Librairie Armand Colin.*

Chapitre 1

Librairies et bibliothèques

Sommaire du chapitre

1.1 Le but	5
<i>Faillite de la mémoire</i>	6
<i>Triple but de la librairie publique : enseigner, renseigner, distraire</i>	7
<i>La librairie est une institution publique</i>	7
<i>Le palais de lecture</i>	8
<i>L'Impôt, ou Penny-rate</i>	9
1.2 Le mot. - Définitions	10
<i>Library et librairie</i>	10
<i>Principe</i>	12
<i>Forme pratique</i>	13
<i>Librairie et bibliothèque</i>	14
1.3 Littérature du sujet	15

1.1 Le but

Concevoir la lecture comme un service public nécessaire, dont tous doivent profiter, et pour lequel tous doivent payer, non seulement ceux qui en profitent, mais surtout ceux qui n'en profitent pas, car leur ignorance est un danger public, - danger public de loisirs qui ne trouveront que plaisirs imbéciles ou funestes, ou d'un travail qui demeurera routinier, s'il n'est oiseux ou encombrant, - danger public, qui est l'ignorance du pauvre, nuisible à lui-même, à la prospérité de la race et du pays, - danger public, qui est l'ignorance du riche qui, par l'emploi stupide de sa fortune et le pouvoir qu'il a de faire travailler les autres, multiplie le danger de son incompetence.

(p. 1)

Concevoir la lecture comme un système d'éducation, l'instruction par soi-même, la libre recherche, la découverte et non la simple acquisition du savoir, - la concevoir ainsi dès l'école, même primaire, et dans la secondaire et dans la supérieure...

La concevoir ainsi pour soi, toute la vie, non pas sous forme de cours complémentaire, post-scolaire, mais comme une nécessité constante, un régime normal, hygiène de son esprit et tenue au courant de ses affaires...

(p. 2)

Telles sont les idées directrices d'une institution neuve et d'esprit et de forme, qui n'a pas plus de rapport avec ce que nous nommons *bibliothèques* et notamment *bibliothèques populaires*, qu'avec le commerce de librairie et les conservatoires d'arts et métiers.

Cet organe nouveau de la société moderne fonctionne actuellement dans toute cité des États-Unis ou de l'Angleterre capable d'entretenir une église et une école. Nous ne le connaissons pas en France et n'avons rien qui le remplace. Ce livre, qui veut le faire connaître, n'est qu'un récit de voyage, grossi de documents assemblés et de quelques réflexions.

Nous n'avons pas eu à inventer de mot pour désigner ce rouage essentiel de la civilisation anglo-saxonne. Son nom est français, et nous l'écrivons en français : *librairie publique*.

Faillite de la mémoire

Le temps n'est plus où la mémoire d'un homme suffisait à contenir l'ensemble des connaissances utiles à son métier et tout ce qu'il fallait pour la vie civile et politique, et beaucoup d'autres choses dont il était honorable ou agréable d'avoir une idée et de parler.

Le temps n'est plus où l'on attendait de l'instruction qu'elle façonne un cerveau en une sorte d'encyclopédie du savoir humain, une réduction de toutes sciences, que l'homme porterait dans son crâne.

L'enseignement encyclopédique, le forçage pour examens, ont pu aboutir à des succès de concours. Ils n'ont pas abouti à former un esprit. C'est le danger qui guette les civilisations ayant un long passé, de mesurer l'homme à ce qu'il sait et non à ce qu'il peut faire, et de s'encombrer de savants aussi vains que ces magnifiques bibliothèques de France, qui possèdent tant de livres qu'elles ne peuvent jamais donner celui qu'il faut quand il faut.

De même qu'un ébéniste sans ses outils est plus embarrassé devant un morceau de bois qu'un sauvage, de même qu'un mécanicien sans son automobile n'est pas plus rapide qu'un coureur, un savant sait bien peu loin de sa bibliothèque ; on sait avec des livres, comme on est adroit avec des outils. Et il y a lieu d'apprendre à se servir des livres, non d'apprendre tout ce qu'il y a dans les livres.

Et si l'on peut avoir quelques outils à soi, il n'y a plus moyen, même pour les très riches, de posséder à soi seul tous les engins de la civilisation. Les livres sont trop nombreux et surtout ils changent trop, pour qu'un individu puisse en posséder seul un ensemble suffisant, et au courant. Leur mise en ordre et à jour est un métier spécialisé. Mais l'art de s'en servir doit être connu de tous.

(p. 3)

Devant l'afflux incessant de l'invention, il a fallu des engins plus souples et plus modernes que les antiques et lourdes mémoires particulières. Elles ont fait place à des machines qui laissent l'homme plus libre, plus dispos.

Triple but de la librairie publique : enseigner, renseigner, distraire

Voilà comment les livres dont les collections formaient jadis ce que l'on a nommé des *bibliothèques*, sortes de réserves de savoir, témoins des âges passés, ouvertes seulement à un rare public d'historiens, à peine grossi de quelques étudiants faisant l'économie de leurs manuels et de quelques retraités, pour qui c'est une transition entre la vie active et l'éternel repos, les livres, dis-je, sont devenus, depuis moins d'un demi-siècle, une nécessité de la vie ordinaire, une institution auquel le mot de *bibliothèque*, usé à d'autres fins, ne peut plus convenir, et dont le rôle est triple :

1. *Renseigner*. Fournir vite, à toute heure, suivant les besoins de l'instant, les renseignements, la documentation de la vie, des sciences, des métiers. C'est un bureau public de renseignements généraux.
2. *Enseigner*. Le dépôt public de livres est objet et moyen d'enseignement, je dirais : d'auto-enseignement (self-instruction). Cela a commencé par être l'annexe de l'école. Cela devient aussi important que l'école même. Ne comptez plus bourrer les cervelles d'élèves de ce fatras que la mémoire vomira sitôt l'examen passé, apprenez-leur à se servir des livres, à chercher par eux-mêmes, à recourir aux livres dès qu'ils ignorent. C'est la méthode de recherche personnelle substituée au manuel, au recueil de morceaux choisis, à tout ce qui s'apprend par coeur.
3. *Distraire*. Les religieux appelleront cela élever, purifier l'âme. Ce n'est point oeuvre vaine ni peu urgente. La réduction progressive des heures de travail fait du bon et sain usage des livres une actualité brûlante. Ecartons toute controverse morale ou confessionnelle. Ceci intéresse tous, religieux, déistes, athées, et n'attaque d'autre foi que celle des cabaretiers.

(p. 4)

Ces trois rôles ne se séparent guères. Il n'est pas aisé de distinguer le rôle moral et instructif des bons livres, et la simple distraction des lecteurs de romans, ni de juger les effets de la poésie, du théâtre, de la musique, et de l'histoire. Le journal, si important dans les établissements que nous allons décrire, est à la fois de la documentation, de l'enseignement de doctrine et une distraction. Pour l'instant, contentons-nous de souligner les traits les plus originaux, l'activité moderne de ce qui a succédé aux anciennes bibliothèques.

La librairie est une institution publique

Donc le temps est venu, après un demi-siècle d'efforts qui triomphent aujourd'hui en Angleterre, en Amérique, de concevoir la lecture comme un service public, municipal, analogue

à la voirie, aux hôpitaux, à la lumière - celle du gaz, - à l'hygiène - celle du corps.

Comprenons bien. Il ne s'agit pas ici de conserver des livres, mais d'en lire. Le grand nombre de livres, dont les villes se vantent, ne doit pas nous tromper. Ils sont destinés à périr. Ceux-là seuls survivront qui sont sans intérêt. Le livre ici est une chose vivante, qui va de l'un à l'autre, communique son esprit, s'use, et meurt.

Nous n'avons absolument rien de tel en France.

Dans la pratique, cela se compose de deux éléments :

1. Un monument spécial ;
2. Un impôt spécial.

Le palais de lecture

C'est un monument destiné, entre autres buts, à contenir des livres et cet impôt en partie à en acheter, mais c'est là un rôle secondaire, accessoire, qui peut faire défaut : des villages peuvent avoir un fort beau monument, payer un impôt relativement fort, et ne conserver aucun volume. Les livres viennent pour trois mois de la ville voisine ; - bien mieux, les gens apportent leurs livres et leurs journaux, comme autrefois à la veillée. Les clubs, les sociétés y ont leur case spéciale. Ce n'est pas une cave, mais un débit, « non un réservoir, mais une fontaine », dit Melvil Dewey. Les dépôts de livres peuvent être ailleurs. Avant tout c'est un monument.

Ce monument est beau. Il doit être le plus beau de la ville. Avec la mairie, l'église, la pharmacie et l'école, il constitue la Cité. (p. 5)

Il est toujours ouvert, sauf aux heures où l'on dort. Il est ouvert comme les parcs, comme les cafés, du matin jusque vers dix ou onze heures du soir, et il n'y a pas d'interruption.

Ne cherchez donc aucun analogue en France parmi les bibliothèques, musées, et autres institutions savantes, scolaires, populaires. Un grand cercle y ressemble beaucoup plus, ou bien les salles communes des grands hôtels modernes. Les anciens avaient les *thermes*, la *basilique*. Le moyen-âge avait l'église, la halle, l'hôtel de ville. Chez les Arabes, il y a le hammam et le soûk. Si chez nous, les magasins de nouveautés essayaient...

C'est enfin le lieu où les citoyens, leurs affaires terminées, s'assemblent.

Ils s'assemblent, pourquoi faire ?

Savoir les nouvelles, s'entretenir de leur métier, de la chose publique, acquérir des faits et des idées, se distraire et se grandir. Ils s'assemblent pour parler... - Non. Voilà où l'âge moderne diffère des temps anciens.

Pour tout cela, parler n'est plus nécessaire.

On lit.

Nous avons à faire connaître aux bavards que l'imprimerie est inventée et qu'il est temps qu'elle entre dans l'usage courant. On ne crie plus par les rues les nouvelles et édits du roi. Les hérauts sont remplacés par les journaux. Il est bon de parler, et meilleur de chanter. C'est un plaisir spécial, un exercice d'hygiène. Mais il n'a plus pour but de nous apprendre quelque chose. Les renseignements utiles se trouvent avec plus de sûreté dans des livres que dans la mémoire des hommes. On ne demande plus aux vieillards de dire de belles histoires. On en lit de plus belles et de plus exactes. Et tout l'art populaire, légendes, poèmes, chansons, ce n'est plus que dans les livres qu'on les trouve nature. C'est ainsi.

Avant tout donc l'institution se compose d'une salle de lecture des journaux du jour, des renseignements locaux, commerciaux, agricoles ; puis une salle pour les enfants, une pour le prêt des livres, et la bibliothèque comme nous l'entendons : histoire, sciences, romans, etc. Mais on y voit aussi parfois une salle de bains, piscine, gymnase, un salon, un musée, un auditorium, ou salle pour conférence et projections lumineuses, un préau et jardin avec bancs pour s'asseoir et lire, tout ce qui peut donner une direction instructive, utile, saine, aux heures où l'homme n'est pas pris par son métier strict. On a parlé de la faillite de la science, avant qu'elle s'établisse et se mette aux affaires. Voilà : elle s'y met. La science entre dans la vie quotidienne et commune. Si elle ne résout pas les questions insolubles, à ceux qui jugent d'une vérité aux résultats elle offre un choix de grandes vérités avantageuses. Et dans le bon courant utile de l'existence, elle apporte de la joie, de la propreté, de la beauté, elle unit et égalise les voisins, elle nettoie, elle élève. On peut la voir à l'oeuvre, ses affaires sont prospères.

(p. 6)

L'Impôt, ou Penny-rate

Le *penny-rate* anglais veut dire : centimes additionnels pour la *library*. Pour elle, non pour autre chose.

Consultés spécialement, souvent par *referendum*, les citoyens ont voté leur cotisation pour des livres. Non pour l'instruction du pays, la grandeur de l'Angleterre, l'orgueil du musée Britannique ! Mais pour leurs livres, ceux qu'ils vont lire chez eux, cette année. Et s'ils ne votent pas leurs deux sous, ils n'auront pas les nouveautés. En République française, un citoyen de Carpentras se réveille le matin avec la charge d'entretenir non la fanfare de son pays, mais l'Opéra, et d'élever les statues à il ne sait pas qui, il ne sait pas où. En monarchie anglaise un sujet de Litchfield ne donne pas dix sous pour l'opéra de Covent-Garden, mais deux sous par 25 francs de la masse imposable pour la librairie de sa ville. C'est très différent. Et quand il passe - chaque jour - devant sa librairie, il n'entre pas en électeur grincheux savoir « ce qu'on fait de l'argent des contribuables », il vient simplement jouir d'une satisfaction qu'il s'est payée.

Si pour quelques villes où récemment le penny-rate fut obligatoire, et d'autres où d'autres revenus l'ont remplacé, ceci n'est pas la toute exactitude, c'est bien là l'esprit qui crée la

librairie publique, si différente de nos bibliothèques : non un dépôt de livres précieusement conservé, mais un crédit continu pour lire, se servir des livres, *s'en servir*, c'est-à-dire ne pas les conserver.

Et cette *spécialité* de l'impôt importe. Des sommes globales, ici, vont à l'armée, marine, subventions, commerce, voirie, menus plaisirs, sans qu'on puisse distinguer si l'on paye pour fournir à Londres du sucre meilleur marché ou pour agrémenter la liste civile de Paris. On peut dire qu'en France les bibliothèques viennent de haut. Elles sont, comme les officiers, d'une autre race que les soldats : elles ne se mêlent pas au public. Elles sont des institutions. Elles existent parce qu'il est beau, digne et noble qu'elles soient. Elles ont la grâce. Nul besoin de se justifier quotidiennement.

(p. 7)

Ces deux tendances des bibliothèques s'accusent dans l'admission des journaux. Tel Français, qui ne lit que ça, s'indigne d'en voir dans une bibliothèque. Là-bas, où on lit tant de livres, les journaux forment les trois quarts de la lecture sur place. C'est la condition même d'une librairie vivante.

Je sais bien qu'ils ne valent pas cher et je vois faire la grimace à l'idée d'encourager une telle lecture. Erreur. Il n'y a pas de danger des journaux, mais d'un journal. Ouvrir des salles de périodiques, c'est justement détruire cette force exécrationnelle du mensonge imprimé. Les menteurs se contredisent ; détruire le monopole qu'a ce *six ou huit* pages d'abêtir un pays, c'est faire à l'abêtissement beaucoup de tort.

Rien donc qui ressemble à ce que nous avons sous le nom de bibliothèques. On ne s'est pas occupé d'un « fonds » de livres. On n'a pas recherché les legs de vieilleries, les lourdes collections dont les héritiers ne veulent pas s'encombrer, et les bouquinistes encore moins, ni les rebuts du panier de sociétés dissoutes, ces entassements de papiers qui usent temps et crédits. Les crédits de fondation furent employés à la construction *intégralement*. De la place, des salles commodes, d'abord. Ensuite un crédit annuel.

Il y a eu des mécomptes ; le succès passa l'attente, et la place, prévue largement, devint trop étroite. Mais en gros, dans les villes d'Angleterre, le résultat est atteint, et la maison de lecture, là où il y a des chaumières, le palais, là où il y a des maisons, se dressent partout.

On en compte des centaines dans le Royaume-Uni. C'est aussi beau que l'église, que l'hôtel de ville, c'est aussi gai que le bar, cela brille comme le théâtre. Le soir jusqu'à dix heures, cela invite, dans la brume. Il y fait chaud, il y fait clair, il y fait propre. Et l'on y est toujours en bonne compagnie.

1.2 Le mot. - Définitions

(p. 8)

Library et librairie

Le mot anglais est *free public Library* : *free*, gratuit, *public*, supporté par la contribution publique.

Comment dire en français ?

« Bibliothèque libre ? publique ? gratuite ? du peuple ? municipale ? »

Je voudrais un autre mot que *bibliothèque*. Cette ambition est folle, on ne commande pas l'usage...

Cependant il s'agit d'une chose nouvelle en France. Il faut se faire comprendre. Pour se faire comprendre, il faut des mots connus. Je n'en trouve que deux : bibliothèque, librairie. J'ai d'abord dit « bibliothèque », en ajoutant les objectifs *libre et publique*. Je vois bien qu'on n'a pas compris : on a compris « populaire ».

Ce que nous désirons voir établir en France n'est pas plus une « bibliothèque populaire » qu'une bibliothèque dite « savante », ou spéciale, musée d'incunables ou collection particulière, ou qu'une scolaire, ou qu'une régimentaire. C'est tout cela et bien autre chose : bureau de renseignements, salle de journaux, etc.

Mais le mot *librairie* a pris un sens tout autre : boutique où se vendent les livres, « commerce du libraire », dit Larousse, qui ajoute : « autrefois : bibliothèque ».

Eh ! bien, ce mot d'autrefois, qu'on détourna de son sens, me semble encore plus près de la chose à créer, - boutique et magasins où s'offriront au choix [et rien ne dit que ce soit tout à fait gratuitement] livres, revues, journaux, idées de l'industrie, documents du commerce, - que le mot nouveau, barbare, mal acclimaté en France après plusieurs siècles d'essai : le mot *bibliothèque*, qui sert à désigner des livres que l'on conserve au lieu de les donner à lire, - livres réservés à une classe spéciale, savants ou archéologues, quand c'est *bibliothèque* tout court, réservés aux pauvres quand s'ajoute le mot *populaire*.

« Librairie » prête à confusion. Oui, mais avec les boutiques où on vend des livres. Confondre avec une bibliothèque qui les *conserve* est bien plus grave.

L'Allemagne, dernière venue à comprendre le rôle de cet organe spécial de la société nouvelle, a créé un mot neuf : *Bücherhalle*. Traduirai-je « halle aux livres » ? Non, le mot *halle* ayant pris le sens de marché, il faudrait, comme le mot *library* le faire revenir d'Angleterre, l'orthographier *hall* et le prononcer hâl. (p. 9)

Qu'importe le mot ? Bien peu, lorsque la chose existe. Le public a vite fait d'adapter un sens neuf ou de couper ce qui le gêne. Il peut dire *bibli* comme il dit *auto*. Un fondateur donnera peut-être son nom, ou l'on en forgera un tel que *lectorium*. Il est certain qu'on ne dira pas *bibliothèque*...

Mais ce qui importe peu lorsque l'on a la chose, importe énormément lorsqu'elle est à créer. Il faut qu'on la comprenne et, pour la faire comprendre, que l'on emploie des mots. Alors le mot importe.

Qu'est-ce donc qu'une librairie publique (*free public library*) ?

Ce livre est tout entier écrit pour le faire comprendre. Il faut tout de même en quelques mots le dire de suite, pour plus de clarté. Mais je le dis sous réserve me méfiant de ces pièges : les définitions. Les choses vivantes n'ont pas de caractère immuable, et ceci est

chose éminemment vivante.

Principe

Une librairie publique est la mise en commun dans une région de tous les services concernant la lecture.

Mise en commun. Le donateur qu'on trouve parfois à l'origine ne joue que le rôle d'initiateur. Il y a effort de tous. Le mode le plus commun d'effort est l'impôt consenti. C'est un tant pour cent additionnel s'ajoutant aux contributions directes (Angleterre), voire un impôt spécial (par exemple sur les chiens dans telle ville d'Amérique). Et tous les degrés existent : 1° *subscription library* ; ceux-là seuls profitent qui consentent à payer ; 2° tous profitent, et l'impôt est obligatoire pour tous après referendum, vote de la majorité ; 3° les villes d'un certain chiffre de population (40 000 en Angleterre) sont obligées de voter cet impôt.

Pourquoi mettre en commun ?

Pour bénéficier d'un service général, plus commode. Une librairie organisée a des catalogues et vous trouve de suite non seulement le livre que le marchand mettra du temps à vous fournir, celui que vous ne pouvez pas acheter, celui que faute de place vous ne pouvez conserver, celui enfin que vous avez chez vous, mais que vous avez rangé trop bien pour vous souvenir de l'endroit où il est.

(p. 10)

Avantages d'heures. Une librairie publique est toujours ouverte. Economie de temps, d'argent... Pour bénéficier de ces commodités, qu'elles ne peuvent avoir isolément, les sociétés savantes, commerciales, les syndicats, les patronages, les écoles surtout mettent leurs livres à la librairie publique, toujours ouverte, placée au centre de la ville, pourvue de succursales dans les quartiers, et d'un service de transport à ces succursales. Les livres sont confiés sous certaines réserves, salles spéciales par exemple, ou droit exclusif au prêt à domicile. Il y a échange de services.

Tous les services concernant la lecture. Tous. Il y en a donc d'autres que celui de fournir des livres ?

Tout d'abord, il n'y a pas seulement ce que vous appelez des livres. Il y a, principalement, des journaux, des revues, périodiques de toutes sortes : annuaires, catalogues, tarifs, indicateurs du commerce, des transports, chemins de fer et navigation, des cartes, des guides. La librairie publique est là pour tous les renseignements, et elle est pourvue de « bibliothécaires » qui renseignent. Ils ne se contentent pas de renseigner, ils provoquent les demandes. Sur les questions du moment ils publient des listes de livres à lire. Les catalogues ne sont pas seulement au courant des livres reçus : ils sont au courant des affaires publiques de l'heure présente, et se hâtent d'offrir tout ce qui peut les éclairer.

On a joint aux librairies publiques les choses les plus diverses, salons, salles de conférences, de concert, de spectacle, musées, billards, et jusqu'à des bains. Il ne faut point en rire. L'antiquité avait ses *thermes*, vrais musées d'oeuvres d'art, pourvus de bibliothèques, et ses gymnases qui n'étaient points hantés par des sots. Nous nous bornerons à la stricte lecture, au service de renseignements et aux expositions temporaires, seul moyen de faire jouir le public des gravures et des beaux livres.

Enfin, de plus en plus, la librairie publique resserre ses liens avec l'enseignement, et devient le *lieu de travail* des élèves.

Forme pratique

Dans le fait, les librairies publiques sont de beaux monuments placés dans les centres les plus fréquentés des villes, pourvus de succursales (branches) dans les autres quartiers, aidés même par les simples dépôts. Ainsi notre service de poste a palais central, bureaux de quartier, offices auxiliaires. Les succursales sont reliées entre elles et au centre par un service de voitures quotidien.

(p. 11)

La librairie publique - centrale ou succursale - comprend essentiellement trois salles :

1. Journaux. On les lit debout. Ils sont pendus à des tringles ou étalés sur des meubles spéciaux ;
2. Prêt. Guichets pour la délivrance des livres. Tables pour la consultation des catalogues. Grands appareils indicateurs où sont portés, par numéros apparents de couleur différente les *sortis* et les *rentrés* ;
3. Référence. Consultation sur place des livres qu'on ne prête pas (1° livres d'usage courant : dictionnaires, manuels, etc. ; 2° livres trop demandés : revues, périodiques, guides de voyage, etc., et livres qui viennent de paraître ; 3° livres à gravures, fragiles ou précieux). On range souvent dans la salle des journaux, les revues, indicateurs et annuaires.

A ces trois salles se joint le Magasin des livres, qui de plus en plus s'ouvre au public, permettant la recherche sur les rayons même (*Open Shelves*). Laisser l'accès des magasins libre au public, le laisser se promener librement, prendre et remettre lui-même en place les livres méthodiquement rangés... Ici encore, ne riez point. Cela existe et donne de bons résultats. Nous montrerons que des essais de ce genre, même en France, ont réussi.

A ces trois salles une annexe, presque toujours : la salle de la jeunesse. Les enfants et jeunes gens sont entraînés très tôt à se servir de la librairie publique.

Autre annexe : les dames. Il paraît qu'il faut les mettre à part. Enfin, souvent une salle spéciale pour les aveugles.

Nous avons dit que des Sociétés, parfois des Instituts, pouvaient avoir des salles réservées.

Librairie et bibliothèque

Mais il est une autre dépendance dont nous devons parler de suite. C'est, si vous le voulez bien, la Bibliothèque.

La Librairie publique ne la supprime pas.

Nous avons dit : un monument - le plus beau possible - au milieu de la ville, au point le plus fréquenté, là où le terrain est le plus cher.

C'est dire qu'on n'a pas la place de loger des millions de volumes. Et point n'est besoin, avec un système de dépôts et succursales reliés par un service de transports, de s'encombrer. Le téléphone transmet les demandes. Croyez que si à notre Nationale par exemple, le *Petit Mussipontin* ou la *Semaine religieuse de Saint-Pol-de-Léon* que vous pouvez avoir en les demandant la veille, étaient dans la plaine Saint-Denis et venaient en automobile, au lieu d'occuper à 500 mètres de la salle de travail un terrain qui vaut mille francs le mètre, sans autre moyen de transport que les jambes d'anciens militaires, ils arriveraient aussi vite. (p. 12)

Il n'y a donc pas besoin de magasin géant, mais de communications rapides. Même les cent mille volumes environ qui sont nécessaires à la salle de référence, ne vont pas dormir là, inutiles. Chaque année on brûle un gros lot de volumes salis par le prêt, mesure hygiénique, et on extrait les volumes devenus d'usage exceptionnel : annuaires vieillis, éditions périmées, journaux d'il y a dix ans, et ces honorables reliques, on les donne à *garder au conservateur* d'une *bibliothèque*.

Nous reprendrons tous ces points. Je n'ai voulu ici donner qu'une idée générale, variable comme l'est toute chose vivante. C'est cette vie qui caractérise particulièrement la *librairie*, et j'oppose ce terme à *bibliothèque*, son contraire. L'une a des *agents*, l'autre des *conservateurs*. Deux rôles : user, conserver. L'un doit être fier si au bout de l'année il constate que cent ou mille volumes de plus que l'an passé sont bons à brûler, lus, craqués, salis. L'autre *doit* interdire même le feuilletage d'un livre si le toucher risque d'en écailler les peintures fragiles. La bibliothèque a été faite pour un temps où le livre était un objet rare, presque unique. Il le fallait à tout prix sauver de la destruction. L'autre vient en un temps où il y a trop de livres, où nul ne peut garder chez soi tous les documents qu'il faut pour son métier, son instruction, sa simple distraction. Dans l'effroyable multiplicité des livres elle apporte un guide, un choix, des moyens rapides de communication.

Nous tenterons de prévoir la plupart des objections. L'on nous taxe souvent de paradoxe, ce qu'il faut attribuer à une méprise sur la forme. Tel a cru me réfuter qui n'a fait, plus longuement, que répéter sur un autre ton ce que je disais. Mais je n'invente rien, que je sache. Ce dont je parle existe, on peut y aller voir. Ce n'est pas une découverte de sorcier. Il y aura partout bientôt, sauf en France, des librairies publiques. (p. 13)

Il n'est pas besoin d'aller en Amérique... Les *librairies* nous adressent leurs *reports*, avec statistiques précises, budget, photographies. Tout cela est consciencieusement classé à la

Bibliothèque nationale, et l'anglais est-il donc si difficile à lire ?

A nos portes, - 32 francs, à Pâques, aller et retour, - Londres nous offre 80 *free public libraries* plus ou moins bien installées, mais ouvertes de 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir sans interruption. Ce ne sont pas les plus belles de l'île, mais la visite en est plus nouvelle pour nous que celle de la *Library* du British Museum qu'il « faut avoir vue », et qui, tout compte fait, ne vaut pas notre Nationale.

1.3 Littérature du sujet

Qu'une institution si importante n'ait pas, en France, fait l'objet d'études, d'enquêtes, de projets, on hésite à le croire...

Cela est, pourtant.

Cela est, par suite de confusion. Les bibliothécaires ont dédaigné ces maisons neuves et bruyantes, sans livres précieux ni manuscrits, où on communique des documents commerciaux et des romans, où « la lecture du Bottin, écrit l'un d'eux, semble un idéal à M. Morel ».

Nous avons eu d'excellentes études sur les bibliothèques populaires. Un livre de M. Pellisson, *les Bibliothèques populaires en France et à l'étranger*, Paris, 1906, très documenté, très complet, et avant lui, un livre de M. de Saint-Albin, une étude de M. Chevalley... On entrevoit bien le problème, mais toujours comme une institution charitable, parfois un contre-poids à la propagande des bibliothèques paroissiales, toujours une « populaire ».

Une *populaire* diffère autant de la librairie publique que la loueuse de volumes du coin, mercerie, papeterie et journaux, diffère de la bibliothèque de l'Université. L'habitude de flétrir du nom de populaire toute collection de livres qui n'est point destinée à l'archéologie ou la critique littéraire est peut-être la cause unique du retard des bibliothèques françaises, et les esprits les plus larges et les plus au courant de la question ont fait cette confusion.

L'ancien administrateur de la Nationale, M. Léopold Delisle, paléographe éminent, mais dont l'influence fut selon nous fâcheuse, se plaignait au Congrès des bibliothèques, en 1900, que nos grandes bibliothèques, et jusqu'à la Nationale « tendent à devenir de véritables cabinets de lecture dans lesquels on vient demander des ouvrages de vulgarisation et de lecture courante » et proposait la création de grandes bibliothèques publiques, riches d'une centaine de milliers de volumes, pas plus, qui suffiraient, disait-il avec un certain mépris, « aux recherches des hommes des lettres ». C'est la librairie publique entrevue dans cette utilité spéciale : décharger le service des autres bibliothèques, où le monopole de l'archéologie ne serait plus troublé...

(p. 14)

Dans les rapports du même Congrès, publiés par M. Henri Martin, figure une excellente étude de E.-Daniel Grand sur les bibliothèques des États-Unis.

Cependant, confusion complète avec les populaires, mépris pour tout le côté pratique et

d'actualité, et surtout ignorance, il a pu se faire qu'une institution acquière en Amérique, en Angleterre, en Australie une importance *aussi grande* que l'oeuvre de création d'écoles primaires gratuites et obligatoires l'a été en France, que cette institution se répande jusqu'au Japon, que l'Allemagne, si bien outillée de bibliothèques savantes, en sente la nécessité et se mette, méthodiquement à en établir partout, sans qu'un livre, sans qu'une revue - même la *Revue des bibliothèques*, - sans qu'un journal signale nettement cet organe nouveau de la société moderne.

L'Officiel avait publié un rapport de G. Deppingen en 1877. Qui l'a lu ? Mais bien plus tard, en 1906, dans l'excellente petite revue *Pages libres*, on trouve un article signé Brenn (t. XI, pp. 497-501) qui décrit avec autant d'enthousiasme les « Bibliothèques libres » d'Angleterre, qu'il décourage d'avance tout espoir d'en fonder en France.

D'ailleurs de nombreux voyageurs, et d'éminents, allaient en Amérique ! Je veux bien que la plupart y allaient pour enseigner, non pour apprendre. Ils avaient à conclure contre la République, à flatter des clients fort riches en vérité, à comparer la jeune fille d'ici et celle de là-bas, à prendre figure d'explorateurs confortables. Quelques-uns visitèrent les bibliothèques. M. Doumer s'émerveilla des mécanismes, et nous avons eu quelques bons articles sur l'importance des collections, la rapidité des communications, et surtout la grande générosité des donateurs. M. Ch. V. Langlois, directeur du Musée pédagogique, signalait du moins l'apostolat des *librarians* américains, citait le mot de Dewey : « Autrefois les bibliothèques étaient des réservoirs, aujourd'hui elles sont des fontaines ».

(p. 15)

Les bibliothécaires français avaient cependant déjà pu lire en anglais un livre très remarquable paru dans les Garnett Series : *The free Library* par Ogle, 1897. Le livre d'Ogle pose les règles juridiques et fiscales, puisqu'avant tout la Library est un impôt, donne un historique, dresse l'état de villes qui ont une librairie en fonctionnement et montre ce qui reste à faire.

L'Allemagne à cette époque n'avait encore rien que des bibliothèques savantes, surtout universitaires, d'une grande richesse, il est vrai. En 1900 parut le livre de E. Schultze : *Freie öffentliche Bibliotheken, Volksbibliotheken und Lesehallen*. Aujourd'hui les Lesehallen ou Bücherhallen - ce sont les mots qui ont fait fortune - sont en pleine floraison.

Enfin paraissait à Amsterdam, en 1906, un livre très complet, bien ordonné, qui, tout en posant nettement le problème moral ou social, est un vrai manuel pratique : *Open-bare Leesmusea en Volksbibliotheken*, du Dr H.-E. Greve. Je n'ai eu connaissance de ce livre qu'en recevant la traduction allemande, tout récemment ¹. Nous y ferons de nombreux emprunts. Tous ceux que le sujet intéresse doivent étudier cet excellent ouvrage.

Je reviens à la France. En avril 1909, la Société du Mercure de France, à Paris, faisait paraître deux volumes de XIV-390 et 460 pages sous ce titre :

¹Das Problem der Bücher-und Lesehallen, von Dr H.-E. Greve, aus dem holländischen übersetzt von Anna J. Jungmann, mit einer Einführung von Dr C. Nörrenberg. Leipzig, Maas et Van Suchtelen, 1908.

Eugène Morel, *Bibliothèques. Essai sur le développement des Bibliothèques publiques et de la Librairie dans les deux mondes. Tome I : Ce qu'on lit. Les budgets d'achats. Enquête sur les Bibliothèques de France. La Science et les Bibliothèques, L'Effort allemand. Les Bibliothèques populaires. La Bibliothèque Nationale. Le British Museum. Washington. Berlin. L'Europe et l'Univers.*

Tome II : La Bibliothèque libre. L'Ère des Bibliothèques en Angleterre et aux États-Unis. « Free public Libraries ». M. Carnegie. Le Commerce des livres. Vente, Location, Prêt. L'Avenir. Devant l'invasion des livres. La Production mondiale. Le Dépôt légal. Bâtisse et Mécanique. Catalogues. La Classification décimale. Administration et Métier. Ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque.

Cet ouvrage, si général qu'il soit, n'est qu'un vaste plaidoyer pour la librairie publique. Elle y porte le nom de Bibliothèque libre. J'avais cru ce mot clair, suffisant. Je vois qu'on a compris bibliothèque populaire, et c'est ce qui me pousse à proposer un autre terme. (p. 16)

Ce n'est pas un ouvrage bâti sur plan, dans un but préconçu. Je ne connaissais pas, quand je l'ai commencé, les *free libraries* étrangères. J'étais plus frappé de l'inutilité de nos bibliothèques et de l'argent qu'on y gaspillait, sans autre profit que de flatter quelques manies de bibliophiles ou d'historiens, que de l'utilité qu'elles peuvent avoir, du rôle immense qu'elles peuvent jouer dans nos sociétés. Je ne rougis pas d'avoir pensé ce livre en l'écrivant, car j'ai mis un bon nombre d'années à l'écrire.

Je voulais d'abord parler de la Nationale, de son public, de son catalogue, des grandes bibliothèques. J'ai visité en détail le British Museum, pour comparer. Mais cela m'a amené à visiter à Londres de petites librairies, à traverser l'Angleterre... et j'ai compris qu'il y avait à parler de choses autrement intéressantes que du public restreint - et pas toujours savant - de ces grands établissements.

Mon livre bouleversé du coup porte les traces évidentes de l'ordre mis après, qui peut s'appeler désordre. Devais-je le refondre ou le laisser tel quel ?

Il comprend trois parts, pêle-mêle : une négative, - attaque, pamphlet contre les bibliothèques et leurs bibliothécaires, leurs catalogues vains, la lésinerie de l'État et des villes..., - une part didactique, où je propose des idées et plans sur la bâtisse, la mécanique, le classement, etc., et tente une statistique des bibliothèques publiques et de la production des livres, - enfin une part positive : la Bibliothèque libre.

Je crois n'avoir pas eu tout à fait tort de laisser le lecteur suivre les phases hésitantes par lesquelles j'avais passé moi-même : 1° c'est absurde et ne peut durer ainsi. - 2° comment ferait-on mieux ? - 3° le mieux existe. Il n'y a qu'à l'étudier et à l'appliquer.

Les lecteurs ne trouveront pas ici la critique de l'état de nos bibliothèques. C'est seulement la part positive que j'ai cru devoir reprendre, la présentation de la « librairie publique », les moyens d'en créer en France.

La récompense d'ouvrages de ce genre n'est pas dans quelques compliments adressés à l'auteur, ou une vente qui ne peut payer le travail, et les livres qui critiquent nos institutions ne peuvent attendre d'elles les honneurs dont elles disposent. La seule vraie récompense est qu'une part de ce que vous dites soit comprise, s'exécute, et que bientôt votre livre, qui réclamait ce qui est depuis devenu banal, ne soit plus qu'un document inutile : de l'histoire. (p. 17)

Nous n'en sommes pas là. Si peu, qu'au bout d'un an j'écris de nouveau, pour insister. Mais si je reprenais la seule partie critique, que de corrections, que de réserves j'aurais à faire ! Beaucoup de nos bibliothèques se sont modernisées. Je ne l'attribue pas à ce livre. Je me flatte seulement qu'il ait exprimé plus énergiquement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici des idées, des nécessités partout senties. Je ne suis plus seul. Des groupes se forment, on recherche activement les moyens ici de transformer nos bibliothèques, là de créer de vraies modernes « librairies ». Et plusieurs m'ont demandé de publier à un prix qui le puisse répandre davantage et aussi sous une forme moins blessante pour tant de bonnes volontés, dont l'effort se débat dans le ligotage administratif, les idées essentielles du livre « Bibliothèques ».

C'est ce que je voudrais faire ici.

Oui, les premiers encouragements me sont venus de bibliothécaires, qui m'ont écrit spontanément. J'ai pu constater que du Nord au Sud de la France, et de Saint-Étienne dans le centre à Verviers en Belgique, ceux qui s'efforcent vraiment de moderniser leurs bibliothèques ne s'offensaient pas de ce qu'on pouvait dire du marasme actuel.

Puis des écrivains. Je voudrais citer les beaux articles de Paul Margueritte, de Jules Case, et aussi MM. Edmond Pilon, Ernest-Charles, Henry Mazel, Louis Dumur, Jules Bertaut, H. Lapauze, Jean Vignaud, qui dans un journal populaire, *le Petit Parisien*, acceptait pour la France le principe du *penny-rate*, et adoptant pour la librairie publique le terme « Palais de lecture », l'opposait nettement à nos populaires :

« On y chercherait en vain les livres capables d'instruire un ouvrier dans sa profession ; ce qu'on a voulu, c'est distraire avant tout, et comme les romans sont vite lus, toute l'adresse des lecteurs consiste à se procurer des volumes provenant d'un autre arrondissement, d'une autre mairie. Mais il arrive un moment où tous les romans sont lus, car ce sont à peu près les mêmes qui composent les bibliothèques municipales, et c'est la fin ».

Si, vraiment, le grand mouvement d'éducation populaire aboutit à ce piètre résultat, de prêter dans chaque bibliothèque quelques romans, on doit dire qu'il a échoué dans sa glorieuse tâche. Peut-être les Français ont-ils sérieusement le goût et l'amour de la lecture ; mais comment pourraient-ils les satisfaire ? (p. 18)

M. Émile Châtelain, conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne, a consacré un très long article dans la *Revue des Bibliothèques* (1909, pages 188-194) à réfuter cet essai ; il y signale une erreur de chiffres, due à une faute d'impression de la *Minerva*, et a cru en

signaler beaucoup d'autres, dont les unes seraient à discuter, dont les autres font honneur à son imagination². L'auteur commence par ces mots : « lorsqu'un romancier veut entreprendre un ouvrage sérieux... » et se termine par :

« La plaisanterie dépasse les bornes quand l'auteur est un fonctionnaire qui a fabriqué des fiches dans une des premières bibliothèques du monde, en se considérant comme condamné aux travaux forcés, qui, malgré de longues années de service ou de présence, n'a rien vu, rien appris, rien compris à ses fonctions. Le but de l'auteur semble être un plaidoyer en faveur des hommes de lettres qui regardent les bibliothèques comme leur apanage ; son livre convaincra les moins prévenus que la littérature se plie difficilement à la bibliothéconomie ».

Je voudrais citer en entier cet article qui est vraiment un modèle de l'esprit qui a régné longtemps dans nos bibliothèques.

Cependant des bibliothécaires qui avaient de fortes raisons d'être hostiles à un livre qui attaquait assez violemment l'École des Chartes et quelques autres institutions qui leur sont chères, et dont les articles contenaient bien plus de réserves ou de reproches qu'autre chose, voyaient cependant qu'il y a là une cause à laquelle peuvent se rallier les opinions les plus divergentes :

(p. 19)

« ... qu'il serait grand temps pour la France de suivre l'exemple de sa voisine ; qu'il est honteux à une ville comme Paris de ne mettre à la disposition de ses habitants aucune bibliothèque capable de satisfaire leurs besoins courants et que la création de salles de lecture et de prêt bien outillées et d'un accès facile est une nécessité qui s'impose » (E.-G. Ledos, *Polybiblion*, sept. 1909).

L'un des plus estimés, et professeur à l'École des Chartes, qui, tout en comprenant et expliquant fort bien la bibliothèque nouvelle, « instrument permanent de *self-education* », a le tort de ne voir en elle « que la bibliothèque populaire agrandie, améliorée... », conclut de même :

« Si le cri plus violent de M. Morel pouvait avoir pour résultat de secouer en France la torpeur des esprits, d'éveiller dans les municipalités et chez quelques-uns de nos plus riches concitoyens la généreuse ambition de doter chaque ville d'une bibliothèque où seraient représentés et incessam-

²Par exemple lorsqu'il montre les accroissements de livres de l'Université, toutes facultés réunies (et elles sont divisées), supérieurs à ceux de la Nationale, et oublie le dépôt légal, lorsqu'il se trouve que l'autographie simple revient plus cher que l'impression, et que celle d'un catalogue de 100 pages à 2 colonnes est une dépense justifiée pour éviter les achats de doubles dans *seize* Universités. L'inutilité des catalogues méthodiques semble aussi démontrée par l'erreur que commît, paraît-il, un fonctionnaire qui lut Astronomische, pour Altromanische, et la supériorité des catalogues purement alphabétiques évidente, car l'on sait que jamais Smith et Smyth, John, Jean, J. et Joh. ne s'y confondent, et cette question des catalogues méthodiques définitivement jugée, enterrée, comme bien trop *coûteuse*, à la Nationale, où à raison de 100 000 francs par an le catalogue des auteurs en est au D, 40e volume ; e, 13 ans, alors que les catalogues méthodiques interrompus pour lui avaient déjà englobé les sciences historiques et médicales, et seraient très près d'être terminés actuellement, etc., etc.

ment renouvelés les meilleurs ouvrages de haute et solide vulgarisation, il aurait fait à coup sûr une oeuvre utile, et en raison de ce beau résultat ses confrères lui pardonneraient bien volontiers, je crois, les incartades un peu vives qui les ont scandalisés » (Ch. Mortel, *Bull. de l'Ass. des Bibliothécaires français*, 1910, n° 1).

En février 1910, la *Revue bleue* publiait un article de M. Lucien Maury, qui commençait ainsi :

« Non seulement je vous dis : lisez ce livre ; j'ajoute : faites-le lire ; prêtez-le... Lisez ce livre, poètes et romanciers jaloux de l'influence de votre oeuvre ; lisez-le, intellectuels, bourgeois, femme de bonne volonté, qui désirez « aller au peuple » et ne savez comment vous y prendre ; lisez-le, professeurs, instituteurs, conférenciers ; lisez-le, électeurs des villes et des campagnes, et tâchez que vos députés et vos sénateurs ne l'ignorent point...

Certes le temps est venu d'associer la France à cette grandiose et émouvante révolution qu'annonce, plusieurs siècles après l'apparition de l'imprimerie, l'utilisation rationnelle de l'invention de Gutenberg, l'avènement si longuement retardé, si impatientement espéré du livre ».

En publiant ce livre, qui tantôt résume et tantôt complète ou corrige une grande partie des deux volumes de *Bibliothèques*, auxquels je renvoie pour la partie critique, je crois donc vulgariser des notions nouvelles, décrire des institutions que les Français ont vues jusqu'ici d'un point de vue très différent, la plupart obsédés par la notion de caste : « bibliothèque savante, bibliothèque populaire ». Je ne trouve pas que le remarquable livre de M. Pellisson diffère assez la *public library* de nos populaires. Les rapports officiels, députés et conseillers municipaux, sont désolants. Mais l'ignorance de beaucoup de bibliothécaires professionnels, - et des plus savants - l'est aussi.

(p. 20)

La forme dans laquelle je m'exprime à tort ou à raison gêne beaucoup de lecteurs, et leur donne méfiance. Je continue tout de même à parler mon parler naturel, souhaitant que d'autres reprennent sous une forme plus correcte ou plus rassurante les idées et les faits que je raconte de mon mieux.

Ils trouveront des chiffres dans l'*Annuaire des Bibliothèques*, que publie consciencieusement M. A. Vidier, et pour l'étranger, dans la *Minerva* (Strasbourg, Teubner). Ni l'un ni l'autre de ces annuaires ne sont absolument sûrs, et une faute de la *Minerva* me fit accuser de mauvaise foi par M. Châtelain. La partie anglaise surtout y est follement insuffisante. La *Minerva*, « annuaire du Monde savant », les dédaigne... Mais de petites erreurs, notamment le grossissement imperceptible des chiffres de budgets et du nombre de lecteurs, que donnent quelques bibliothèques françaises, ne changent rien au résultat. Lisez et vous serez convaincus de la situation honteuse des bibliothèques françaises.

Lisez surtout le livre de Greve, cité plus haut, et regardez au moins celui de Schultze qui a des tableaux de chiffres et quelques gravures.

En anglais, le livre d'Ogle, déjà ancien. Un traité de Champneys, au point de vue ar-

chitecture, est à consulter. Ajoutez aussi les annuaires de l'Association des bibliothécaires anglais (liste des bibliothèques, programme des examens professionnels).

Pour l'Amérique, le livre de Bostwick est tout récent ; mais voyez surtout les « reports ».

La Bibliothèque nationale n'a pas Greve, qui donne une bibliographie très complète, au moins pour l'Allemagne, et il lui manque beaucoup de *reports*, surtout anglais, mais voici les cotes d'une douzaine d'ouvrages dont j'ai tiré profit, qui suffiront pour se faire une opinion, discuter la mienne, et j'espère, m'attribuer avec moins de générosité les mérites d'invention, d'imagination - de poésie même, M. Ernest-Charles va jusque-là, - que l'on accorde avec tant de générosité aux romanciers quand ils n'écrivent pas un roman.

(p. 21)

Pellisson (M.), *Les Bibliothèques populaires en France et à l'étranger*, 1906. 8° R. 19627. IX.

Angleterre :

Ogle (J.-J.), *The free Library*, 1897. 8° Q. 2426.

Cowell (Peter), *Liverpool public Libraries*. 8° Q. 3264.

Champneys (Amian L.), *Public Libraries, a treatise on their design, construction, and fittings*, 1907. 4° Q. 1304-

Brown (J. Duff), *Manual of library Economy*, 1907. 8° Q. 3512.

The Library Association Year Book, London. 8° Q. 2856.

Amérique du Nord :

House documents, Vol. 40, 1900 (Education, vol. 1), 56 th Congress. 8° Pb. 808.
8° Pb. 4279.

Connecticut public documents, igo5. Vol. 4, part. 1-24. Education. 8° Pb. 1087.
8° Q. 3775.

Report of the trustees of the public library of the city of Boston.

Bostwick (Arthur), *The American Public Library*, 1910. 4° Q- 619.

New-York State Library, *Division of educational extension... : report on public libraries*. 8° Q. 2990.

Public Libraries, May 1904 Canada number.

Allemagne :

Schultze (E.), *Freie öffentliche Bibliotheken*, 1900. 8° Q. 2853.

Albums de la fondation Krupp. 4° Q. 919.

Chapitre 2

Les exemples

Ce chapitre reproduit les chapitres I et II, IV et V de Bibliothèques, mais mis à jour et complétés, notamment par les notices nouvelles sur Leeds, Liverpool, Manchester, Brighton, l'État de Connecticut, Grand Rapids, Strasbourg, l'Afrique du Sud. (p. 22)

Sommaire du chapitre

2.1 L'Act Ewart	24
<i>L'idée morale</i>	24
<i>Le bill Ewart, origine des librairies publiques, 1850</i>	24
<i>L'impôt consenti</i>	25
<i>Résistance. Période d'attente</i>	26
<i>Dons ou initiative publique</i>	26
<i>Les résultats</i>	27
2.2 L'Angleterre	28
<i>Londres</i>	29
<i>Liverpool</i>	31
<i>Manchester</i>	35
<i>Brighton</i>	37
<i>Les librairies de Leeds</i>	38
<i>Référence</i>	40
<i>Journaux</i>	40
<i>Le prêt, les journaux et le progrès des librairies</i>	41
<i>Dépenses</i>	41
<i>Comparaison avec Lyon</i>	44
2.3 En Écosse	45
<i>La cité d'Édimbourg</i>	46
<i>M. Carnegie et sa librairie</i>	47

<i>La librairie publique, le commerce des livres et les bibliothèques</i>	51
<i>Les librairies de la Corporation de Glasgow</i>	52
2.4 Aux États-Unis	57
<i>L'Histoire. Ancienneté de la Librairie publique</i>	59
<i>Les progrès ininterrompus</i>	60
<i>Grand Rapids</i>	62
<i>Un État : le Connecticut</i>	63
<i>Autres villes</i>	67
<i>Bâtiments</i>	68
<i>L'effort général</i>	70
<i>La Librairie publique et les grandes compagnies industrielles</i>	71
<i>Chicago</i>	73
<i>Boston</i>	74
<i>L'État et la ville de New-York</i>	78
<i>Les 288 bibliothèques de la ville</i>	79
<i>Free Libraries</i>	80
<i>Subscription libraries</i>	81
<i>Établissements et sociétés scientifiques</i>	82
<i>New-York public Library</i>	82
<i>Communications</i>	84
<i>Accroissements. Budget</i>	84
<i>Bulletin et propagande</i>	85
<i>Conclusions sur les États-Unis</i>	86
2.5 Dans la nouvelle Allemagne.	88
<i>L'effort vers la librairie publique</i>	90
<i>Strasbourg</i>	93
<i>La fondation Krupp</i>	94
<i>La société du Souvenir des poètes</i>	95
2.6 Dans l'univers	96
<i>Europe</i>	97
<i>Canada</i>	98
<i>L'Afrique du Sud</i>	99
<i>Inde</i>	100
<i>Australie</i>	101
<i>Japon</i>	103
<i>Amérique du Sud</i>	105

2.1 L'Act Ewart

(p. 23)

L'idée morale

En 1849, quand il y avait à Amiens, Rouen, Lyon, Marseille des bibliothèques pas bien inférieures, pour l'époque, à celles qu'on y voit aujourd'hui, une seule bibliothèque publique végétait en Angleterre, bien pauvre, à Manchester. Elle avait eu pourtant de belles cérémonies d'inauguration ; Thackeray, Dickens, BulwerLytton avaient pris la parole et prédit le grand avenir des bibliothèques, l'instruction venant répandre l'aisance dans le peuple, fermant les prisons, et les livres remplaçant l'alcool. - Et toutes ces choses se sont réalisées ?

C'est facile à savoir, l'alcool et les prisons ont des chiffres qui se publient.

La création de vraies librairies publiques en Angleterre n'est pas bien vieille. Chez nous aussi vers 1848, on parlait bien : « Ouvrez une école, fermez une prison ! » Nous n'avons guère agi et l'Angleterre n'a pas agi de suite. Elle n'a pas, tout de suite, après en avoir admis le principe, fondé des bibliothèques, ces écoles pour adultes.

Ce n'est que vers 1897 que les prisons se ressentent de la concurrence. En 1861, pour 100 000 habitants, 68 condamnations criminelles. En 1881, 46 ; en 1892, 33.

C'est l'alcool dont la vente a diminué ? Mais les librairies font concurrence à l'alcool. - C'est la religion ? Mais la religion existait. C'est la morale ? Mais les librairies influent sur la morale. C'est le développement formidable du commerce, c'est le progrès ? - Les librairies influent sur la science du commerce, profondément.

Les rêveries des philanthropes fournissent bien des sujets de raillerie. Ce qui est surtout drôle, c'est qu'elles se réalisent.

Le bill Ewart, origine des librairies publiques, 1850

C'est en 1850 qu'Ewart faisait passer le bill des bibliothèques libres. Il y a dix ans que Rowland Hill avait créé le timbre-poste à deux sous. Ce sont là de grandes révolutions. Écrire, lire. Cela change plus un individu qu'une forme nouvelle de gouvernement. Nous avons changé le nôtre à cette époque, et cela nous a beaucoup occupés, peu changés. Qu'on ne dise pas que l'Angleterre se désintéressait alors du grand mouvement révolutionnaire de l'Europe ! Elle avait le sien, et victorieux.

Le bill Ewart n'a pas porté ses fruits de suite. Ce n'est que de ces vingt dernières années, soit au bout d'un demi-siècle, que l'Angleterre peut dire : nos villes ont des bibliothèques, - comme nous pouvons dire aujourd'hui : il a fallu 65 ans, mais nous avons le timbre à deux sous.

(p. 24)

On trouvera aisément l'histoire du bill Ewart, notamment dans Ogle : *The free public Library*. Mais voici ce qu'il a de spécial et de fécond.

Jusqu'à cette date les bibliothèques sont des institutions d'État, ou des richesses de par-

ticuliers, d'églises, de couvents, d'académies. Elles peuvent être très ouvertes ; chez nous, l'ancien régime était très libéral ; qu'on sache bien que savants et gens de lettres trouvaient autant de facilités à consulter les livres du comte d'Artois qu'ils en trouvent aujourd'hui à l'Arsenal. Et ce sont les mêmes livres ! Ils étaient neufs jadis... L'Angleterre avec Oxford, ses collèges, ses cathédrales ne manquait pas de livres.

Avec le bill Ewart qu'y a-t-il de changé ?

Ceci, que le public est admis à payer.

Immense faveur. Honneur qu'on ne lui avait jamais fait.

Oui, les conseils des villes sont autorisés à demander aux citoyens s'ils consentent à payer une taxe spéciale « pour construire et entretenir des bibliothèques. »

L'impôt consenti

Comprenons bien le mot « s'imposer soi-même ». Il ne s'agit pas que les conseils municipaux votent des crédits, que le préfet approuve, et que le contribuable paye pour il ne sait quoi, peut-être l'Opéra, ou l'armée ou une bibliothèque à 1 autre bout de la France. Le *penny-rate* est un impôt additionnel spécial. C'est un ou deux sous par vingt-cinq francs qu'il faut payer en plus pour votre bibliothèque, la vôtre. Cet argent va acheter des livres, pas autre chose, et pour vous.

Carnegie, qui a « donné » tant de bibliothèques, n'a jamais voulu donner un sou à une ville sans que cette ville s'impose d'au moins un demi-sou. L'aide qui va à une initiative la féconde. L'aide qui va aux morts ne les ressuscite pas.

Carnegie avait donné presque partout, sauf à Glasgow, lui, Écossais de coeur. Mais la corporation vota la fondation de huit librairies de district. Il donna pour qu'on les fit plus belles et qu'on en fit quatorze.

Tout contribuable sait donc qu'il paye et combien il paye pour sa bibliothèque. Quand il passe devant, il peut dire : c'est à moi, et quand il est entré : je suis chez moi. Peu importe que des gens aient donné, prêté, légué ; le gros effort est fait journallement par lui, et il sent la bibliothèque de sa ville comme une propriété collective, dont il use largement, dont il tire vanité.

On ne tire pas vanité d'un cadeau qu'on reçoit mais d'une chose qu'on achète, et toute la pompe de l'officielle charité ne vous donne pas l'orgueil de payer par vous-même.

Notez, cette charité, le peuple la payerait tout de même ; pour les savantes dont il est exclu, il paye, et pour les populaires qu'on daigne lui jeter, il paye. Il n'est jamais question que le peuple ne paye pas, et avant de se transformer en quoi que ce soit, fût-ce en bâtiments, livres ou soupe pour le peuple, il faut que l'or des riches, l'or pur qui ne sert à rien, se transforme d'abord en travail de peuple.

Mais autre chose est d'être logé dans un hospice et de se construire soi-même sa maison.

(p. 25)

Le bill Ewart invitait le peuple à construire lui-même sa maison de livres. Et voilà pourquoi en Angleterre les bibliothèques sont des bibliothèques *libres publiques*, alors qu'ici, populaires ou municipales, elles ont toujours cet air de charité, même lorsque ceux qui donnent sont élus par le peuple, et ne donnent que l'argent du peuple. Souverains d'une heure, ils donnent au nom de leur bon plaisir.

La grande objection est que les bibliothèques n'intéressent pas les Français.

Parbleu ! - Ils les ignorent.

Résistance. Période d'attente

Le peuple des villes anglaises consulté librement a mis du temps à s'apercevoir de l'intérêt qu'il y a à avoir une librairie publique. En Écosse surtout, les sermons suffisaient. En cinq ans il se fonda 19 librairies dans 11 villes. Mais on en comptait 35 en 1866, chacune munie d'un bureau de prêt. L'Angleterre déjà dépassait de beaucoup la France.

En février 1881 la municipalité d'Édimbourg demandait encore vainement aux citoyens s'ils consentaient enfin à s'imposer. La campagne pour et contre fut acharnée. Des hommes-sandwichs parcouraient les rues, avec cette affiche :

« CONTRIBUTABLES ! - Résistez à cette farce de librairie publique et garez-vous du coup de 6 000 livres de taxes nouvelles ! Renvoyez vos bulletins avec NON. Soyez tranquilles et signez de vos noms. »

(p. 26)

Il y eut 15 500 abstentions sur 41 000 votants ce qui est beaucoup chez un peuple si consciencieux. L'impôt ne passa pas. Édimbourg, qui avait la seconde bibliothèque du Royaume-Uni, ne comprenait pas l'utilité d'une de plus.

Mais le succès voisin devait décider les villes récalcitrantes. Certaines ont refusé quatre fois le projet, et en dernier lieu ont voulu faire mieux que les autres. En 1896, l'act était adopté dans 334 places, à Londres dans 37 districts ou paroisses. Pas une ville de 100 000 habitants qui n'eut la sienne, dix seulement de plus de 50 000 habitants en manquaient ; elles en ont toutes aujourd'hui, toutes au-dessus de 30 000 habitants, et beaucoup d'autres bien plus petites. Glasgow et Édimbourg, les dernières à se mettre en route, devaient être bientôt parmi les mieux partagées.

Dons ou initiative publique

Il y eut des legs importants, mais non exagérés. En 1889, l'Angleterre, depuis 35 ans, avait reçu 25 millions en tout quand l'Amérique en avait reçu 150. Nous ne parlons que de dons d'argent. Dans une librairie publique moderne, les gens qui donnent leurs vieux livres, les auteurs qui envoient leurs oeuvres ne comptent pas. Point d'envois de l'État, souscriptions de ministères, etc. Point de société Franklin et d'oeuvres des bons livres, point de ces mille procédés de misère pour *imposer des doctrines sans délier les cordons de sa bourse*, de ces

trucs autoritaires de l'État et des propriétaires qu'on nomme *dons en nature*, où la part de propagande intéressée dépasse de beaucoup la part de bienfaisance !

Aujourd'hui, hors de Londres, une douzaine de librairies ont un budget qui dépasse le demi-million. Ceux qui vont soutenant en France que *l'essor des bibliothèques étrangères est due à la générosité de millionnaires mentent ou ignorent totalement le sujet*. Autant vaudrait dire qu'en France les hôpitaux sont créés et entretenus par la charité privée. Celle-ci a un noble rôle qui est moins de secourir çà et là une misère ou deux, que de susciter et réveiller l'Assistance publique, de lui signaler les misères et de fonder les oeuvres qu'elle aura à entretenir.

Le don privé, pour être fécond, ne doit pas dépasser son rôle d'*initiative*.

(p. 27)

Les résultats

L'Annuaire de l'Association des bibliothécaires anglais pour 1910 énumère **670** *free public libraries* (*public* voulant dire *rate supported*, c'est-à-dire par contribution municipale). Ce chiffre ne comprend pas les bibliothèques d'université : Oxford, Cambridge, Édimbourg, Londres, Saint-Andrews, et les 3 grandes bibliothèques qui reçoivent le dépôt légal avec Oxford et Cambridge : Dublin, l'Advocats' Library d'Édimbourg, et le British Muséum ! Il ne comprend pas le Guidhall, le Kensington Muséum, les *centaines* de bibliothèques plus ou moins publiques, et formidablement riches, des sociétés, académies, écoles et clubs de Londres. Ce chiffre six cent soixante-dix est absolument en dehors de ce que nous nommons en France « bibliothèques ».

Ces bibliothèques existent aussi là-bas, à côté.

Ce chiffre de 670 ne comprend pas les branches ou succursales. Il y en a 80 à Londres, 16 à Glasgow, 9 à Birmingham et Liverpool, 8 à Bristol et Édimbourg, etc., et ces branches elles-mêmes, qu'on voudrait comparer à nos bibliothèques populaires, sont toujours ouvertes, du matin au soir, offrent journaux et revues, font venir en dépôt les livres de la centrale. Qui peut nier qu'il y ait là une institution spéciale, que rien ne représente en France ?

Le réseau de bibliothèques urbaines est aujourd'hui complet. On songe à présent aux campagnes, ces grandes campagnes demi-désertes de l'Angleterre, souvent redevenues simples territoires de chasse. Bientôt des voitures apporteront à jour fixe aux petites agglomérations éparses un choix de livres. L'Amérique a déjà en partie réalisé l'idée.

On peut dire qu'aujourd'hui une toute petite ville a son second temple : la maison de lecture avec ses trois salles : 1^o journaux et revues tout de suite en entrant ; 2^o salle de prêt à côté ou au-dessus ; 3^o salle de « référence » où on lit sur place les livres qu'on ne prête pas et où on trouve les derniers annuaires, cartes, guides, indicateurs, tout le matériel imprimé le plus récent, nécessaire à la vie pratique.

Presque toujours il y a une quatrième salle : juvénile room. Parfois une 5^e, pour ladies.

Je ne sache pas qu'il ait été question qu'une seule de ces bibliothèques ait des heures.

(p. 28)

C'est de 9 du matin à dix heures du soir, partout. On n'interrompt pas. Le dimanche on ferme, mais l'Angleterre chôme le samedi après-midi et c'est alors que la foule des ouvriers se presse aux salles de prêt. A Manchester, on ouvre même le dimanche.

2.2 L'Angleterre

Avant d'entrer dans le détail de quelques villes, nous répétons qu'il s'agit d'un mouvement général de toute l'Angleterre, que plus de 650 villes ont adopté le *Library act* et qu'aujourd'hui il n'est plus de ville de 30 000 habitants sans une ou plusieurs librairies complètes.

Les 4 grandes villes dont nous parlons plus loin, Leeds, Birmingham, Manchester, Liverpool, ont des librairies datant, les premières de 37 et 48 ans, les 2 autres de 57 ans. En 1875, elles possédaient de 50 à 60 000 volumes, de 80 à 100 000 en 1885. Dans toutes il est rayé plusieurs milliers de volumes par an, sans quoi ce seraient les grands amas de livres inutiles qui constituent les « bibliothèques ». Nous verrons que les prêts qui étaient de moins d'un demi-million en 1875, y ont dépassé le million.

Des autres grandes villes citons Sheffield, 411 000 habitants, qui avait 108 417 volumes en 1897, plus de 160 000 aujourd'hui, et dont le budget de livres est de 257 929 francs.

Newcastle, 264 000 habitants, qui possédait déjà des librairies à cotisation et des salles de lectures de journaux au temps de Napoléon I^{er}, atteint 1 246 086 prêts, la lecture sur place atteint 461 042 communications à la centrale, 691 388 dans les branches. La librairie y est bien noire et bien laide, mais placée dans la plus grouillante rue de cette cité charbonneuse. Là, les bateaux, tramways et ponts superposés, forment un rare tassement de choses vivantes en peu d'espace.

Le budget net d'*achats* de livres dépasse 50 000 francs.

À *Bristol*, 341 000 habitants, au budget de 185 825 francs, environ 150 000 volumes, huit succursales.

À *Nottingham*, 251 000 habitants, la masse de livres est de 130 000, accrue de 40 000 depuis dix ans. Le penny-rate donne 165 000 francs.

À *Bradford*, 291 000 hab., 150 000 vol., 141 875 fr.

À *Dundee*, 166 000 hab., 100 000 volumes, budget d'achats 34 190 francs.

À *Bolton*, 146 000 habitants, 125 000 volumes, accroissement de 35 000 en dix ans, budget de 150 000 francs.

À *Salford et Birkenhead*, villes de 100 à 110 000 habitants, à peu près 100 000 volumes actuellement. Mais des budgets bien différents : 180 000 et 62 500 francs. Salford accuse près de 2 millions de communications.

(p. 29)

Londres

J’ai découvert pour mon compte la librairie publique il y a une quinzaine d’années, à Londres, un soir qu’il pleuvait. Celle où le hasard me fit réfugier est située dans le vieux quartier français, Saint-Martin’s Lane, à deux pas de Trafalgar square. Je fus un peu étonné de voir des gens lire les journaux debout, et fort content d’y trouver le *Figaro*. Je montai au premier et vis les autres salles. Je crus à une fondation spéciale, et ne vis là qu’une curiosité, que Joanne et Baedeker auraient bien dû signaler. J’en parlais à beaucoup de mes confrères, bibliothécaires, conservateurs, et du haut en bas de la hiérarchie, je ne pus en trouver un qui fût au courant de ce fait, ni même un que cela pût intéresser. Tous convenaient que le British Muséum a beaucoup d’argent, et qu’à l’étranger, on est bien plus gentil pour le public qu’en France ; ainsi en Italie, dans telle ville, on trouvait toujours le bibliothécaire : il était au café, et vous prêtait la clef pour ne pas se déranger.

Mais je ne pus à ce moment réfléchir profondément à la question de savoir si cette façon d’entendre la commodité dans les bibliothèques était la plus propre à les développer et à servir le public, car j’avais des examens à passer pour être admis stagiaire dans la bibliothèque où je travaillais déjà depuis cinq ans, et j’avais à apprendre les dates de l’établissement de l’imprimerie dans les villes de France, les abréviations des incunables et autres questions urgentes.

En 1904, M. Bellan publia un rapport sur les bibliothèques parisiennes, où la situation de celles-ci était jugée « satisfaisante », comparée à celle de Londres. Il y aurait d’après ce rapport une bibliothèque à l’Hôtel de Ville, et 3 dans la Cité qui « correspondent à peu près aux bibliothèques libres parisiennes », en outre certains districts *hors de la Cité* ont des bibliothèques payées selon la loi Ewart. Un tableau en énumérait 23, donnant au total (cf. Tableau 2.1 p. 29).

(p. 30)

	FONDS	USAGE
Lecture sur place	221 208	712 833
Prêt : Romans et livres pour la jeunesse	278 426	3 888 901
Prêt : Autres livres	425 641	1 131 677

TAB. 2.1 – Fonds et communication des bibliothèques londonniennes.

Ces 5 millions et demi de communications de l’année 1902-03, énorme augmentation - plus d’un million - sur les chiffres de 1897-8 auraient pu faire réfléchir nos conseillers municipaux. Sans doute ils confondirent la *city* et la ville, et prirent Holborn et Paddington pour une banlieue... Toujours est-il que les librairies publiques de Londres ne furent pas visitées par nos conseillers municipaux dans le voyage officiel qu’ils firent à Londres il y a peu d’années, et dont on trouvera un livre-souvenir qui coûta bien cher à imprimer.

A part le district de St. Margaret et St. John qui adopta le *Library act* dès 1856, la librairie publique date à Londres de 1886 (Lambeth et Fulham). Onze districts l'adoptèrent en 1887, et 38 de 1889 à 1904. Ces 52 districts payant pour la librairie dépendent des 26 *metropolitan boroughs* : 2 pour Holborn, 4 pour Stepney, 5 pour Clapham, etc. Chaque *borough* a sa librairie centrale, avec branches, ou plusieurs librairies réunies.

Nous avons pour l'année finie au 31 mars 1910 le report de la « *City of Westminster* » - le quartier de Londres où les Français débarquent - pour ses quatre librairies publiques. Elles desservent 185 000 habitants (cf. Tableau 2.2 p. 30).

	VOLUMES de référence	VOLUMES pour le prêt	LECTEURS
Buckingham Palace Road	37 646	116 472	680 376
South Andley street	11 689	39 989	451 666
Great Smith street	32 338	78 572	482 784
St Martin's lane	105 992	70 226	987 705
	187 665	305 259	2 602 531

TAB. 2.2 – Les librairies publiques de la *City of Westminster*.

Les emprunteurs inscrits sont 11 706 (dont 773 enfants) soit un quinzième des habitants.

Le budget total en francs est de 288 066 fr., - y compris 55 330 fr. d'amortissement (p. 31) et 20 187 francs d'intérêts et assurances. Le personnel coûte 109 112 francs, l'éclairage et chauffage 17 872 francs, on achète pour 11 120 francs de journaux et périodiques, et les livres et catalogues coûtent 41 880 francs.

Le montant de la dette est de 1 084 758 francs, empruntés à 3 1/2 au *County Council* de Londres ou à la *Prudential Assurance C°*. Les constructions ont coûté 365 000 et 150 000 francs pour les deux premières, dont on avait le terrain. La troisième, avec le terrain, 185 000 francs. Celle de St. Martin's lane a coûté 200 000 francs de terrain et 194 850 francs de construction.

Tout le monde va à Londres. Encore une fois, voyez donc cela. C'est plus curieux, je le répète, que la salle ronde du British Museum.

Londres n'est pas du tout une ville d'élection pour la librairie publique. Les colossales richesses en livres des sociétés et instituts divers en ont retardé, là comme ailleurs, l'établissement. Mais enfin il y a plus de 80 branches en exercice actuellement. Vous en trouverez toujours une sur votre chemin.

Vous verrez que cela n'a rien de commun, absolument rien avec nos populaires et municipales, ne serait-ce que la richesse, la modernité, et l'horaire. Les 13 principales ont de 50 000 à 150 000 volumes chacune. Celles de quartiers excentriques et misérables, comme Shoredich, ont tout de même 10 000 volumes pour la lecture sur place, 25 000 pour le prêt.

En outre, le Guild' hall est une magnifique bibliothèque municipale de 150 000 volumes, qui a un budget d'achats de livres, net, de 25 000 francs.

Je ne sais s'il est utile d'ajouter que Londres a d'autres ressources et que la science y est servie mieux qu'à Paris. On sait que le British Museum a des crédits d'achats quatre ou cinq fois plus gros que notre Nationale, que Londres a une Université récente, mais déjà riche (130 000 volumes), qu'il y a l'*India Office*, le *Board of education*, des instituts et des sociétés sans nombre, que le *Kensington* contient une bibliothèque d'art (115 000 volumes, 200 000 photos, etc.), qui aurait peut-être son égale si l'on réunissait les 4 ou 5 bibliothèques d'art éparses dans Paris, mais à laquelle nous n'opposons rien actuellement, que le *Patent office* a une bibliothèque pour les sciences exactes de 120 000 volumes et un budget d'achats de 37 500 francs, qu'il y a le *Reform Club* entre autres magnificences, mais surtout qu'il y a une société de lecture, la *London library*, dont on peut consulter le catalogue *méthodique* à la Nationale, à Paris : il assemble en un seul volume, dans un classement *scientifique* et clair, les notices de 220 000 ouvrages. Cette Library n'est pas publique, elle est même rigoureusement réservée aux membres et la cotisation est de 75 francs par an, plus frais d'envoi. Mais elle assure à la science anglaise une documentation et des commodités uniques.

(p. 32)

Enfin les cabinets de lecture ont un succès immense et rayonnent sur toute l'Angleterre, mais offrent à Londres des facilités exceptionnelles. Le plus grand, Mudie, possède un fonds plus riche qu'aucune bibliothèque de l'Univers : 7 millions de volume ; il achète 5 000 exemplaires d'un livre de Marie Corelli, 2 000 Rudyard Kipling, 200 de Georges Ohnet ou de Maeterlinck... On y trouve 61 pour 100 de romans, 35 pour 100 de voyages, histoire, religions, 4 pour 100 de livres étrangers, dont 2,07 en français, 1,23 en allemand. Nous parlerons ailleurs de l'entreprise du *Times*, qui institua une forme nouvelle de prêt pour ses abonnés.

Tant de ressources n'ont pas nui au succès des librairies publiques, mais en ont peut-être retardé l'éclosion, parce qu'on ne *croyait* pas qu'il y avait place pour elles : on avait déjà tant de livres, tant de moyen de se les procurer gratuitement ou par abonnement !

Les librairies de district gardent encore quelque caractère populaire à Londres. Elles y sont moins bien fréquentées que dans les autres villes, ce n'est pas à Londres qu'il faut étudier le système : concentration de la lecture, éducation, récréation et documentation tout ensemble. Mais comme Londres est plus près de nous, on pourra toujours y prendre une première idée de ce qu'est la Librairie publique.

Liverpool

Voici un type splendide de librairie publique préparée depuis longtemps par le cercle de lecture.

Liverpool compte dans les 759 000 habitants. La librairie publique y fut établie en même temps qu'à Manchester, en 1852. L'existence de grandes salles de lecture, dont une monumentale, a plutôt retardé l'unification du système de librairie, qui est encore annexé au

(p. 33)

Musée, et le budget, de 438 525 francs, dont nous n'avons pas le détail, n'atteint pas ceux de Birmingham ou Manchester. Mais la masse même des constructions réunies, Salle Picton, librairie centrale, Muséum, galerie artistique Walker et école technique centrale, est imposante dans cette ville marchande. Nous allons voir que ce n'est pas un effort récent, et qu'il est d'un caractère particulier.

La librairie publique (celle dont les fonds viennent des revenus publics) compte à Liverpool 57 ans d'âge, ce qui est vénérable ; mais avant la librairie publique nous trouvons des essais de mise en commun des livres qui nous reportent à la première moitié du XVIII^e siècle. C'est une sorte de club, établissant la circulation de livres entre les membres, tenu chez un maître d'école, W. Everard, et qui arriva à compter 109 souscripteurs, dont beaucoup de dames. Le catalogue en a été publié en 1758 et compte 225 volumes.

En 1770, après quelque discussion, on trouve un autre directeur, 297 souscripteurs, 1 600 volumes. De ces essais devait sortir une véritable librairie publique à l'Athenaeum, dont W. Irving parle avec enthousiasme dans ses *Sketches*. L'unique café de Liverpool, dans une rue étroite, où on allait lire les revues et journaux au milieu du XVIII^e siècle, était devenu un appartement confortable, bien fourni de ces documents du jour. Mais l'encombrement était fatal avec les soldats et marins de passage, avec les étrangers qui abondaient en été. Les journaux - c'était le temps de la Révolution française - les gazettes étrangères surtout prenaient un intérêt intense. En 1797 la fondation d'une librairie connexe au *Newsroom* fut décidée. On fit des plans, on lança des prospectus. On avait d'abord voulu mettre des boutiques au rez-de-chaussée, mais on décida de mettre là les journaux. Enfin l'on put réunir 300 souscripteurs à 10 livres 10 sous, qui de plus s'engageaient à payer chaque année 2 guinées.

Je prends ces détails, qui ne sont pas dans le livre de Cowell¹, dans un vieux guide de l'étranger à Liverpool², qui n'a qu'une date écrite à la main : 1845. La Public Library, le Library Act n'existent pas encore. Mais déjà à Newcastle, à Liverpool, des associations se fondent pour acheter des livres, et le guide en énumère les détails avec orgueil.

(p. 34)

Que ceux qui prennent la Librairie publique pour une bibliothèque ordinaire, populaire ou autre comparent ces différences d'origine. Chez nous les couvents, une révolution, l'État recueillant et sauvant les vieux livres, puis la charité, les populaires. Là-bas des gens qui veulent lire, être renseignés, et payent pour cela. Et pour payer moins cher, avoir plus de commodités, ils s'associent. Et l'État intervient plus tard, 50 ans plus tard. Les résultats ont montré l'utilité des librairies ; il faut stimuler les villes qui n'en ont pas, propager l'institution nouvelle... Ewart fera passer le Library Act.

Deux ans ont suffi depuis les premiers meetings, pour bâtir le palais - c'en est un déjà - qu'est la Librairie de Liverpool. Elle ouvre le 1er janvier 1799. Elle a coûté 89 520 francs.

¹*Liverpool public Libraries, a history of fifty years*, by Peter COWELL, 1903. Illustré. (Bibl.nat., 8° Q. 3 264).

²*Pictorial Liverpool*, publ. by H. Lacey

Le capital est augmenté de 75 actions à prix majoré : 20 guinées. Elles sont enlevées en vingt-quatre heures, et à la fin de l'année, on en crée d'autres, ce qui fait 500. Le bâtiment a 50 pieds de façade sur la rue, 51 de profondeur. Au rez-de-chaussée le News Room, avec les journaux, magazines, guides, annuaires et cartes, au-dessus la bibliothèque, dont le catalogue de 1802 a 200 pages. Vers 1840 il y a 500 actionnaires, la souscription est de 66 francs.

Liverpool était donc bien préparé à adopter l'act qui fondait la vraie librairie publique. Celle-ci devait tout de suite trouver sa forme et son rôle, avec ses salles de journaux, de référence, de prêt, tandis que l'Athenaeum et son rival le Lyceum continuaient à réserver à leurs membres les ressources de leurs riches bibliothèques. La *Public Library* de Liverpool, fondée en 1852, prêta 13 456 volumes dès la première année. En 1875 nous la trouvons avec 60 808 volumes et 517 393 communications, 86 429 volumes et 650 152 communications en 1885, 108 279 et 619 926 communications en 1895, mais si ce dernier chiffre est plus faible c'est que déjà 7 branches doivent s'y ajouter. En 1902 on fête le jubilé, il y a alors 2 grandes salles de référence (Brown et Picton) qui satisfont 603 571 demandes. Le prêt, en comptant les 6 autres branches atteint 1 717 607 volumes, dépassant Paris. On calcule que les salles de journaux ont donné 1 478 866 lectures, 100 186 annuaires, directories, etc. En un demi-siècle il a été prêté plus de 51 millions de volumes.

(p. 35)

L'année 1909 a été une année de remaniements et on a fermé et transformé quelques salles. Malgré cela c'est à plus de six millions de consultations ou lectures qu'il faut évaluer le service de l'institution. Soit :

- *Livres* : 3 032 825, dont 665 072 dans les grandes salles de référence ; 2 488 649 dans les *branches*, dont 1 488 649 prêts, 103 228 lus dans les salles de dames, 164 644 dans les salles pour enfants.
- *Magazines, revues* : 1 660 777, dont 308 559 pour enfants.
- *Journaux* : 1 536 369 visiteurs.
- *Estampes* : 4 934.
- *Lectures-conférences* : 186 dont 20 pour jeunes gens. 99 995 auditeurs (Moyenne : 587).

La salle Picton, immense rotonde ceinte d'une colonnade ionique, s'avance dans l'angle formé par deux bâtiments solennels et classiques présentant en leur centre, au faite de monumentaux escaliers, des façades de temples romains à six colonnes corinthiennes. Immense ensemble, pesant, et de cet air d'émigrant que gardent sous les cieus de brumes les architectures pseudo-romaines. Moins vaste, la rotonde pourrait être élégante. Elle fonctionne comme grande bibliothèque de ville, et ses statistiques sont distinctes.

On y a communiqué sur demande 218 148 volumes. En outre, 53 220 ouvrages, 34 000 livres de référence et 123 998 périodiques, à ce qu'on évalue, y ont été pris librement sur les rayons d'accès libre.

Les diverses salles de référence de la ville donnent au total 665 072 communications, dont 137 751 romans, 172 768 annuaires, dictionnaires, etc. Ajoutez 218 303 périodiques et 351 603 lecteurs de journaux.

Neuf branches sont en exercice, plus la centrale.

Pour savoir ce que sont ses branches, nous engageons les hésitants à regarder simplement les photographies du livre publié par Cowell à l'occasion du cinquantenaire, et qu'ils trouveront à la Nationale ou ailleurs. Si la Centrale, la grande bibliothèque, est comme d'ordinaire lourde et banale, - notre Grand Palais ! - les librairies de districts, Toxteth (p. 172), Everton (p. 156), avec son beffroi, et surtout Kensington (p. 144). sont charmantes. Cette dernière, avec la division de ses salles, rendue apparente par le chevauchement des bâtiments, ses toits aigus, son porche, le mélange de pierre et de briques dont le lierre qui grimpe fait ressortir le rouge, est joli comme un hôtel de ville des Flandres, *convenient* comme un cottage ; c'est vraiment le « palais de lecture » qui invite à la netteté, au confort, à une vie honnête et agréable - vie qui ne sera point réservée à une seule partie de la population.

(p. 36)

Qu'y vient-on lire ?

Le nombre de romans lus est assez effrayant, il est tout net de 1 327 919, sur 2 367 763 communications de livres soit sur place, soit prêtés. Mais les romans sont presque tous prêtés. Cependant il reste un million de livres qui ne sont pas des romans, 176 884 sont des ouvrages de beaux-arts ou d'art industriel, 123 996 de voyages, 49 959 de physique et mathématiques, 45 098 de commerce, 2 735 de littérature étrangère, 1 788 pour les aveugles, etc., etc.

La lecture des romans est dite détestable, et ce n'est pas mon avis. Mais les romans sont la rançon des autres lectures : jamais sans eux on n'arriverait à faire lire plus d'un demi-million de livres de pure instruction à une ville de 700 000 habitants ! A peu près un volume par habitant, roman déduit.

Nous noterons, pour nous Français, le peu de lecteurs de livres de droit, sciences sociales, politique : 22 117, moitié moins que de commerce ou d'histoire naturelle.

Notons aussi le chiffre restreint des collections. De 1903 à 1909 le nombre des volumes de référence passe de 125 206 à 154 846. Nous avons bien des bibliothèques plus riches que cela en France. Le prêt offre 153 779 volumes. Mais ce sont des volumes fréquemment renouvelés, et pour 3 054 nouveaux ajoutés on en a détruit 5 105, dont on n'a remplacé que 4 104. Si, comme dans les bibliothèques françaises, on gardait religieusement tout, on aurait actuellement un des gros chiffres de livres entre les bibliothèques du monde, près du million. On en a moins, mais ils servent.

En outre le choix du public s'exerce presque sur le total des collections. Le téléphone fonctionne de branche à branche, et on peut avoir les livres d'une branche à une autre dans la même journée.

Le développement des salles pour enfants - 9 à 14 ans - est des plus notoires. Les professeurs y ont puissamment contribué. 455 224 livres ont été communiqués.

Nous tenons à montrer que cet ensemble n'est nullement une oeuvre de bibliothèques

populaires. Nous avons sous les yeux une statistique des 45 814 lecteurs inscrits, répartis en 46 professions, plus 11 917 (femmes surtout) sans profession. Il y a 12 135 étudiants, 5 358 comptables et employés aux écritures, 1 596 membres de l'enseignement ; ce sont les seuls gros chiffres. Mais il y a 817 mécaniciens ou ingénieurs, 94 jardiniers ou fermiers, 106 pompiers, 140 nurses, 117 musiciens (il y a 34 000 prêts de musique), 122 marins, 504 ouvriers, 29 clergymen et docteurs, 77 cordonniers, 241 domestiques... C'est bien la bibliothèque du Peuple tout entier.

(p. 37)

Manchester

Comme Liverpool, bien avant l'Act Ewart, dès le XVIII^e siècle, Manchester possédait des bibliothèques pourvues de revues et journaux du jour, ouvertes librement ou par abonnement. La librairie publique se glissa à côté. Quelques proscrits français sous l'Empire avaient profité de ces facilités inconnues chez nous. A. Esquiros, dans son itinéraire de la Grande-Bretagne, signale le *Portici*, bibliothèque de 14 000 vol. : « *L'Old Subscription Library*, fondée en 1765, renferme 30 000 vol. La nouvelle Bibliothèque (dans les bâtiments de la Bourse) est riche de 120 000 vol. - La *Bibliothèque libre* (dans Camp Field) appartient aux socialistes anglais et a été établie au prix de 300 000 francs. Elle est ouverte à toutes les personnes recommandées. Elle possède, dans un joli édifice, un nombre immense de *revues*, de publications périodiques et 21 000 vol. qui sont prêtés hors des murs de l'institution ». Il cite encore la *Cletham* et la *Newall's Building Library*, riches de 20 et 25 000 vol. et la bibliothèque étrangère, 7 000 vol.

Aujourd'hui Manchester possède, en dehors de sa librairie publique, une bibliothèque magnifique, don de John Ryland : 240 000 volumes, 2 500 incunables, 7 000 manuscrits. Plusieurs sociétés de statistique, de microscopie, de médecine notamment ont d'importantes collections spéciales, cette dernière 40 000 volumes.

Le système des librairies publiques y a atteint un haut degré de prospérité, puisque pour une population de 662 000 habitants, moins du quart de Paris, on atteint un chiffre de prêts de livres moitié plus grand, indépendamment des 19 salles de lectures de journaux : 2 402 968 communications la 57^e année d'exercice, 1908-1909.

C'est en effet une des premières librairies publiques installées en Europe ; elle fut saluée lors de son inauguration par les discours de Dickens, de Bulwer-Lytton souvent cités.

(p. 38)

En 1852 la librairie de référence compte 15 744 volumes, celle de prêt 7 195. Les communications sont de 61 080 et 77 232. C'est un début brillant.

Le nombre de volumes ne cesse de s'accroître. Dans la salle de référence, aidée depuis 1887 par deux autres et depuis 1897 par 5, le nombre double en 10 ans, dépasse les 50 000 vers 1875, les 100 000 en 1893, 41^e année ; il est en 1909 de 162 000. La progression des livres destinés au prêt est plus rapide encore, et de 7 195 au début, 28 743 la 10^e année, 44 705 la 20^e, il atteint les 100 000 dès 1885, les 200 000 à 52 ans, et se trouve en 1907 de

226 000 (total 387 984 volumes). Le total des prêts et lecteurs des salles (sans les salles de journaux) a été de plus de 100 000 dès la 1^{re} année, a atteint le million en 1880, et en 1908-1909 2 402 968, soit 6 656 par jour. Le nombre des salles de prêt est passé à 4 en 10 ans, à 6 en 20. Seize fonctionnent aujourd’hui.

Deux particularités intéressantes : une section spéciale de 15 760 livres étrangers, et une bibliothèque spéciale de musique, riche de 32 000 volumes, en progrès chaque année d’environ 2 000. Elle communique par an de 100 à 150 symphonies en partition et autant en parties, environ 300 partitions de musique de chambre, une centaine de volumes pour piano, 35 pour orgue, 300 oratorios, 1 135 cantates religieuses et 1 233 profanes, une quarantaine d’opéras, etc. La *Watson music Library* est, on le voit, une institution que nous pouvions envier à ce peuple qui passe pour peu musicien. Son budget est de 9 228 francs, dont 4 960 fr. de reliures.

La lecture à la maison donne les résultats suivants (cf. Tableau 2.3 p. 36) :

	« NON FICTION »		ROMANS	
	Stock	Prêt	Stock	Prêt
1907-08	117 553	216 346	85 626	1 033 219
1908-09	122 086	237 488	87 950	1 095 461

TAB. 2.3 – La lecture à la maison.

La quantité de romans reste très élevée, mais une décroissance relative s’observe.

Les librairies de Manchester, chose nouvelle en Grande- Bretagne, sont ouvertes le dimanche. Et on en profite : 126 917 lecteurs en un an.

(p. 39)

Treize librairies possèdent une salle spéciale pour la jeunesse : 421 645 lecteurs la semaine, 117 432 le dimanche.

L’on n’a pas le nombre exact des lecteurs des 19 salles de journaux, mais un calcul plausible l’évalue à plus de 5 millions et voici au total l’usage des librairies de Manchester en 1908-1909 (cf. Tableau 2.4 p. 36).

Lecteurs de la salle de référence :	397 622
Lecteurs des salles pour la jeunesse :	539 077
Lecteurs des salles de journaux et de lecture :	5 247 799
Emprunteurs de livres :	1 310 084
Total :	7 594 582
Moyenne par jour :	21 096

TAB. 2.4 – Typologie des usages des librairies de Manchester en 1908-1909.

Cet usage, pour 662 000 habitants, justifie-t-il le budget ? Il est au grand total de 701 412 francs. Soit 9 centimes la communication. Mais il y aurait à déduire en taxes, intérêts d'argent, contribution au Muséum, etc., environ 80 000 francs, et à tenir compte que les 529 077 entrées de jeunes gens sont un appoint appréciable à l'enseignement primaire et secondaire.

Il reste certain que c'est un prix élevé et que les très grandes organisations de librairies publiques reviennent plus cher par les frais d'administration, la complication des rouages, etc. Il semble qu'il y ait un point limité, variable selon les pays, où la centralisation cesse de réduire les frais et les augmente.

Les salaires sont élevés et entrent pour 283 025 francs dans les débours. L'achat de livres entre pour 97 250 francs (Nationale, à Paris, livres et périodiques : 87 000 francs), l'achat de périodiques pour 48 490 francs, la reliure pour 36 450 francs, etc. Une dizaine de librairies ou salles occasionnent une dépense de 9 000 à 12 000, une dizaine dépassent 25 000, la grande salle de référence 189 400 francs.

Brighton

Nous mentionnerons une ville moindre, où les Français qui vont à Londres par Dieppe peuvent s'arrêter : Brighton, boulevard démesuré le long d'une mer maussade, sorte de fleuve mugissant qui a perdu un de ses quais. L'été y attire beaucoup de baigneurs, mais qui ne modifient pas les totaux mensuels de la librairie, moins fréquentée en août. Beaucoup viennent de Londres pour la journée. La population domiciliée est de 130 000. Les impôts montent à L. 284 231, soit 7 105 775 francs. Ce sont des chiffres assez voisins de ceux de Nantes : 132 000 habitants, recettes ordinaires et extraordinaires 5 053 558, centimes additionnels 1 785 200 fr. Nantes a d'ailleurs une des belles bibliothèques municipales de France (200 000 volumes), pourvue après les villes universitaires et Rouen du plus fort budget de France : 20 050 francs.

(p. 40)

La librairie de Brighton est annexée au Muséum et à la galerie des Beaux-Arts ; le budget total est de 295 951 francs. Les dépenses n'ont monté en 1909 qu'à 242 525 francs dont la grande part peut être attribuée à la librairie seule : les achats de livres comptent pour 13 707 francs, ceux de journaux pour 4 240 francs. La forte charge est la dette dont les intérêts montent à 83 260 francs. Nous sommes de toutes façons loin des plus généreuses villes de France.

Les recettes sont le plus curieux du budget. L'impôt de librairie et musée, qui monte ici à environ 3 d. ou six sous français par 25 francs de la masse imposable, rapporte 225 902 francs. Les autres profits, - catalogues, ventes diverses, location de lanterne pour projections, cartes postales, vente des vieux journaux, annonces, 3 000 francs d'amendes et jusqu'à 1 378 francs que rapporte le lavatory - sont les bienvenus.

La référence, d'environ 33 000 volumes, s'accroît de 1 153 dans l'année. Les communications sur demandes sont de 36 989 et celles par accès libre aux rayons sont évalués à 143 191.

Les livres sur les Beaux-Arts sont les plus demandés : 5 173, la sociologie aussi a un chiffre élevé : 2 770.

Le service de prêt compte 37 491 volumes, l'accroissement est de 969. Les prêts montent à 251 757. Les 8 430 romans ont été demandés 166 409 fois, les 2 601 volumes de religion 4 285 fois, les 595 livres pour aveugles 2 360 fois.

Le directeur, M. H. Roberts, a organisé cette année une exposition d'artistes français d'un grand modernisme. Le catalogue ne se borne pas à énumérer les Cézanne, Manet, Vuillard, Bonnard, Matisse, Denis, etc., qui ornent ses salles, il indique une liste de 150 livres généraux et spéciaux sur la peinture moderne avec les cotes pour les consulter dans la librairie à côté. On y peut compléter par des gravures et des livres les collections présentées. Les tableaux sont d'ailleurs presque tous à vendre. Prix marqués au catalogue.

(p. 41)

Les librairies de Leeds

Voici une ville anglaise dont l'importance est un peu inférieure à celle de Lyon, et qui a obtenu de ses librairies publiques un rendement admirable sans que jamais un donateur y soit intervenu d'une bonne somme d'argent.

La ville de Leeds comptait en 1901, 428 968 habitants. Le total des impôts perçus en 1908, montait à 52 209 325 francs. Ces 52 millions donnent exactement 14 522 L. 19 s. 8 d., à la librairie publique, soit 363 075 francs.

Le donateur ne figure pas dans le budget ; mais la librairie tire quelques profits de la vente des catalogues (2 903 fr) ; des amendes pour livres perdus ou détériorés (725 fr.) et surtout pour retard dans la restitution (11 186 fr.), etc. L'ensemble porte son budget à 383 526 francs.

Cela fait 1 fr. 12 par habitant. C'est un chiffre élevé. Mais Leeds n'a pas de nombreuses ressources en dehors, quoique l'Université ait sa bibliothèque. Les livres en commun sont, on peut le dire, centralisés à la Librairie publique, qui remplit le rôle que joueraient chez nous une bibliothèque municipale, une spéciale pour les beaux-arts, plusieurs populaires, scolaires, une militaire, et plusieurs particulières ou sociétés savantes. Ce rôle, elle le remplit magnifiquement, avec des commodités inconnues chez nous. L'ensemble des librairies reçoit en effet une moyenne de 13 903 visiteurs par jour. Proportion énorme : 1 visiteur par jour pour chaque groupe de 30 habitants.

L'ensemble comprend :

- une librairie centrale ;
- 14 branches, avec salle de lecture des journaux et revues ouverte de 8 heures du matin à 9 h. et demie du soir, et salle de prêt ouverte de 10 h. du matin à 8 h. 30 du soir. Des salles spéciales pour la jeunesse existent dans 5 d'entre elles. Il y a en plus une seizième salle de journaux ouverte dans une école de 6 à 9 heures du soir.
- 10 bureaux de prêt, ouverts le soir de 6 à 9 heures, l'un tous les jours, les autres 2 ou 3 fois par semaine.

Voici l'usage fait de la librairie dans l'année finissant le 31 mars 1909. D'un côté le nombre des livres empruntés, de l'autre celui des livres offerts, mais nous rapprochons là deux tableaux dont le classement n'est pas identique (cf. Tableau 2.5 p. 39) :

(p. 42)

	PRÊT	STOCK
Religion et philosophie	21 215	9 511
Sociologie	18 397	
Sciences et art appliqués	52 046	28 412
Beaux-Arts	15 952	
Musique	6 650	
Littérature	25 653	14 570
Magazines	46 069	
Fiction	736 393	76 643
Poésie et théâtre	6 288	
Histoire et biographie	35 014	22 559
Géographie et voyages	26 730	10 706
Livres pour la jeunesse	319 664	32 475
TOTAL	1 310 071	194 876

TAB. 2.5 – Livres empruntés et livres offerts.

La proportion de romans est donc de 56,1 % ; et le librarian fait observer que ce chiffre n'est pas énorme si l'on veut bien penser qu'on lit plusieurs romans dans le temps qu'on étudie un livre scientifique.

L'année a ajouté 9 820 ouvrages nouveaux au service du prêt, on en a remplacé 4 827, et on en a supprimé 7 001 hors d'usage. L'achat de 14 647 volumes n'a donc augmenté la librairie que 2 819 nouveautés, et le service a usé 11 828 volumes. 96 seulement, perdus ou salis, ont donné lieu à indemnité. Il est tout à fait important de signaler ce « gâchis » à nos conservateurs. Il montre combien une librairie publique diffère d'une bibliothèque. Dans celle-ci tout bout de papier devient propriété de l'Etat, doit se retrouver dans un siècle, et le seul problème est de trouver de la place par l'accumulation séculaire. Ce problème ne se pose pas dans la répartition de 2 819 volumes à 25 librairies et branches. Il importe seulement que le fonds soit entretenu à l'état de nouveauté constante, en livres utiles et propres.

Les emprunteurs, quels sont-ils ?

Il y en a 34 247 dont 20 525 masculins, 13 722 féminins. Les librairies publiques ne servent donc pas qu'aux femmes.

Pour 14 060, l'âge n'est pas spécifié, mais 6 544 ont moins de 15 ans, 5 389 de 15 à 20, 33 004 de 21 à 25, 1 991 de 26 à 30 ; puis jusqu'à la quarantaine 1 751, à la cinquantaine

690, et 518 seulement au-dessus. Le classement par profession est donné en détail. Les écoliers forment le gros chiffre : 3 271 garçons, 2 314 filles. Puis, pour les hommes, les commis, 2 494 ; les artisans divers 1 481, ajusteurs et mécaniciens 1 405 ; 423 électriciens, 825 boutiquiers et 734 vendeurs de magasins, 609 imprimeurs, relieurs, etc. ; 758 tailleurs, 217 médecins ou dentistes, 236 artistes et 103 architectes, 124 clergymen, 74 avocats ou avoués, etc. Les étudiants, pourvus à l'Université, ne sont que 341. On voit 33 photographes, 54 teinturiers, 88 comptables, 104 officiers de police... Les ménagères comptent pour 4 472 et les institutrices pour 836. Puis 629 domestiques, 388 couturières et 729 des professions annexes, etc. Nous donnons ces détails pour bien montrer que c'est ici la bibliothèque du Peuple et non la bibliothèque populaire. Toutes les professions y trouvent le même accueil, et à vrai dire, le mélange des lecteurs ne doit guère différer de celui des habitants.

(p. 43)

Cependant la Direction se plaint que le but n'est pas encore atteint et que « le manufacturier, le marchand, le chercheur scientifique, l'homme de métier ne savent pas encore assez que la librairie peut leur rendre autant de services qu'elle en rend aux ouvriers et écoliers ».

Référence

Leeds possède une grande salle de référence : 85 360 vol. Point de romans : 9 000 ouvrages généraux, magazines etc., 12 713 volumes d'histoire, 10 087 de sociologie, 8 604 d'histoire naturelle, 4 544 de voyages, etc.,- et 85 vol. de brevets, 85 annuaires.

Les ouvrages les plus consultés sont : 1^o Les encyclopédies, bibliographies, ouvrages généraux, magazines : 27 867 ou 92 par jour en moyenne, presque un quart du total, - puis les annuaires (directories), 22 783 ou 74 par jour. Puis la sociologie : 13 297 ou 43 par jour, et les arts usuels ; 10 830 ou 35 par jour. La littérature donne par jour 28, l'histoire et l'histoire naturelle un nombre égal : 25, les beaux-arts 22, les brevets 16, la religion 11, etc.

C'est un véritable bureau de renseignements, et l'on note les demandes variées qui y ont été faites concernant le kaolin, l'hivernage des bêtes, les finances municipales, l'orgue américain, les tarifs d'Australie, le commerce de Mexico, les boissons alcooliques, les trusts du coton et de la laine, l'endroit où est mort David Cox, etc.

On a installé pour une large part l'accès libre aux rayons et on s'en est bien trouvé.

Journaux

Nous disons sans cesse que les journaux sont la vie même des librairies publiques. Et sans journaux, elles sont cette chose morte : une bibliothèque. A Leeds, 428 968 habitants, le nombre des visiteurs des salles de journaux n'est pas très loin de 3 millions : 472 078 à la salle centrale, 2 216 611 aux 15 branches.

(p. 44)

Il est offert dans la salle centrale 4 quotidiens locaux, 14 quotidiens de Londres et 17 du reste du Royaume-Uni, 2 coloniaux, 2 étrangers (*Allgemeine Zeitung et Débats*), soit 39 quotidiens (dont 6 collections reliées peuvent être prêtées), plus 163 hebdomadaires, 5

bihebdomadaires, 370 mensuels, 62 trimestriels, une vingtaine d'indicateurs, et environ 450 annuaires.

Le prêt, les journaux et le progrès des librairies

Les librairies de Leeds ont débuté en 1870, soit 20 ans après l'Act Ewart. Ceux qui raillent notre propagande réfléchiront qu'en vingt ans bien des choses impossibles cessent de l'être. La 1^{re} année donnait 59 873 lecteurs et 107 763 visiteurs de journaux. La progression fut assez régulière. Le prêt donnait 158 000 la 2^e année, 332 000 la 3^e, montait doucement pour atteindre le million en 1895. En 1908-9, on approche du million et demi : 1 435 875, ce qui fait un total de 32 millions en 39 ans. Quant aux journaux, huit ans après l'ouverture de premières salles, les lecteurs de journaux étaient déjà plus d'un million. Ils sont 2 684 689 en 1908-09, et les salles en ont vu défiler plus de 52 millions.

Nous voudrions qu'on comprenne l'intérêt de ces chiffres. La librairie publique n'est pas une chose nouvelle ; elle est seulement moderne ; elle est la création de la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle a ici 40 ans, elle a fourni à la lecture, dans une ville qui a l'importance de Lyon en France, 32 millions de volumes, 52 millions de journaux. Elle a eu le temps d'influer sur les moeurs, sur l'éducation du peuple, de créer des habitudes.

Il y eut d'abord deux, puis dix, puis quinze branches ouvertes tout le jour.

Je ne crois pas être un imaginaire en disant que de telles institutions ont de l'influence sur un peuple...

Dépenses

Elles montent à 383 526 francs.

Nous avons pour ce chiffre 1 435 875 livres consultés dont 1 310 071 prêtés à domicile. Nous avons de plus 2 684 689 lecteurs de journaux.

Nous admettons en gros que la moitié du total des dépenses va aux journaux, la moitié au prêt. Ce partage, qui ne tient pas compte du service de référence, nous donne un chiffre trop fort de part et d'autre : 191 757 fr. (p. 45)

Notre démonstration sera donc vraie *a fortiori*. Les journaux, qui ont 16 salles éclairées le soir, coûtent 23 675 francs d'achat. Nous n'avons aucun service comparable en France. Si, les cafés. C'est là que nous lisons les journaux. En mettant à 0 fr. 10 le droit aux journaux, ce qui met à 0 fr. 20 la consommation dont le prix minimum au café est de 0 fr. 30, plus pourboire, - mais qui dans un bar vaut de 2 à 3 sous - je compte que les gens entres là auraient dépensé au moins 260 460 francs, outre un demi-million pour payer la boisson. Avec la librairie publique ils ont un choix de journaux bien plus complet, comme on l'a vu ci-dessus, une installation bien meilleure, la faculté de boire en face, au bar, s'ils ont soif, pour un prix moindre, et la très précieuse faculté de ne pas boire, s'ils n'ont pas soif. Or ils ont dépensé beaucoup moins.

La dépense serait de 134 234 francs si chaque lecteur avait acheté un journal d'un sou. Mais le but de la librairie publique est justement que les gens *ne lisent pas qu'un seul journal*, et puissent lire ceux à deux et même six sous : le Times, et des revues nombreuses, qui coûtent cher !

Passons au prêt, envisagé seul. Nous comptons qu'il coûte l'autre moitié de 383 515 francs comme si cette somme ne payait pas aussi les livres de référence. Cela revient, pour 1 310 071 volumes prêtés, à 0 fr. 14 1/2 par volume. En réalité c'est donc bien moins encore, et pas un cabinet de lecture ne pourrait fournir de tels livres à un tel bon marché. Les livres anglais récents sont chers, le prix de 6 shillings y est ordinaire. Et on ne prête ici que des livres propres.

Savez-vous que les livres lus sur place à la Nationale - 6 à 700 000 par an, et en comptant 10 fois dans ce total les livres demandés 10 jours de suite par la même personne - font revenir, sur un budget de plus de 800 000 francs, à plus d'un franc chaque consultation ? Mais ce sont des livres exceptionnels ? - Croyons-le.

Les municipales de Paris ont un budget qui a varié pas mal. En 1904 nous le trouvons de 220 225 francs. Il a diminué depuis, et est remonté un peu. Cette somme a donné 1 747 723 prêts, - ce qui revient à 0 fr. 13 par volume, soit 3 centimes de plus que les loueuses de romans, qui ont un choix à peine moindre, et *un centime et demi* de moins que le prix de revient que nous trouvons pour chaque prêt à Leeds. Mais nous avons pour Leeds pris des chiffres trop forts, d'abord parce que la salle de référence n'était pas comprise, et *secundo* parce que nous avons compté dans le budget les frais d'intérêt et amortissement. Nous donnons ci-dessous le budget pour que l'on refasse les calculs, si l'on veut.

Il est certain qu'en fait Paris paye plus cher : Paris utilise ses écoles et ses mairies ; les frais d'immeuble, taxes et assurances ne figurent pas sur le budget des bibliothèques ; il y a de ce fait à déduire à Leeds 16 903 francs. L'indemnité de 600 francs donnée aux employés de Paris est dérisoire. Les salaires à Leeds sont sérieux, et montent à un total de 117 070 francs. Mais surtout pour un calcul de comparaison il aurait fallu déduire l'intérêt et l'amortissement de l'argent. Nous ne l'avons pas fait parce qu'il suffirait de pouvoir emprunter, même avec le budget de 180 000 francs, à Paris, pour créer déjà quelques bonnes librairies publiques... A Leeds, le compte d'intérêt et amortissement monte à 97 230 fr.

En tenant compte de ces frais d'immeuble, mais non des dépenses de la salle de référence, nous trouvons que le volume prêté à Leeds revient à 0 fr. 10, deux sous : 1 310 071 vol. pour 134 691 fr.

Pour ce prix nous avons 15 salles toujours ouvertes, et 10 autres ouvertes le soir. Pour ce prix nous avons un service de voitures qui transportent les livres d'une salle à l'autre selon les demandes. Or le total des livres est de 194 876 ; il y en a 48 595 à la centrale, ce qui peut mettre à 80 à 100 000 le nombre des ouvrages différents qu'on peut emprunter en 25 endroits. Ouvrages neufs, au courant.

A Paris le prêt fonctionne en 80 endroits, mais 2 heures seulement, le soir. Le choix varie

(p. 46)

de 2 000 à 6 000 ouvrages, sauf dans 3 bibliothèques où de vieilles collections portent ce nombre à 16 000 environ. Et ne croyez pas qu'il n'y ait point d'intérêt et d'amortissement à payer à Paris ; ils figurent ailleurs dans le budget, voilà tout. Car on a construit ces écoles, ces mairies, et emprunté aussi pour les construire.

Nous pourrions en France faire meilleur marché qu'en Angleterre. Sauf le chauffage et l'éclairage, tout - bâtiment, appointements, livres, périodiques, - est moins cher. C'est uniquement affaire d'organisation, et je précise : de *centralisation locale*.

(p. 47)

Voici sans tenir compte des centimes, le budget converti en francs des librairies de Leeds. Nous mettons à droite celui de la librairie centrale seule, à gauche le total général, qui dans ses diverses rubriques englobe, outre la centrale, les 25 branches, prêt et journaux, les frais de l'exposition du Vieux Leeds (9 150 fr.) et service des librairies circulantes pour les écoles (123 fr.) et la campagne (80 fr.) (cf. Tableau 2.6 p. 43).

	TOTAL	CENTRALE SEULE
Livres	55 037	référence : 18 586 prêt : 8 908
Reliure	20 532	8 142
Magazines, journaux, périodiques	23 675	6 384
Transport de livres entre les branches	960	108
Débours divers	8 514	3 012
Loyers, taxes, assurances	16 913	380
Téléphone	262	262
Eclairage et chauffage	19 400	27 ³
Entretien, réparations	11 336	1 936
Impressions, papeterie, circulaires	5 786	3 450
Publication de catalogues	6 788	/
Personnel	117 070	57 360
Compte des fractions	112	/
TOTAL	286 285	108 555
Intérêts et amortissement	97 230	
TOTAL GENERAL	383 515	

TAB. 2.6 – Budget des librairies de Leeds en francs.

Comparaison avec Lyon

Nous avons dit que Leeds était un peu moins grand que Lyon, 418 et 472 milliers d'habitants. Lyon est pourvue d'une université beaucoup plus importante que celle de Leeds, et de toutes façons possède des accumulations de livres anciens que la ville anglaise, où nulle Révolution n'enleva ceux des couvents, ne connaît pas. Les deux grandes bibliothèques, qu'il est toujours question de réunir, celles du Lycée et celle du Palais des Arts possèdent l'une 250 000, l'autre 90 000 volumes. Mais quoique ces évaluations soient douteuses, on peut admettre qu'il y en avait déjà 100 000 et 20 000 en 1845, 200 000 et 7 000 en 1884. Les librairies de Leeds n'avaient rien avant 1870. Les 85 360 volumes de référence, les 194 876 volumes de prêt qu'on trouve à Leeds, sont des livres nouveaux, reconnus utiles, et renouvelés souvent.

(p. 48)

Il y a aussi à Lyon 6 bibliothèques d'arrondissement, ouvertes le soir, et peu importantes, sans communication de livres entre elles. Le total des dépenses de la ville est de 60 469 francs ainsi répartis (cf. Tableau 2.7 p. 44).

	PERSONNEL	ACHATS, RELIURE, ENTRETIEN, ETC.
Bibliothèque du lycée	14 760	1 983
Bibliothèque des Arts	11 000	67 48
Bibliothèques d'arrondissement	9 327	2 650
TOTAL	35 087	25 382

TAB. 2.7 – Répartition des dépenses des Bibliothèques de la Ville de Lyon.

Ces chiffres sont de 1907. Les crédits d'achats qui montèrent à 25 382 francs ont été ramenés à 21 530 en 1909.

Sans doute l'Université de Lyon, la mieux dotée de France après Paris (matériel 44 629 francs), aidera au besoin, pour les professeurs et savants, la bibliothèque municipale. L'argument général en France est qu'on peut toujours s'arranger, et on vous répond sérieusement qu'il est possible de l'aire venir un livre d'une Université à une autre. On le peut, parfois, mais ce système compte pour rien le temps et les démarches. Il ne s'agit pas ici de livre exceptionnel, mais de la lecture courante et souvent urgente. Il semblera évident à tous gens de bonne foi que le service de *librairie publique*, malgré la richesse en livres de la ville de Lyon, n'y est pas organisé.

Il ne l'est pas comme *heures*. La bibliothèque du Lycée, ouverte 268 jours par an, ne l'est que de midi à 5 et de 7 à 10 l'hiver, l'été de 10 à midi, de 2 à 6. Celle des Arts de 10 à 5. Les populaires le soir.

Il ne l'est pas comme *nombre*. A Lyon, 8 dépôts sans transport de livres entre eux. A Leeds 20 dépôts où l'on peut faire venir les livres de la centrale.

Comme *journaux* ? - ce service n'existe pas à Lyon.

Comme *prêt*, les populaires ont prêté 62 908 volumes, le lycée 250, le palais des arts 158. Et l'on se plaint que les populaires prêtent trop de romans ! A Leeds on prête 736 393 romans. Il y a 319 664 livres pour la jeunesse que je ne compte pas. Mais il reste que 254 014 autres ouvrages, la plupart du genre sérieux ou utile, ont été demandés. (p. 49)

La supériorité des vieilles bibliothèques éclatera-t-elle au moins dans la lecture sur place ? Ici Lyon offre 8 salles, et, si l'on ne compte pas les salles de périodiques, Leeds n'en a qu'une. Les communications ont été au Lycée de 45 409, au Palais des arts de 52 398, dans les 6 populaires de 8 897. La *centrale* de Leeds a plus que le tout réuni : 125 874, - plus les milliers de périodiques et livres auxquels l'accès libre a été admis.

Vraiment une ville ne peut pas faire avec 60 000 francs ce que l'autre fait avec 380 000. Il semble tout de même que Lyon pourrait faire davantage.

Mais qui ne voit que c'est là comparer des choses toutes différentes, des bibliothèques et des librairies publiques ?

Certes « l'on s'arrange ». Qui donc prétend le contraire ? Il y a à Lyon la bibliothèque de l'Université, celle de la Faculté catholique, il y a une Société de lecture qui a 25 000 volumes, une Chambre de commerce qui en a autant, un musée des tissus (8 000 vol.), une école vétérinaire (11 500 vol., budget : 2 300 fr.), une bibliothèque de botanique : 1 000 fr., un Muséum d'histoire naturelle : 600 fr., des bibliothèques pédagogiques, 600 fr. aussi, un conseil municipal qui ne s'oublie pas et se vote 3 500 fr. pour la bibliothèque privée de la mairie, il y a des bibliothèques scolaires... et des marchands chez qui on peut acheter des livres et même des amis qui veulent bien en prêter. Tout cela a des jours, des heures, des conditions d'admission, tout cela est bien caché, sur la cour, au fond du couloir, l'escalier qui n'est pas celui-ci que vous allez prendre... Mais on y arrive ! On s'arrange. Avant qu'il y eût des allumettes, on allait chez la voisine chercher du feu.

L'organisation de la lecture publique est quelque chose comme l'installation du gaz ou de l'électricité, - service public - en face de ces arrangements particuliers, dont le résultat est le même : c'est que les trois quarts d'une ville se passent de lumière.

2.3 En Écosse

Les *glens*, les *moors*, les *hills* coupés de lacs aux eaux noires étendent dans la brume ces solitudes étranges qui furent jadis l'Écosse. Parfois un *coach* ou un automobile, bondé de touristes maigres, coupe le désert comme un vol anguleux de cigognes, bêtes aux longues pattes et aux yeux qui ne voient rien. Ainsi qu'un drap sur le corps délabré d'un mourant, une brume douce et blanche cache cette terre décharnée. (p. 50)

Terre esclave. Désert, mais désert en prison. Il y a des murs autour de ces landes incultes, comme des chaînes sur un malheureux. Des compagnies vous vendent ici du pittoresque. On visite la prison, en payant, certains jours.

Cela dure trois mois. Le reste du temps, le pays est vide. Terre de chasse, réservée aux chasses, où l'effort de tout un peuple, et les mines, les marines et l'entassement de richesses aboutit à reconstituer à grands frais une ruine telle, que des Grands Civilisés puissent y mener un semblant de vie sauvage. Suprême joie : tuer des animaux.

Alors l'on songe aux terres ravagées par la guerre, aux « camps de concentration » si tristement célèbres. Où sont-ils, tous les clans qui, dans ces vallées désormais vides, envoyaient tant de héros défendre de sots princes ! La guerre en a tant tué ? Non. Le fer n'extermine pas si bien...

La paix seule est capable de telles atrocités, la paix seule dévaste une terre avec système, rongé l'os et ne laisse rien. Là-bas, je les ai vus, rangés le long de la Clyde, usines et chantiers, dans une fumée d'enfer, les nouveaux camps de concentration de l'Écosse domptée.

Brouillard jaune de Glasgow, brouillard blanc d'Édimbourg, palais de luxe monstrueux, tartanes effilochées où les mères s'enveloppent toutes, corps, tête et enfant, jamais vous ne serrerez et envelopperez assez l'effroyable misère !

La cité d'Édimbourg

Édimbourg, l'Athènes du Royaume-Uni...

La ville, la vraie ville, dresse sur deux collines ses écoles, ses musées, ses boutiques, ses temples, son château et cette splendeur rose qu'on nomme l'hôpital.

Seulement, il y a un creux entre les deux collines, un long ravin profond. Des ponts sont jetés dessus. On ne peut voir ce qui coule au fond qu'en se penchant. Mais pourquoi se pencherait-on ? Les boulevards qui unissent ces deux tronçons de ville ne rompent pas l'alignement de leurs façades.

Ce qui coule au fond de cet égout, c'est une rue pauvre. Humanité piteuse... Est-ce bien même de l'homme et de la femme, ces haillons ivres ? Le samedi soir, vers huit heures, tout cela danse les pieds nus dans la boue froide. A neuf heures, cela se bat. A dix, les policemen ramassent. Les bars ferment. Et pour la semaine tout dort ou pourrit, on ne sait, jusqu'à cet autre soir où une goutte d'alcool, tombant sur cette vase, viendra faire mousser quelques bulles du fond, et réveiller la soif, la grande soif qui tenaille ceux qui ne peuvent même plus être des affamés.

J'ai erré dans cette ville. Le brouillard était dense. Une silhouette qui était celle du Parthénon flottait dans l'air en face de murs de châteaux-forts, une sorte de Mont-Saint-Michel ou de burg Rhénan dressant ses pointes moyenâgeuses, des flèches de cathédrales dansaient dans une vapeur avec des obélisques, des cheminées d'usines, des halls de gares et des colonnades de temples romains. Là, j'ai gravi les sept étages d'une maison pour arriver au pied de huit autres étages sur une cour biscornue, grouillante, où du linge séchait comme dans les rues de Naples. Et c'était autour de moi des faces de misère, le délabrement de la Sicile ou de Calabre, mais le brouillard était dense et ces guenilles avaient froid. Des cours, des escaliers

(p. 51)

qui descendent à d'autres cours... Voici enfin le fond du cloaque, la rue basse. Là-haut, au-dessus de nous, sur un pont, le boulevard. Et quant au ciel dont parlent les affiches pieuses sur le mur, on dit qu'il est encore plus haut que les églises et les châteaux dont les pignons se voient lorsqu'il fait clair, qu'il est haut, haut, si haut...

- Whisky ! mendie une petite fille près de moi.

Un piano mécanique tape ses notes comme la grêle. Des enfants, pieds nus, dansent.

- Whisky ! demande la mère.

Tout danse donc ici, l'Obélisque, le Parthénon, Notre-Dame, et les pauvres. Un vieillard, tête noble et redingote noble, et chapeau haut de forme noble, danse, et il pleut sur lui. Un ouvrier, bras de chemise et chapeau melon, moins noble, mais non moins ivre, le soutient, non moins grave. Sérieux, l'un roule par terre. Digne, l'autre titube seulement. Mais deux furies à cheveux jaunes se sont empoignées, gigotent sur le pavé, étalent leur chair nue, car chemise, jupe et tartan l'ont un tel amalgame, trempés, pourris ensemble et collés l'un à l'autre depuis des jours et des jours, que si l'on arrache tout vient ensemble par lambeaux.

- Whisky ! demande un vieillard majestueux.

- Whisky ! demande une gamine qui s'arrête de danser.

- Whisky ! demande une jeune fille qui offre le contenu de ses loques, on ne sait quelle carcasse d'où pendent des seins, et une tête de morte où rêvent des yeux bleus.

(p. 52)

« Je me suis demandé, dit M. Carnegie, quel était le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un peuple. Et ayant bien réfléchi, j'ai pensé que c'étaient des livres. »

M. Carnegie et sa librairie

La librairie Carnegie se dresse sur un de ces boulevards, à l'angle précisément d'un de ces ponts jetés sur ce cloaque. Somptueuse, elle nie la misère auprès d'elle. Si la misère veut entrer, elle sera chez elle. Voici des tables propres, voici de la lumière, et de la tiédeur, l'hiver. On ferme à dix heures, quand les bars ferment aussi, pas avant.

Tandis que le cauchemar hurle dans la chambre voisine, ici règne le silence d'une douce convalescence. On guérit le malade en contant des histoires. Il y a surtout un vieux qui les raconte très bien, un de ces vieux qui se souviennent de si loin, qu'ils se souviennent même de ce qu'ils n'ont jamais vu. Ailleurs on ne l'écoute plus, ici tous se pressent près de lui. Saint Pierre ouvre le paradis, Walter Scott ouvre la patrie... Il parle des jours de l'enfance, de la libre Ecosse, de l'héroïque Ecosse, de l'Ecosse d'avant le temps où tombèrent les fléaux, les deux grands fléaux de Dieu...

La religion. L'industrie.

La religion puritaine qui a d'abord volé toute joie. L'industrie qui fait pire que voler la joie ! elle en donne une : l'atroce joie de l'alcool qui hurle, là, à côté.

On ne pouvait pas guérir de leur soif ces malheureux ; on ne pouvait pas filtrer toute l'eau

de ce marais. Il fallait bien faire un pont - pour que l'on passe par-dessus sans tomber avec eux.

C'est un fils d'Écossais que M. Carnegie. Riche, fortune d'Amérique, un des rois de ce monde, une des puissances exceptionnelles de la terre, peut-être il ne sait pas bien quelle oeuvre immense d'égalité il accomplit. Cependant le plus pauvre trouve ici de quoi penser, de quoi apprendre. A l'église, le pauvre avait le même Dieu et la même haute voûte noire que les riches, il a ici la même lumière et les mêmes livres. Qu'il s'asseye, qu'il exprime seulement un désir. Quelle fée ou quelle réalité réalisera un souhait aussi vite ? Il y a là tous les rêves et tout le savoir qu'on veut. Jusqu'à l'heure de dormir, vous pouvez être un riche. (p. 53)

Seulement on croira qu'il n'y a là que des mots avec le petit semblant de vrai que donne une comédie. Les histoires du vieux Scott sont ce qu'on lit le plus, n'est-ce pas ? Si c'est la seule façon de revivre d'un peuple vaincu, le mot « rêve » est trop juste ; tu rêves, c'est que tu dors.

Erreur. Il n'y a pas que Scott qu'on lise ici. Lorsque nous étions enfants, nous lisions Jules Verne. Mais il n'y avait pas à la fin des volumes, les heures, les prix, le moyen de réaliser le voyage...

Dans la bibliothèque « libre et publique » il n'y a pas que le roman, il y a l'heure et le prix du voyage, et le port où l'on s'embarque.

Voici les livres qui parlent d'un monde meilleur, là-haut et futur, mais voici ceux qui parlent d'un monde meilleur et ailleurs, où on peut aller - ici-bas. Et puis, il est encore un autre monde possible, qui vous donne à rêver et à réaliser : une société meilleure... Voici des livres ! Il y a la section *Théologie*, la section *Géographie et Voyages*, la section *Histoire*, la section *Sociologie*.

Nous avons ces sections en France, eh ! oui. L'histoire surtout, le passé.

Mais sur les tables, là, on ne demande pas, prenez ! voici des annonces, des horaires, des tarifs, des plans et des prospectus, les guides les plus récents, des manuels techniques, les renseignements les plus divers sur le monde entier, le monde d'aujourd'hui, pas celui d'hier ni de demain, d'aujourd'hui.

Et les outils... Voici où vous en procurer.

Deux étages élevés dominent la rue haute ; un sous-sol domine la rue basse. Le tout est confortable, sans grand luxe, mais avec toute la netteté du goût anglais. Escaliers bitumés, murs recouverts de faïence ; le sol recouvert de linoléum épais qui étouffe le bruit des pas. Et tout se lave, le bois des meubles est lisse ; la poussière glisse sur l'acajou poli aux arêtes arrondies.

A l'entrée, personne. Au fronton est écrit : libre et public. Votre parapluie même peut entrer avec vous. Mais l'Écosse ne connaît guère le parapluie : il y pleut trop. Nul sergent de caserne ne dévisage l'intrus. (p. 54)

Seul, discret, le tourniquet fait de la statistique.

La grande masse des lecteurs se dirige vers l'escalier nu et lavé, descend aux périodiques.

J'y allais vers huit heures lire les *Débats* de la veille. Une centaine de lecteurs étaient là, en moyenne, un tiers lisant les revues, et le reste les journaux. Beaucoup restent peu de temps, le tourniquet, jours moyens, compte 7 000 visiteurs ; plus de 4 sur 7 descendent aux périodiques.

Quatre cents revues offrent leur dernier numéro paru. Les unes, près de cent, s'alignent sur les tables, chacune un siège devant elle. Les autres sont à portée de la main dans des casiers. Les Françaises ? *Nouvelle Revue*, *Revue de Paris*, *des Deux-Mondes*, *Revue celtique*, *Revue générale des sciences*, *Revue Bleue*, *Illustration*, etc., aussi bien que des revues médicales, sportives, etc.

Une quinzaine d'indicateurs de chemins de fer et bateaux les accompagnent. Nulle salle ne s'en passe. Trente-deux journaux, dont l'un, le *Scotsman*, en sept exemplaires, la *National-Zeitung*, l'*Irish Times*, etc., sont affichés, pour ainsi dire, sur des pupitres à hauteur d'homme ; on lit debout.

La salle de prêt est au-dessus, au niveau de la rue haute. Le catalogue imprimé, dont dix exemplaires sont ouverts sur les tables, coûte douze sous, bien relié. Il a 500 pages et mentionne 52 318 volumes. Ces volumes sont bons. A mesure qu'ils se démodent ou se salissent, on les raye, on passe les uns à la salle de Références, on détruit les autres. 3 428 volumes furent ainsi retirés en 1905, dont 3 290 remplacés, ce qui coûta 514 livres 17 sh. Le prêt au dehors, qui atteint 1 395 volumes pendant les journées de février, tombe à 879 au plus bas, en juin. Le total pour l'année est de 345 670.

Le service, comme on voit, est assez chargé, durant de 9 heures du matin à 10 du soir, 309 jours de l'année, car le dimanche reste *tabou* en Écosse. Il est assuré par des demoiselles et des garçons dont les plus âgés ont peut-être seize ans. Aucun diplôme d'archiviste n'est exigé. La promptitude, le soin et le sérieux de ces enfants étonnent l'étranger.

Le public d'ailleurs facilite bien la tâche. Nous n'avons nulle part en France d'usine de prêt de cette taille ; nos municipales sont fractionnées à l'infini. On voit quel travail ce serait que de chercher dans cinquante mille volumes, dont, en moyenne, quinze mille sont dehors, ceux qui restent. Mais le public a le catalogue entre les mains, et, avant de demander un volume, toujours par son numéro, il doit s'assurer que le volume est rentré. Il y a des meubles à ce destinés, qui rappellent en grand les machines automatiques à distribution, et où des tickets de deux couleurs (dedans et dehors) affichent que tels numéros sont sortis ou rentrés.

La salle du haut, la Reference Library a plus de luxe. L'escalier, orné du buste de Carnegie, prend déjà des airs prétentieux. Cette salle est moins fréquentée, mais communiqua encore 101 396 volumes, l'an 1905 ; sans compter que la majorité des lecteurs a consulté les dictionnaires, encyclopédies, recueils de lois, guides et indicateurs largement laissés à la disposition du public. Ouvrages bien différents de ceux qu'on laisse consulter à Paris. Nulle

(p. 55)

trace d'archéologie, mais le Bottin, le dernier, de Paris, beau livre qui fait toujours plaisir à voir, et le *Directory* d'une trentaine de grandes villes de l'île et du continent. Grand luxe d'indicateurs. On ne repousse nullement la réclame, au contraire. Tarifs de douanes, index statistiques, recueils de lois. Les derniers, toujours.

Le nombre des volumes était, en fin 1905, de 61 278 ; l'année en avait ajouté 1575. Le choix des livres, en haut, est entièrement différent de celui des livres du prêt. Pas de *Romans*, qui forment le plus clair de la demande des prêts. Le grand effort est fait pour la section des *Arts utiles* ; il y a ici une collection de livres industriels de grand prix. Un détail montre l'esprit qui préside aux acquisitions. Après l'exposition de 1886, une somme importante ayant été allouée à la bibliothèque avec l'affectation spéciale d'achat de livres industriels, on n'a pas tout dépensé : une somme de cent livres a été mise à part pour le renouvellement de ces ouvrages techniques qui, on le sait, on s'y attend, doivent bientôt être remplacés par d'autres plus au courant.

Un catalogue sur fiches est à la disposition du public. Catalogue en une seule série, auteurs et matières mêlées. Des tableaux spéciaux indiquent par quinzaine les nouvelles acquisitions. Sur d'autres, on inscrit les demandes d'achats, et elles restent affichées, afin que d'autres lecteurs ajoutent qu'eux aussi, ils désirent ces livres-là.

Le don de Carnegie fut de 50 000 L. (1886).

(p. 56)

La construction en coûta 30 000. Soit, pour une *très belle librairie publique*, 750 000 francs. Notons que le chevauchement des rues de cette ville baroque a dû entraîner des frais exceptionnels. D'aspect et d'importance, cela semble à une de nos mairies de Paris. Celle de la place Saint-Sulpice ou du 4^e arrondissement. Cela semble, car il n'y a pas de cour, et plusieurs librairies publiques seraient à l'aise dans nos mairies. On avait prévu la place pour 48 000 volumes de prêt et 40 000 de référence. En 1896, on ajouta la salle pour la jeunesse, avec 4 000 volumes.

Le prêt à domicile comprend la Centrale et cinq branches. Selon les mois et les quartiers, on trouvera de notables différences. A Portobello, lieu de bains de mer, on lit 77,76 pour 100 de romans alors que ce chiffre est ailleurs de 61 et même de 50,97 à Morningside. Les quartiers ouvriers, comme ailleurs, lisent des ouvrages de science ou de métier, voire de philosophie ; les gens instruits lisent des romans ; ils se tiennent pour instruits une fois pour toutes.

Le stock général du prêt est de 101 000 volumes, dont 52 318 à la Centrale. L'accroissement de 1905 a été de 10 625 et les suppressions de 5 235. Depuis l'ouverture en 1890, soit en quinze ans, on compte 10 352 115 volumes prêtés, et lus sur place 1 352 657. Les lecteurs de journaux, des revues, d'encyclopédies, de dictionnaires, etc., porteraient le total de ces 15 ans à plus de 50 millions.

Qui prétendrait qu'un tel fait, un tel chiffre est sans importance dans l'histoire d'un peuple ?

La librairie publique, le commerce des livres et les bibliothèques

Un tel afflux de lecteurs dans une bibliothèque gratuite devait avoir son contre-coup sur le commerce des livres.

Il l'a eu : ce commerce est plus prospère que jamais à Édimbourg.

Une bibliothèque publique n'est pas une concurrence, c'est une réclame. Pour un livre qu'elle dispense d'acheter, dix acheteurs contractent le goût de lire. Les éditeurs anglais, si chers pour les nouveautés, si peu pour les rééditions, spéculent sur cette avidité de lire que répandent les librairies publiques. Ils ont accepté la concurrence. Ils luttent. Le bon marché se bat acharnement contre le gratis, et il triomphe. Voyez leurs jolies éditions de classiques à six pence : j'ai là un Thackeray relié en toile, coquet, qui a 556 pages et du plus beau papier que nos livres à 3 francs et que j'ai payé huit sous (4 d.). Ces éditions, le tirage formidable qu'elles supposent, les machines à relier, et le goût de tels livres existeraient-ils sans les librairies publiques ?

(p. 57)

Édimbourg fut une des dernières villes à en avoir.

C'est qu'il semblait vraiment qu'elle n'en eût pas besoin.

L'Advocates library à Édimbourg est, après le British, la plus grande bibliothèque de l'île. Riche de plus de 500 000 volumes, elle reçoit le dépôt légal : un exemplaire de tout ce qui paraît en Angleterre lui parvient. Elle a un budget de 210 000 francs. Elle est riche dans le passé et dans le présent. Elle est située au centre même de la ville, à quelques cents mètres de la librairie publique.

Ce n'est pas tout. Dans le même corps de bâtiment, la Bibliothèque du Signet réserve aux gens de loi, archéologues et autres, une collection unique, plus de cent mille volumes. Enfin, à quelques cents mètres, c'est l'Université. Celle-ci possède plus de 210 000 volumes. Et je n'énumérerai pas les richesses de la plus importante École de Médecine d'Angleterre, des Facultés diverses, de collections particulières très accueillantes, et des facilités, inconnues aux Français, qu'on trouve dans les cabinets de lecture, non seulement de la ville, mais du royaume, car Mudie expédie partout, et fournit notamment les clubs, comme la London Library fournit les savants.

Je n'ai point à dénigrer les établissements savants où je n'ai fait que passer, ici quelques jours, là quelques heures. Ils n'ont pas de statistique et seraient bien embarrassés d'en donner. Ils ont des catalogues qui datent du siècle dernier, et seront au courant, on l'espère, le siècle prochain. Ils sont ouverts ici jusqu'à trois heures, là quand ce n'est pas vacance, et c'est vacance l'été, c'est vacance l'hiver, c'est vacance le samedi, sans parler du dimanche. Les bibliothécaires sont savants, obligeants. Je ne puis leur manquer de sympathie ; ils lisent les mêmes livres que moi, et comme justement l'un avait tel tome II chez lui, il voulait aller le chercher. Je n'ai pas voulu, parce que ç'aurait été trop long, et que non seulement le tome II était à la Publique, mais même le tome III que l'on n'a pas encore à la *Savante*, et le tome I,

qui est... - on a dû depuis savoir où.

Que dire ! j'étais attendri. Cela me rappelait mon pays.

Et si ces fonctionnaires n'étaient si obligeants, foi de bibliothécaire, je me serais cru en France.

(p. 58)

Si, pour entreprendre une compilation historique ou théologique, je m'installais pour de longs mois dans cette ville, je bénirais sans doute ces lenteurs, ces allures débonnaires, cet air à la papa des vieilles bibliothèques, et surtout le silence, la solitude propice au travail minutieux, et j'achèterais des lunettes contre le mauvais jour. Des lecteurs, installés à de grandes tables, semblent chez eux. Tout cela a du bon et n'est pas à détruire.

Il ne s'agit pas de détruire, même en les restaurant, des ruines. Il s'agit de créer une chose absolument nouvelle, que les siècles précédents n'ont pas connue...

L'exemple d'Édimbourg m'a paru singulier, exemple d'une des villes les plus riches en livres qu'il y ait au monde, d'une ville dont certainement les 300 000 habitants possédaient un million de livres. Qu'y a-t-il de changé ? Ceci, que les 300 000 habitants lisent un million de livres.

Les librairies de la Corporation de Glasgow

Centre effroyable de richesse et de misère, ville grouillante dans sa brume jaune, l'endroit du monde peut-être où le plus de pieds nus, dans la vase gluante qui couvre le pavé, passent devant les plus beaux magasins de chaussures, Glasgow, où de 800 000 humains entassés dans 12 000 acres, un cinquième n'a qu'une chambre ou portion de taudis, Glasgow, horreur plus noire qu'aucun des enfers industriels de France, laisse cependant entrevoir, quand la brume s'allège, deux monuments énormes : l'un rouge ; c'est une Université, qui domine la ville comme le Sacré-Coeur domine Paris, et dont la bibliothèque est fort riche. L'autre, immense bâtisse presque finie, semble l'agrandissement de notre Institut, avec double corps de bâtiments et dôme au milieu. C'est la nouvelle *Mitchell Reference Library*, où 200 000 volumes vont bientôt trouver place. Et dans chaque quartier un monument s'élève, ici d'ordre ionique, là moyenâgeux, l'un pittoresque, l'autre pompier, l'autre gracieux vraiment et très XVIII^e siècle. Ces bâtiments ont l'importance de nos mairies. Ils ont de nombreuses salles, un dôme ou hall vitré ; ils sont éclairés le soir et presque toujours le matin, car ici l'on ne peut attendre le soleil ; une foule incessante s'y presse... Ce sont les quatorze nouvelles librairies de district, et la grande salle de lecture Rankin.

(p. 59)

Nous avons admiré à Leeds un ensemble de librairies dû entièrement à l'effort commun des citoyens. Ce n'est pas le cas de Glasgow, et ces merveilles sont surtout dues à des dons particuliers.

Glasgow a refusé d'adopter l'Act Ewart jusqu'à ce que le succès d'une librairie publique, don de Stephen Mitchell, en ait montré à tous l'utilité pratique.

En legs et dons, valeur des livres ou argent sonnante, on estime que Glasgow a reçu en 35

ans plus de six millions. Mais justement parce que c'est la dernière venue, Glasgow, offre aujourd'hui un ensemble plus parfait qu'aucune autre ville d'Angleterre. Le plan des librairies a pu être conçu de façon méthodique. Et nous insisterons sur cette ville non seulement parce que nous l'avons mieux visitée et que nous avons reçu de M. Barrett, qui a présidé à l'organisation de cet ensemble depuis son origine, des renseignements précieux, mais parce que l'exemple de cette ville attardée qui, d'un coup, a pu faire mieux que d'autres, est particulièrement encourageant pour nous Français. Il suffirait d'un don consacré à une librairie vivante à Paris pour créer le mouvement nécessaire et *faire comprendre* ce dont il s'agit. La concentration des municipales, la fusion d'un tas de bibliothèques éparses dans Paris pourrait être tentée... Ce n'est pas l'argent qui manque, c'est l'initiative, le dévouement, et l'administration intelligente.

La Mitchell Library, sauf qu'elle est ouverte à toute heure et moderne, pourvue des derniers numéros des revues, annuaires, documents commerciaux, etc., n'est qu'une bibliothèque comme nous l'entendons. Le legs, qui ne devait avoir d'effet que quand les intérêts l'auraient porté à 1 750 000 fr., date de 1874. La librairie ouvrit en 1877 avec 15 000 volumes. Elle en compte 180 000 en juillet 1910.

Chaque genre de littérature y est largement représenté sauf le roman. Une grande attention, m'écrit M. Barrett, a été faite à la pourvoir de livres ayant trait à l'histoire naturelle, aux arts utiles, aux beaux-arts, et aux applications à l'industrie et au commerce. Notons quelques collections spéciales : Robert Burns, la poésie écossaise, l'histoire locale et l'imprimerie primitive à Glasgow. Depuis l'ouverture on a communiqué plus de 13 millions de volumes, et la salle des magazines contient actuellement 538 périodiques de toutes sortes, au moins aussi consultés.

(p. 60)

La statistique de 1909 donne 444 922 volumes consultés, dont, en milliers, 36 de théologie et philosophie, 65 d'histoire et géographie, 107 d'arts et sciences et applications, 101 de littérature générale. Les livres de référence, directories et autres, entrent dans ce chiffre pour 58 100, mais il ne comprend pas les périodiques. Le nombre total des visiteurs est 610 429.

Les nouveaux bâtiments de la Mitchell Library ont une façade de 66 mètres sur 36, plus les avancements ; un large espace est prévu pour constructions futures. Le sous-sol contient les magasins de livres et les services de chauffage, éclairage, ventilation. Au rez-de-chaussée, immédiatement après le hall d'entrée, la grande salle de lecture, d'environ 38 mètres sur 17, prévue pour 300 lecteurs, éclairée par en haut, le faite étant à 15 mètres du sol. Derrière se trouve un magasin presque aussi vaste pour les livres les plus demandés, et autour les salles spéciales, l'une réservée aux dames, une autre aux étudiants ; la collection Burns et celle de Glasgow occupent deux salles aux angles. A l'entresol, les services : administration hommes, administration femmes. Enfin, au premier, une vaste salle de référence, longue de 32 mètres, où se trouve la bibliothèque Jeffrey.

Glasgow possède une autre librairie, la salle Rankin, qui est annexée aux bains publics établis par la corporation. Cette conception n'est pas nouvelle. Il y a longtemps que les

Romains joignaient à leurs Thermes des bibliothèques et de vrais musées. Et selon nous la librairie publique se rapproche plus des thermes et des basiliques antiques que de nos bibliothèques de provinces. La salle Rankin, 80 places, contient des journaux, magazines, et 800 volumes de référence. Plusieurs centaines de lecteurs y passent chaque jour.

Nous en venons enfin à la partie la plus intéressante de l'ensemble, les 14 librairies de district.

Elles ont été bâties, avons-nous dit, sur un plan d'ensemble, en l'espace de dix ans. La première seule, ouverte en 1901, occupe un bâtiment approprié, où se trouvent aussi des bains municipaux. Nous avons dit qu'elles sont reliées ensemble, ont une administration unique, ont les mêmes services, et échangent les livres. Mais chacune a gardé une originalité, non seulement de construction, - elles sont aussi variées que possible, - mais de livres, et selon le quartier, on a mis ici les livres intéressant les industries textiles, à Townhead la chimie, dans trois autres on a réparti les arts mécaniques. (p. 61)

Les librairies de district n'existaient pas encore en 1898. La corporation n'obtint qu'en 1899, après longue discussion, les pouvoirs conférables par l'Act Ewart depuis 1852 ; M. Barrett, nommé librarian, prépara un plan général comprenant 8 librairies, qui fut approuvé. C'est cet effort qu'attendait Andrew Carnegie pour faire don à l'oeuvre des librairies de district de 2 millions et demi. Le plan bouleversé comprit 16 librairies dont 14 fonctionnent actuellement.

Toutes donc, sauf une, ont été construites spécialement et sont des monuments de belle allure, couvrant de 500 à 1 000 mètres carrés. Chacune comprend, outre les bureaux du personnel, un bureau pour le prêt, un vaste hall pour la lecture des journaux et magazines, avec 500 à 1 000 livres de référence, et pouvant contenir à la fois de 120 à 200 lecteurs, une salle pour les dames avec livres de référence, deux pour la jeunesse, filles et garçons avec de 500 à 1 000 livres choisis spécialement.

Voici Townhead, avec une longue façade plate de 40 mètres sur la rue, un seul étage. Une salle de lecture de 22 m. sur 12, une salle pour les dames de 11 m. sur 7, des salles juvéniles offrant place pour 120 boys et 64 girls. Voici Pollokshields, d'une architecture assez lourde, mais moderne, avec 7 700 volumes pour le prêt et la place prévue pour 20 000, 337 pour la référence, 412 pour les jeunes, 37 journaux, 70 revues. La salle de lecture mesure près de 20 mètres sur 9. Voici Hutesontown, à deux étages et dont le beffroi, malgré des aigles très modernes aux quatre angles, donne une silhouette de joli hôtel de ville des Flandres. Façade de 30 m. L'entrée principale mène au Reading Room de plus de 30 m. sur 11, à la salle des dames (9 X 7), au département du prêt (17 X 11). L'étage du dessus a place pour 96 garçons et 62 filles. Il y a place dans les magasins pour 20 000 volumes. Il y en a actuellement 9 000, plus 38 journaux, 66 revues, 400 vol. de référence, etc. Voici Bridgeton dont la façade de 40 m. est dans le style de notre Grand Palais des Champs Élysées. Une salle de lecture de 23 m. sur 12, et les annexes analogues, les salles d'enfants pouvant contenir 110 garçons et 80 filles. Je citerai Gorbals dont le bas est occupé par des boutiques, Kinning Park, édifice plus petit et dont la salle n'a que 55 places assises et 40 debout, mais qui avec (p. 62)

ses tourelles moyenâgeuses, son air de cottage en coin de rue est assez séduisant... Anderston enfin dont la salle de lecture a 80 sièges, 80 places debout, et où peuvent venir ensemble 112 garçons et 58 filles. On peut obtenir l'album des vues et plans de ces jolies librairies. Elles ont fourni en 1909 environ 650 000 consultations sur place, 700 000 livres pour la jeunesse et 1 250 000 prêts à domicile. Ceci représente 649 000 romans, mais tout de même 21 925 livres de science, 58 611 livres d'arts et métiers, 10 194 de poésie, 25 431 de philosophie et religion, 16 390 de sociologie, etc.

La construction et le mobilier des librairies de district ont coûté 212 500 francs pour chacune des cinq grandes, 175 000 pour sept moyennes et 125 000 pour les plus petites. Deux ne sont pas terminées.

Le premier stock de livres a coûté 37 000 fr. pour chacune des cinq premières, 30 000 et 22 500 pour les autres. Chaque bâtiment comprend les trois salles indispensables : référence, prêt, journaux, et presque tous une salle spéciale pour les dames et une pour les enfants.

Cet ensemble coordonné forme *les librairies de la Corporation de Glasgow*, entretenues par le personnel de la corporation, éclairées par l'électricité de la corporation et desservies par les voitures de la corporation. Nous ne décrivons pas les tables, les casiers à fiches pour le prêt, les livres courants à la disposition des lecteurs, les pupitres pour lire les journaux debout, etc. Cela se ressemble dans toute l'Angleterre. Le point capital ici, ce sont les voitures de la Corporation.

Ces voitures transportent chaque matin, sur demande, les livres d'une bibliothèque à l'autre. Les romans et livres d'enfants sont seuls exclus de cette faveur. Ces librairies ont de 10 à 20 000 volumes ; mais avec le prêt entre elles offrent bien davantage, car les achats sont faits en commun et répartis. J'ai sous les yeux des catalogues, ceux des librairies de Maryhill et Anderston. Ils donneront une idée du choix offert. J'ouvre au hasard :

RENAN. L'une contient 9 ouvrages traduits et essais sur Renan, un sur Henriette Renan. Le catalogue de l'autre renvoie aux études contenues dans des ouvrages de Brandès, Robinson et Saintsbury.

Rhétorique. Ici Aristote, Bain et J. Bascom. Dans l'autre, Bain et Whately. Soit un ouvrage commun sur 19.

AFRIQUE CENTRALE, ici, Gibbon, Kollmann, Parke, Portman, Schweinfurth, - là Barth, Gordon, Troup. Il n'y a de commun que Stanley.

Esthétique, ici Knight, Durke Raymond, Symonds, et Mæterlinck (le Trésor des humbles), et à Maryhill Carman, Dobell, Hegel et Knight. Un seul commun.

Or, il y a 14 branches. Je n'en ai raconté que deux. Dans ces deux je trouve 46 ouvrages de zoologie dont 5 seulement se répètent, 56 de géologie dont un seul se répète, 46 opéras et 65 oratorios dont 6 communs, sur 150 et 200 poètes à peine un quart des mêmes auteurs et de ceux-ci pas les mêmes ouvrages. Ainsi, avec des bibliothèques assez restreintes, chaque citoyen jouit dans son quartier d'une bibliothèque d'environ *deux cent mille volumes* tous modernes, et choisis avec grand soin.

(p. 63)

Ceci nous dit la commodité de ces catalogues, petits volumes, couverts de toile de couleur, et qui coûtent douze sous ; le catalogue des livres pour la jeunesse coûte deux sous.

Glasgow a résolument adopté la classification décimale. Ce sont à peu près les tables de Dewey qui ont servi à l'établissement des différentes rubriques, et la table méthodique de ces rubriques se trouve en tête. Suit une table des périodiques : 82 quotidiens (3 français, *Matin*, *Journal*, *Écho de Paris*), près de 300 hebdomadaires, 150 mensuels, etc., avec l'indication des districts où ils se trouvent. Quelques pages spéciales : livres pour aveugles, auteurs en langues étrangères, livres à la disposition du public (bibliographies, encyclopédies et dictionnaires, toute une série de manuels de sciences, d'arts utiles, telle que jardinage, automobilisme, cuisine, bâtiments, médecine, atlas, guides de la contrée, etc., en tout quatre cents ouvrages environ, dont quelques-uns en beaucoup de volumes). - Enfin le catalogue proprement dit. Il contient dans une unique série alphabétique les noms d'auteurs, les titres et les rubriques de la classification Dewey avec les ouvrages s'y rapportant. Les titres sont très abrégés. Aux mots *Essais*, *Poésie*, ou *romans*, le simple nom d'auteur comme renvoi.

Je tiens à faire remarquer que les renvois sont faits non seulement aux ouvrages mais aussi à ce qu'ils contiennent.

Il ne s'agit pas de *mots typiques* comme dans nos catalogues officiels, où les *bateaux* ne renvoient pas aux *navires*. Le mot Déluge renvoie à la *Science and Hebrew tradition* d'Huxley, le mot Esthétique au *Trésor des Humbles*, Voltaire aux *Horæ Sabbatæ* de Stephen, vol. 2, et aux *Essays* de Carlyle. Aucune mention de format, d'éditeur, d'imprimeur, mais la date, et l'on n'a pas regardé, même quand ce n'est pas dans le titre, à donner une liste de chapitres d'ouvrages tels que les lectures populaires de Gall et Robertson, les *Fragments* de Tyndall, les biographies de savants d'Arago, et à renvoyer aux sujets de ces chapitres. Le titre *Fragments* ne vous dit rien, mais la note vous dit qu'il s'agit de la radiation, du Niagara, de la vie de Faraday. Celle d'Arago donne le nom des 9 savants dont il parle. Ceux qui ont perdu beaucoup de temps à lire des notes de catalogue en 10 lignes sans pouvoir deviner le sujet d'un livre sont assez heureux de trouver des rubriques si brèves et si explicites. Sauf les notes explicatives des recueils, elles dépassent rarement une ligne et sont d'un caractère calculé pour ne pas la dépasser (largeur 0^m,09.).

(p. 64)

Je me suis étendu un peu longuement sur ces petits catalogues. J'écris de Paris, et ils m'ont servi déjà assez souvent comme bon petit guide pour le choix de lectures et comme référence bibliographique, pour que je puisse en faire un éloge fort intéressé. Ils ont confirmé qu'en un millier de pages d'un petit volume commode, bien fait, et refait tous les cinq ans au moins, tiendrait la liste de tout ce qui est bien utile en fait de livres sur n'importe quel sujet, le surplus étant donné non par des livres, mais par des documents authentiques et des périodiques.

J'arrête ici ces notes sur l'Angleterre, qui sembleront déjà fastidieuses. Et cependant il

est si étrange que cela soit si peu connu, qu'on ne nous donne pas cela en France ! Et j'ai déjà écrit tout ceci, j'ai été lu, et j'ai provoqué le sourire des incrédules qui voient partout de la littérature, et ne veulent pas être dupes - surtout de la vérité. J'ai peut-être vu les choses autrement qu'elles ne sont, mais je recopie tout ceci avec des chiffres, des photographies sous les yeux. Les gens ne veulent croire que lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils connaissent déjà.

J'ai choisi pour quelque détail la librairie d'Édimbourg parce que je m'en suis servi. J'aurais pu choisir n'importe quelle ville.

(p. 65)

Il y en a une à Saint-Pierre-Port de Guernesey - c'est presque français - la Guille-Allès Library, 60 000 volumes, qui est annexée à un Artisans Institute ; on y trouve même des jeux d'échecs.

J'en ai visité une douzaine à Londres, à Litchfield, Newcastle, Dunfermline, des petites, des grandes, toutes gaies, claires le jour, claires le soir, avec leur salle de la jeunesse, leurs journaux et leurs indicateurs. Un touriste prend l'habitude d'y aller, comme dans les villes de France on demande où est le café des officiers... pour aller lire un journal.

Absinthe à part, les librairies anglaises sont plus confortables.

2.4 Aux États-Unis

Voici donc le pays des bibliothèques.

Non pas, comme l'on a dit, le pays de richesses, où la bienfaisance fantastique de milliardaires a permis de faire plus grand que nous ne faisons en Europe...

Mais le pays qui a été en cette matière l'initiateur, qui a créé très humblement et petit à petit, par plus d'un siècle d'effort, de patience et d'esprit communiste une institution nouvelle que nous n'avons pas en Europe, qu'en France, encore maintenant, nous ne connaissons même pas.

Ce peuple (religieux pourtant) a proclamé comme chose naturelle qu'à l'ère *des cathédrales* avait succédé, l'ère *de la librairie*. Tâchons d'apprendre de lui ce qu'est une librairie et quel rôle social elle peut jouer POUR TOUS.

Que de fois j'avais ressenti un certain étonnement à voir en France les Américains, même d'instruction et d'intelligence moyennes, renseignés, au courant ou sachant s'y mettre plus vite et mieux que ne le supposait leur degré mental, et que ne le ferait leur équivalent européen. J'ai compris pourquoi. Devant nos bibliothèques cadenassées comme de vieilles femmes qui vivent seules et ont peur, ils s'étonnaient, croyaient se tromper d'étage et entrer chez le voisin...

J'ai compris cette force et voudrais l'expliquer :

Quelque chose de plus que de gros budgets... Quelque chose de plus et qui explique les gros budgets.

Quelque chose de plus que les millions de dollars et que tant de bibliothèques et librai-

ries...

(p. 66)

L'utilité qu'elles ont.

Non, cent fois non, ce n'est pas la vanité des riches qui a voulu ici faire des bibliothèques les *greatest in the world*. C'est le simple sens de l'utile.

Laissons Washington, bibliothèque nationale, qui a un rôle spécial. Laissons les universités, toutes dues à des initiatives formidables, et pourvues de bibliothèques dont l'exemple n'aurait rien que de décourageant.

Ne regardons pas Harvard, 17 millions de dollars, qui peut acheter moitié plus de livres que notre Nationale : 117 685 francs. Regardons plutôt Strasbourg, qui achète deux fois ce qu'achète Lille ou Bordeaux.

C'est sur la *Free public Library* que doit se porter notre attention. C'est la bibliothèque normale, ordinaire, celle de tous. Nous sortons des Sorbonnes et des Académies et des cloîtres. C'est, dans la ville, la cathédrale. Dans le village, c'est l'église.

Les gros bonnets ont pu donner pour la construire, mais elle vit de l'argent de tous ; nulle ville chrétienne ne s'en passe.

5 383 bibliothèques de plus de mille volumes, 9 261 moindres, en tout 90 à cent millions de volumes, et en dehors de toute donation ou revenu particulier, l'impôt, l'impôt spécial pour les bibliothèques rapportant quelque chose comme trente millions de francs - 2 213 000 dollars à 988 bibliothèques, 2 349 000 à 1 016 et 1 198 000 dollars à 714 autres - les achats de livres de la République dépassant douze millions de francs par an...

Tels sont les chiffres d'affaires, vieux de bientôt six ans, bien en dessous des chiffres d'aujourd'hui.

Bien que ce calcul soit impossible en France, vu l'éparpillement et la non-organisation des bibliothèques, on voit que c'est là un service n'existant pas chez nous : la *librairie publique* de chaque État, de chaque ville, pourvue de branches et succursales, s'étendant même sur la campagne par ses *travelling libraries*, et alimentée par impôt spécial.

Le nombre de librairies publiques dont la circulation dépasse 100 000 volumes était en 1909 de cent dix. Les huit moindres de ces librairies n'ont pas un budget de plus de 40 000 francs, et quelques-unes n'ont que 15 à 20 000 volumes. Sept ont une circulation de plus d'un million de volumes. Saint-Louis 1 326 777, Philadelphie 1 878 456, Cleveland 1 671 865, Cincinnati 1 063 521, Chicago 1 601 645, Buffalo 1 277 751, Boston 1 529 111, enfin Brooklyn (New-York) 3 242 124 et New-York même 5 490 244. Les plus forts budgets au-dessus de 500 000 fr. sont Saint-Louis 625 195 fr., Cleveland, 1 196 600, Los Angeles 551 485, Chicago 1 079 585, Cincinnati 840 030, Boston 1 708 750, enfin Brooklyn 1 824 135 et New-York 3 195 095 francs.

(p. 67)

L'antique « Bibliothèque » devait donc prendre ici un rôle social nouveau, devenir une fonction de la cité, un organe essentiel, et tel que je ne vois pas qu'il y ait eu jamais rien de semblable dans le monde, sauf, je le répète, les Thermes et les Basiliques de l'ancienne

Rome.

Nous avons peine à comprendre ce mélange d'individualisme effréné et de socialisme des Yankees. La cité romaine pourtant nous ferait comprendre. Comme chez elle, il y a un drainage formidable de richesse, de puissance sociale, vers quelques individus, les milliardaires, « les rois » ; rien n'est propice comme les démocraties de cette sorte à l'établissement de ces puissances qui disposent des votes, du travail, de la vie. Mais ces puissances ne peuvent subsister ni même prendre conscience d'elles-mêmes que par une sorte de restitution incessante. Elles achètent au peuple une soumission toujours précaire.

Certaines ont tant à cœur de se justifier, qu'il semble qu'en rassemblant leur argent dans leurs mains, les producteurs ouvriers n'aient fait que charger le premier d'entre eux de l'emploi de leurs gains au profit général.

L'Histoire. Ancienneté de la Librairie publique

Ils sont riches. Avec cela tout est dit...

Non. Qui donc a créé la « bibliothèque libre » ? Est-ce qu'on croit que M. Carnegie l'inventa ?

Il ne l'a inventée, je crois, que pour l'Europe ; l'Écosse lui doit les siennes, l'Europe lui doit l'exemple.

En Amérique il en a surtout profité.

Il n'a bâti des temples qu'au dieu qui le protégea. Les libéralités de ces nobles parvenus ne sont que des ex-voto, des signes de reconnaissance.

Qui inventa ? Remontez aux premiers temps de l'immigration, aux pionniers huguenots, à « la religion qui lisait ».

Le mouvement n'est pas d'hier. Harvard date de 1636, les premières bibliothèques par souscription datent de Franklin, 1731, les paroissiales de 1700. Douze bibliothèques actuelles datent du XVIIIe siècle, celle de Princeton est de 1746, soixante datent de la première moitié du XIXe siècle, et, dès 1850, le mouvement se précipite. Dans les grandes solitudes où s'élevaient des villes neuves, sans doute la joie de lire avait, peu de concurrentes, et l'on ne songeait pas à entasser des trésors d'avares. Un paysan d'Islande - j'ai lu cela - possède 3 000 volumes... Là n'est pas son orgueil. Ce dont il est bien plus fier, c'est qu'il n'en eut jamais plus d'un tiers chez lui, le reste étant prêté. Tel est l'esprit des colons sobres.

Les bibliothèques furent vivantes, tout de suite, et les bibliothécaires connurent de suite l'assaut des demandes publiques. Ne tenant pas leur charge du roi ou de l'État, mais du public, c'est le public qu'ils ont servi. Ils ont fait leur avancement en se rendant utiles, ils ont mérité ou plus exactement attiré la bienfaisance.

Nous le savons bien ; prenez nos listes de donateurs. Elles ne sont pas longues dans nos bibliothèques publiques. Ce sont d'anciens lecteurs, souvent des fonctionnaires de la maison même. On donne à sa ville. M. Xavier Marmier, qui achetait ses livres sur les quais, fit un

(p. 68)

legs aux bouquinistes. Et qui donc donnerait à ces bibliothèques où personne ne va, où on ne trouve jamais ni renseignement, ni livre... dont on ne sait même pas l'existence, bien souvent ?

Avouons cependant qu'il est décourageant, l'exemple que donne la finance américaine.

Onze personnes ont donné 16 475 000 dollars. Chicago reçut 2 millions de dollars de Walter N. Newburg, 2 250 000 de John Crerar, Baltimore 1 400 000 de John Peabody : Philadelphie 1 million et demi de James Rush. - Carnegie... Mais il continue...

Il avait donné 8 482 950 francs en 1900, 12 709 700 en 1900-1901, 6 667 900 en 1902-1903.

Nous comptons le dollar pour 5 francs seulement. Le don d'Enoch Pratt, de Maryland, atteint près de 8 millions de francs. Les familles Astor, James Lenox et Tilden ont donné à New-York plus de dix millions. Les dons pour New-York dépassent 32 millions.

Nous voilà loin de ces legs de pleutre à conditions de tyrans, de ces collections Thiers qui veulent des salles spéciales, des ensembles conservés, ces prolongations de l'accaparement de richesses qui dura déjà trop en durant toute une vie...

(p. 69)

Il s'agit ici de millions libres.

Presque partout, Carnegie en donne l'exemple, ce don exige de la ville qui le reçoit un effort. C'est la garantie même que le don peut être utile.

Pour en être sûr, on donne pendant qu'on est vivant.

Il n'y a pas que l'argent. On lira bien souvent que l'Amérique est neuve, qu'elle n'a pas comme nous de vieux bouquins sur les bras, de ces vieux bouquins dont Sganarelle lui dirait : mets-les à terre. Elle a la place, elle peut tracer villes et systèmes au cordeau. L'arriéré ne la gêne pas.

Tout cela n'est pas exact. Parce que nous conservons trois volumes de la bibliothèque de Charlemagne, on croit pou voir tout excuser. Or notre Nationale même, dans son gros ensemble, date de la Révolution. En 1789, il y avait une bibliothèque royale complète, au courant, fort bien cataloguée, mais elle était restreinte. Celle qui est venue depuis et s'y est superposée est peut-être dix fois plus vaste et n'a d'ancien que ses classements.

Le British est encore plus moderne, et ne compte vraiment que depuis 75 ans. Quant aux fonds des bibliothèques provinciales, ils sont morts, enterrés et on ne les dérange pas ; pourquoi veut-on qu'ils dérangent les vivants ? Il faut redire souvent que l'Amérique existait avant Christophe Colomb ; leur république est un peu plus vieille que la nôtre, et si l'on parle des grandes oeuvres républicaines - dont certes les librairies publiques sont le plus bel insigne - l'Europe est jeune et l'Amérique est son aînée.

Les progrès ininterrompus

L'accroissement des librairies américaines peut se résumer ainsi : (cf. Tab. 2.8 p. 61)

En 1900 les *House documents* (vol. 40) ont publié une statistique des 5 383 librairies des

(p. 70)

	LIBRAIRIES	VOLUMES
1793	35 librairies	75 000
1859	1 297 librairies	4 280 866
1875	2 039 librairies de plus de 1 000 vol. 3 648 librairies de 300 à 1 000 vol.	12 329 526
1885	2 988 librairies de plus de 1 00 vol. 5 338 librairies de 300 à 1 000 vol.	20 522 393
1896	4 026 librairies de plus de 1 000 vol. 7 184 librairies de 300 à 1 000 vol.	34 596 528
1900	383 librairies de plus de 1 000 vol. 9261 librairies de 300 à 1 000 vol.	46 610 509

TAB. 2.8 – Evolution des fonds des bibliothèques américaines

États-Unis, ayant plus de 1 000 volumes. On y voit un graphique de l'accroissement de la population qui passe de 40 à 70 millions entre 1870 et 1900, comparé à celui des livres qui passe de 10 à 46 millions, - et ce dernier chiffre a bien grossi depuis 10 ans. De 1875 à 1900, les accroissements, par périodes de 5 ans, ont été de 1 223, 6 689, 6 576, 7 074 et 11 539 milliers de volumes. On comptait, en 1900, 4 184 bibliothécaires professionnels, vivant de leur paye de bibliothécaires, 38 associations de bibliothécaires, 24 clubs et écoles de librairie dont une spéciale pour les librairies d'enfants.

Ne sont pas comptés 7 503 588 brochures et 1 357 bibliothèques de sociétés et d'écoles.

Si l'on ajoute en France aux 8 millions et demi de volumes des bibliothèques municipales les 3 millions de la Nationale, 4 millions pour les Universités, l'Arsenal, etc., on voit qu'en nombre brut la France égale les chiffres des États-Unis d'il y a trente ans, si toutefois les vieux livres sont aussi à jour que les nouveaux.

La *Subscription Library*, à cotisation, est la plus ancienne : 1731. La *Public Library* date de 1833 : C'est à Petersborough (N.-H.), qu'on signale la première affectation des ressources publiques à la librairie. L'impôt, depuis 1897 obligatoire dans le New-Hampshire, le sera bientôt partout.

Libres, absolument libres, ouvertes tout le jour, tous les jours, et le soir, prêtant libéralement à domicile, rayonnant dans les quartiers excentriques, dans les campagnes, ayant, même pour prendre et rendre les volumes, des boutiques de dépôt, - comme chez nous la poste, qui se fait aider par les débits de tabac, - donnant en tout, pour tout, les plus récentes actualités, n'attendant pas que le public vienne à elles, allant à lui, les librairies publiques sont vraiment une machine sociale nouvelle, elles sont pour l'homme fait ce qu'est l'école pour l'enfant. Pays sans librairie, pays sans écoles... Qu'est-ce qu'un pays qui n'instruit que les enfants ?

Mais nous avons des instituts, je sais, des académies. Il y avait des couvents jadis. Les temps mérovingiens avaient entre des murs fortifiés des cachettes de science. Qui donc dit que nous n'avons pas de bibliothèques ? Nous en avons de fortifiées, d'imprenables. Elles sont même ouvertes aux pauvres, certains jours...

Grand Rapids

(p. 71)

Voici en quelques mots l'histoire d'une ville du Far-West et de sa librairie. Nous prenons ces chiffres dans le bulletin mensuel que publie celle-ci, février 1910.

La steppe. Quelques huttes indiennes. Un missionnaire y vient en 1825. Huit ans après, en 1833, les premiers pionniers.

La place est bonne.

Les blancs s'établissent cinq ans après l'arrivée des pionniers, ce coin du désert est classé comme village en 1838. Douze ans plus tard, en 1850, le village d'hier est classé comme cité, et les cartes portent le nom nouveau : Grand Rapids.

Alors l'industrie s'installe, les fabriques s'élèvent. En 1900 la population est de 87 565 habitants. Le recensement de 1904 en accuse 97 718, celui de 1910 : 112 571.

Cette ville, qui a donc en 1910 soixante ans d'âge, a une librairie publique. Les gens attirés par l'appât du gain dans ce désert n'étaient pas des gens de haute culture, je le suppose, et j'affirmerai presque, devant un développement si rapide, que c'étaient des gens assez actifs, des gens occupés, des gens de la classe de ceux que vous avez vu chez nous se passer la main sur le front : - ... tant à faire ! pas même, voyez-vous, le temps de lire ! - Je puis affirmer aussi qu'ils lisaient le journal et les journaux américains sont longs à lire, écrits très fin, sur beaucoup de pages.

Pour comprendre l'usage fait à Grand Rapids de la librairie publique, il faut comparer à des villes de population analogue, neuves si possible, ou de développement récent : Reims, qui a 8 000 lecteurs par an, Levallois-Perret qui prêta 23 032 volumes en 1907, Saint-Denis qui en prêta 600.

A Grand Rapids, la librairie centrale, *Ryerson public library building* est ouverte de 8 h. 30 du matin à 9 heures du soir en semaine, et de 2 heures à 6 heures le dimanche. Elle possède une salle pour enfants qui ouvre aux mêmes heures, mais ferme à 8 heures le soir. Sept *branches* sont réparties dans les quartiers de la ville, y prêtant les livres de la centrale, et ouvertes de midi et demi à 9 heures du soir, le dimanche de 2 à 6. La librairie publie un bulletin mensuel annonçant les livres nouveaux, et donnant les chiffres du mois. Voici ceux de février 1910 : (cf. Tab. 2.9 p. 63)

(p. 72)

Le total des livres de la librairie est de 107 182, chiffre inférieur à celui de nos vieilles bibliothèques. Mais ces livres sont récents : 294 ont été achetés dans le mois, et 918 volumes ou brochures sont venus par dons. L'examen de ces chiffres permet d'affirmer qu'un quart de la population fréquente la bibliothèque. Si vous défalquez les enfants qui ne savent pas

Lecteurs	cartes nouvelles délivrées	525
	cartes en usage	23 380
	dans les salles de consultation libre	25 007
Livres	demandés pour la lecture sur place	1 482
	empreuntés	31 394
Total des consultations		57 883
Visiteurs aux expositions		6 436

TAB. 2.9 – Fréquentation de la bibliothèque de *Grand Rapids* en février 1910

encore lire, et tenez compte qu'un livre prêté dans une famille est lu par plus d'une personne, vous conclurez que cette librairie publique sert à tout le monde, sert autant que la rue - car il y a des gens qui ne sortent pas ! - et que l'argent payé pour l'entretenir n'est pas un impôt, mais une sorte d'abonnement. Il en coûterait dix fois plus cher - presque à tous - de ne pas payer cet impôt-là, ou plutôt non ! on se passerait de lire, et les étudiants se passeraient d'apprendre, et les commerçants se passeraient d'être renseignés, etc., etc., - la ville même se passerait de prospérer de la sorte, car vraiment une chose dont tant de gens profitent, qui représente dans le temps - le temps passé à lire - un si grand nombre d'heures d'un si grand nombre de gens occupés, une si belle part de la journée, une si belle portion de la vie..., - vraiment, croit-on que c'est sans importance ?

Mais aussi, que c'est commode ! Neuf branches et une centrale... Un dépôt par 10 000 habitants... Gela ferait 300 pour Paris... Je dis 300 ouverts tout le jour et le soir !

Et quel zèle de propagande chez les bibliothécaires ! Des expositions organisées, la mise en avant des livres neufs, les statistiques dressées ardemment, avec orgueil ! Et pour un mois, 1212 nouveautés, la rédaction de 4 340 fiches nouvelles pour les catalogues...

Un État : le Connecticut

Pour donner une idée de l'ensemble des librairies de l'un des États-Unis, nous prendrons celui du Connecticut, sur lequel nous avons un rapport plus récent. Il est dans la zone la plus riche en livres, mais dix États au moins sont aussi bien pourvus ou mieux. On y comptait en 1900, pour 100 habitants, 170 volumes. Le Massachusetts atteignait 236, le district de Columbia 899, et la moyenne des États-Unis, territoire indien compris, était de 59.

La population du Connecticut était alors de 1 547 667 habitants et on y comptait 270 librairies diverses dont 197 de plus de 1 000 volumes. Or, sur 27 États comptant plus d'un million d'habitants, 25 avaient plus de 100 librairies de plus de 300 volumes, 17 de plus de 1 000 : chiffres bien changés depuis dix ans par l'organisation des librairies publiques dans tous les districts secondaires.

(p. 73)

Notons d'abord les 4 grandes villes, Hartford, la capitale, New-Haven, la plus peuplée, puis Bridgeport et Waterbury, qui dépassent 50 000 habitants.

Hartford, 70 000 habitants, siège de la Librairie d'État, compte plus de seize bibliothèques, l'une de séminaire, 75 000 volumes, deux de collège avec 50 000, d'autres de sociétés diverses, mais ouvertes au public, la librairie publique et la bibliothèque Watkinson.

La Librairie d'État, ouverte à tous, avec journaux, revues, etc., a un rôle spécial : conservation d'archives, documents officiels, livres de lois. En outre elle a été désignée parmi les 33 dépositaires officiels des cartes de catalogue publiées par la Bibliothèque nationale de Washington (335 000 cartes à la fin de 1908). Le *Report* de 1908 décrit longuement le nouveau palais qu'on érige pour la Cour suprême de justice et la Librairie d'État à côté du Capitole, et qui doit être prêt en octobre 1910. Il est en forme de T avec une façade de cent mètres.

Le report publié tous les 2 ans n'est pas sans intérêt. Le librarian se réjouit tout particulièrement d'avoir su attirer les sociétés. Ainsi les *Commissioners* des chemins de fer ont trouvé pratique de transférer leur bibliothèque à la *State Library*. Le public en profite. Mais les *Commissioners* en profitent bien plus ; ils ont gratuitement leurs livres bien classés, à leur disposition dans une salle commode, ouverte du matin à 10 heures du soir, éclairée.

On ne peut compter les communications : la grande masse des livres sont à la disposition des lecteurs.

Les dépenses, de 72 780 fr. en 1905-6, sont en 1907-8 : (cf. Tab. 2.10 p. 64)

(p. 74)

Personnel (M. G-S Godard librarian, 12 500. M. Green assistant, 7 500. Mlles Yale, assistant et Pencoast, cataloguer, 3900 fr., etc.)	34 833 fr.
Acquisitions de livres	41 410
Divers (Reliure : 4 435 fr., etc.)	13 330
Total	89 573 fr

TAB. 2.10 – Dépenses de la librairie de *Hartford* de 1906 à 1908

La *Stade Library* ne dispense pas de librairies publiques.

La *Public Library* d'Hartford possède 99 449 volumes fin 1909 ; augmentation de l'année : 5 513. Le prêt est de 255 440. Le budget est de 98 864 fr. La Watkinson a atteint 72 426 volumes et un budget de 56 880 fr. Dans quelques années nous trouverons ces librairies fondues entre elles et établies avec centre et districts comme à Boston ou New-York.

New-Haven, 108 027 hab., ne compte pas moins de 22 bibliothèques, dont 6 de plus de 10 000 vol. L'une immense, celle de la Yale University : 400 000 volumes et 150 000 brochures ; elle ne nous occupe pas ici. La librairie publique a plus de 80 000 volumes et un budget de 90 000 francs.

Nous mentionnerons seulement *Bridgeport*, 70 996 habitants, avec 4 petites bibliothèques

en dehors de la librairie publique, qui avait 34 870 volumes en 1900, une circulation de 134 000, un budget de 75 000 francs, un superbe monument de 750 000 francs, et qui d'après les accroissements annuels doit dépasser aujourd'hui 75 000 volumes, - et *Waterbury*, 51 139 habitants, dont la librairie de 57 580 volumes en 1900, avait un revenu de 58 465 francs.

En dehors de ces grandes villes, qui offraient des ressources spéciales, l'État a assuré à tous les petits centres, par deux lois successives, une librairie publique, si petite soit-elle. Et sans reproduire le tableau des 74 librairies aidées par l'État sur les 131 ouvertes au public, nous voudrions tout de même en donner une idée.

Nous ne nous occupons que des librairies subventionnées. La somme fournie par l'État ne peut être employée qu'en achats de livres, les municipalités doivent fournir aux autres dépenses. La subvention ne va pas sans contrôle. Un comité de 5 personnes a visité et inspecté 32 librairies, et un inspecteur nommé par lui, 50 autres ; leurs conseils ont été requis pour l'achat des livres dans 55 écoles et 26 librairies, et ils ont réparti ainsi pour 5 757 fr. de livres.

(p. 75)

Les villes sont divisées ainsi :

- 74 villes avant une *free public library*, organisée suivant la loi de 1893.
- 37 villes ayant une ou plusieurs librairies libres et publiques, mais sans relation avec la municipalité.
- 27 villes avec des librairies publiques subventionnées.
- 43 villes sans librairie publique.

Les bâtiments de 89 librairies sont isolés et construits uniquement dans ce but.

L'État subventionne 75 villes, la subvention est ordinairement de 500 francs. Mais toutes ces villes donnent au moins autant, quelques-unes beaucoup plus, soit 281 603 fr. au total pour les villes et 31 305 fr. de l'État. De ces 75 centres, 1 seul a un budget de près de 50 000 fr. : *New-Britain*, 3 d'environ 20 000, 10 d'environ 10 000 fr. Nous prendrons 6 d'entre elles, de la plus petite à la plus grande, suivant la population : (cf. Tab. 2.11 p. 66)

A *Andover*, on possède 2 458 volumes. Il y a 45 emprunteurs représentant 25 familles. Le prêt, d'un millier d'ouvrages dans l'année ne comprend, sauf 40 volumes, que des romans et des livres pour enfants.

Bloomfield a une librairie construite aux frais des habitants et qui a coûté 60 000 francs. Elle est ouverte toute la journée. Les revenus fournis par la ville, l'État, les amendes et les dons montent à 3 300 francs. Les salaires comptent pour 750 francs. Il y a 1452 volumes, on en prête 4 940. Là-dessus 491 ne sont pas des romans, ni des livres pour enfants.

Suffield a 14 282 volumes et un budget de 7412 francs. Le bâtiment qui a coûté 260 000 francs est un don particulier. Il n'est ouvert que l'après-midi et le soir.

Derby, 9 300 volumes, circulation de 35 590. Mais une autre librairie publique fonctionne, avec 9 000 volumes et une circulation de 10 000. Les budgets réunis monteraient à 24 358 francs. Ici aussi un bâtiment donné : 57 000 dollars.

(p. 76)

Ansonia, 20 745 francs, un bâtiment donné de 57 000 dollars. 11 000 volumes. Circulation de 39 835.

	HABITANTS	MASSE im- posable fr.	TAXE DE librairie	ALLOCATION de la ville	TOTAL (ville et Etat) pour achats de livres fr.
<i>Andover</i>	385	755 895	0, 00035	250	250
<i>Bloomfield</i>	1 513	4 181 805	0,00023	1 000	2 292
<i>Suffield</i>	3 521	9 853 530	0,0005	5 000	2 429
<i>Derby</i>	7 930	27 106 840	0,00057	15 500	4 474
<i>Ansonia</i>	12 681	47 854 775	0,00036	17 500	3 582
<i>New- Britain</i>	28 202	129 822 075	0,00016	20 000	10 044

TAB. 2.11 – Subventions des bibliothèques

New-Britain, la plus forte ville considérée, - que nous pouvons comparer soit à Épinal ou Valence, qui ont des bibliothèques séculaires mais pauvres, avec un budget total, l'une de 3 700, l'autre de 5 455 fr. y compris le musée, soit à la ville neuve de Saint-Maur-les-Fossés, qui n'a qu'une populaire dérisoire, - a un bâtiment donné qui a coûté 397 500 fr. Le budget annuel est de 47 610 fr. Le nombre de volumes est de 26 345 et la circulation de 116 467. Les heures sont de 9 à 9. On y consulte 12 quotidiens, 34 hebdomadaires, 109 revues.

Les plus faibles chiffres que nous trouvons dans ce tableau sont de 355 et 250 francs d'achats de livres pour 2 villages de 629 et 736 habitants. Sur ces 75 villes dont 2 ont 28 000 habitants, une 12 000, une 10 000 et toutes les autres moins, une quinzaine moins d'un millier, 6 seulement ont un budget d'achat inférieur à 500 francs, et 25 moins de 1 000. Songeons qu'il n'y a pas en France 75 villes achetant 1 000 francs net de livres.

L'on peut résumer la situation de l'État de Connecticut ainsi : population 909 000 hab.

131 librairies publiques, dont 74 régies par la loi, plus 28 librairies à cotisation possédant en tout 1 050 382 volumes fournissant 2 361 615 prêts.

Les dépenses totales, salaires et achats, sont de 614 309 francs répartis ainsi : salaires : 224 465 fr., achats : 41 722 de périodiques et 220 465 fr. de livres.

L'accès au public aux rayons est admis totalement dans 127 librairies, et partiellement dans 10.

Autres villes

Passons à l'autre bout de l'Amérique. Los Angeles, en Californie, 105 000 habitants, n'a de bibliothèque que depuis 1892. Le chiffre, en 1904, était de 110 807 volumes, 358 journaux, etc. Mais les communications étaient de 750 667, l'accroissement annuel de 15 000 environ, le budget de 286 260 fr. - Il est de 405 000 fr. en 1906, 645 434 en 1908.

Reims, ville égale, et plus riche en livres, a un chiffre de communications de 8 000, et donne à sa bibliothèque 20 210 francs. Encore le musée doit-il se payer là-dessus.

A Worcester (98 000 hab.), les revenus totaux pour 1907 étaient de 268 955 fr. L'allocation municipale est de 19 000 fr. Viennent s'y ajouter des revenus divers : amendes, 5 995 fr., taxe sur les chiens au profit de la bibliothèque 33 565 fr., ventes de catalogues 175 fr., vente de vieux papiers 60 fr., etc. En 1909, l'impôt donne 205 000 fr., les autres sources donnent 45 000 fr.

(p. 77)

Les achats sont de 50 025 fr. pour livres, et 10 130 fr. pour périodiques. Les frais d'éclairage sont de 8 825 fr. Il y a des ascenseurs, appareils électriques, etc. Le personnel comprend un librarian à 18 875 fr., et une quarantaine d'assistants, dont les traitements vont jusqu'à 8 000 fr. Une dizaine sont spécialement consacrés au service des enfants.

L'accroissement de l'année est de 8 451 volumes : 7 024 volumes ont été achetés, dont 2 841 pour enfants ; 714 volumes ont été formés en reliant des périodiques. On déduit 2 321 volumes usés et 275 perdus. Le total est de 163 401 volumes dont 60 000 pour la lecture sur place, 67 000 pour le prêt, 8751 pour enfants. Ajoutez 18 187 brochures.

Circulation fort intense : 275 556 prêts ; il y eut une journée de 3 319 volumes déplacés. Neuf stations fonctionnent dans la ville pour la délivrance des livres. Il y a eu 81 000 volumes lus sur place, 116 747 communiqués aux enfants, 27 666 déposés temporairement dans les écoles. En 1909 on compte 170 000 volumes, 670 journaux, et 475 207 communications.

A Dayton (Ohio), 85 000 hab., la librairie est de style roman américain, dans un joli parc. On en voit les photos dans le rapport de fin août 1903, par Miss Electra C. Doren, librarian. Le budget de l'année fut de 94 940 fr. Les achats de livres et périodiques ont monté à 21 140 fr., la reliure à 1 700 fr., feu et lumière 3 875 fr. ; le petit musée installé à la bibliothèque a absorbé 3 215 fr., le personnel 38 480 fr., les bâtiments et l'entretien 3 450 fr., etc.

La bibliothèque occupe 11 bibliothécaires (assistants), dont un seul homme, et 12 employés divers.

Elle est ouverte de 8 h. 20 du matin à 9 heures du soir. Des dépôts sont ouverts de 4 à 8 heures dans les 4 écoles.

Le prêt quotidien a varié de 152 volumes le 6 novembre à 1015 le 21 février. En tout 135 773 prêts dans lesquels la Fiction et *Juvenile fiction* entrent pour 110 813. Lus sur place : 76 512 volumes et périodiques.

Le fonds monte à 55 537 vol., déduction faite de 4 848 détruits et 30 hors d'usage.

(p. 78)

Il est curieux de voir 1 activité déployée par la bibliothécaire, notamment la propagande

faite dans les écoles, les soins apportés à la lecture des enfants, le prêt encouragé avec autant de zèle que les bibliothécaires français en mettent à le repousser, les remerciements à la presse locale qui publie les listes de livres nouveaux, aux clergymen qui les annoncent au public, aux instituts et bibliothèques de toute l'Amérique qui prêtent des photographies à exposer temporairement... les clubs, les sociétés qui s'en mêlent... le budget enfin, depuis 5 ans augmenté d'un quart : il est de 125 000 fr. pour 1908.

Ce n'est plus du zèle, c'est un prosélytisme pur que seules les religions nouvelles connaissent.

Quelle ville citerons-nous encore... Nous n'avons que l'embarras du choix. Nous avons dressé un tableau de 63 villes dans le tome II de *Bibliothèques*, auquel nous n'osons renvoyer, car les chiffres ont cessé d'être vrais, et partout sont à grossir. Albany (120 000 hab.) a un budget de 616 500 fr. et non plus de 397 000 ; les achats de livres y sont de plus du double de notre Nationale : 172 500 fr., les collections sont de 473 428 volumes, plus 174 032 doubles et 352 538 brochures. *Baltimore* (625 000 hab.) qui a les bibliothèques colossales de la John Hopkins University, du Peabody Institute, Mercantile Library, etc., consacre cependant 313 772 fr. à sa librairie publique. A *Détroit* (370 000 hab.), l'impôt fournit 364 030 fr. à la librairie, qui en reçoit d'autre part 83 565. Les communications atteignent 824 801 prêts et 1 262 373 références. A *Buffalo* (400 000 hab.), le budget est de 498 650 fr. C'est une grande ville, mais à *Boise-City* (7 000 hab.), il est tout de même de 6 000 fr., à *Bangor* (Maine, 19 000 hab.) de 50 000. A *Northampton* (16 000 hab.), et *Norwich* (20 000), il dépasse 100 000 fr. Nous ne trouvons pas de grande ville où le budget de livres ne soit pas au moins d'un franc par habitant. A *Saint-Louis* (720 000 hab.), 990 530 fr. à *San Francisco* (450 000 hab.), après le tremblement de terre, d'où on a cependant sauvé la moitié de la Sutro Library, 491 750 fr. A *Minneapolis* (245 000 hab.), l'impôt seul donne un demi-million à la librairie. Enfin, à *Philadelphie*, qui a 1 100 000 habitants, on trouve toute une collection de librairies, dont plusieurs ont un budget de plus de 100 000 francs, et la free Library, qui est chaque année plus que millionnaire.

(p. 79)

Bâtiments

Les modèles les plus variés, les bâtiments les plus prétentieux attestent la concurrence des villes à ériger la plus somptueuse basilique. Celle de Carnegie à **Pittsburgh**, dresse au-dessus d'une abside romane une tour qui rappelle plus notre Sacré-Coeur qu'une Sorbonne nouvelle. Cette abside indique une salle de spectacle longue d'à peu près 25 mètres, large de 18, dominée par un orgue. De l'extérieur on peut deviner chacune des salles de cette vaste maison collective : la salle de lecture, en abside de cathédrale, de 15 mètres sur 10, la salle de conférences, les salles de catalogues, la galerie de tableaux, etc.

Tout de même, l'art roman semble mieux compris que le grec en cette ville de Pittsburgh, si l'on compare l'énorme et colonnadeux Institut Carnegie à la Carnegie Library de la même ville.

Celle-ci, riche en documents d'architecture, de beaux-arts et de métiers, pourvue de 7 succursales, recevant de l'impôt un million annuel, s'accroît de 26 000 vol. par an. Usage en 1908 : 1 791 749. Fonds : 306 000 vol.

Minneapolis a aussi une sorte d'église ; l'abside est d'un gothique fantaisiste qui n'est pas sans pittoresque. On y réserve aux dames de luxueux salons. Chacune met où elle veut son fauteuil et son tabouret. Tout semble préparé pour une intimité. La haute cheminée, l'hiver, concentre les lectrices en visite.

A Homestead (9 000 hab.), fondation Carnegie, deux salles de billard, une pour chaque sexe.

La Peabody Library de **Baltimore** a réuni autour d'une salle gigantesque cinq étages de magasins qui la surplombent de cinq balcons. Disposition qui prête à la splendeur, mais est peu confortable. Il y fait froid l'hiver, et ces galeries de recherches ne favorisent pas le silence des travailleurs. Il faut noter aussi combien ces éclairages du haut, de très haut, apportent de tristesse aux salles qu'elles éclairent si majestueusement.

La Morisson Reeve, à **Richmond** d'Indiana (20 000 habitants) n'a pas tant de luxe. C'est la villa particulière d'un millionnaire, pittoresque, confortable, mais sans faste extérieur. Une tour seule distingue cette maison à quatre étages des demeures privées. Un porche de genre roman, les arceaux de fenêtres sans sculpture, rappellent les vieilles demeures de nos cités. C'est bien américain, aussi est-ce plus près de nous. Certains châteaux de la France du xvie siècle avaient cette allure et cette importance. Ils protégeaient des villes égales. Les librairies aussi protègent. Sans leur appui, quelle vie mènerait-on ici ?

(p. 80)

Après les palais, après les burgs et les villas, il y a les cottages, de jolies maisons de pierres et de briques où le lierre fait de la fantaisie, où un jardin bien vert forme l'escalier d'honneur. Elles ont dans les villages le rôle de beauté qu'avaient, neuves, nos églises romanes, dont elles ont la grâce forte, l'aimable solidité.

Elle est coquette, avec sa tourelle d'angle, son petit clocher et sa grande porte à plein cintre, la petite librairie de Middleton (Mass.), 838 habitants - et celle d'Easton, 4452 habitants, qu'on peut voir en photo dans le livre de Schultze. Celles de Dedham, 7 211 habitants, et de Northampton, 16 746 habitants, sont des châteaux de millionnaires. Quel charme dans cet art national, qui donne à la maison commune toute la grâce d'un domicile particulier !

Est-ce le même peuple qui, quand l'orgueil le travaille, bâtit les hideux monstres de New-York et de Washington, à l'instar de l'Europe et de l'antiquité ! Maquillage trahi par les noires cheminées qui dépassent les niaisés colonnades, tel un gibus coiffant un Apollon antique.

Le bulletin de la *New-York State Library* publie (octobre 1906) une vingtaine de plans de petites librairies, depuis 300 volumes, - un simple kiosque à Keene Valley (New-York) qui coûta 5 850 francs, mais apporta un abri pittoresque dans une solitude de banlieue, - jusqu'à celle de Zadoc Long, terminée en 1891, 8 000 volumes, coût. : 14 000 fr., - et celle de Titusville, 8 000 hab., prête pour 12 000 volumes, construite en briques, et qui coûta

150 000 francs. Marshalltown (Iowa), 10 000 hab., a la sienne en coin de rue, et rappelle le pavillon de Hanovre, sur nos boulevards. Elle coûta 150 000 fr. et contient 15 000 vol., avec extension possible. La salle pour enfants y égale celle pour adultes. A East Orange (N.-J.) (17 000 hab.), également en coin de rue, on a utilisé l'angle avec élégance. Le vestibule donne accès, à droite, à gauche, aux deux salles oblongues (adultes et enfants), tandis que le fond laisse voir toute la perspective du grand magasin (25 000 vol.) en forme d'éventail, orné de plantes vertes, et dont le centre est occupé par les tables et casiers servant au catalogue et à la délivrance des livres. Même disposition à Marinette, 15 000 hab., 18 000 vol. ; prix : 135 000 fr. ; en pierres. Cette heureuse disposition en éventail, à un coin de rue, semble prédominer, soit avec l'accès libre aux rayons, soit avec un *Delivery room*, où on apporte les volumes, et où se consultent les fiches de catalogue.

(p. 81)

Notez ces prix, dites-les à nos conseillers municipaux de province, 14 000 francs pour loger 8 000 volumes ! Est-ce que le grenier de la mairie ne suffit pas ?

C'est qu'une bibliothèque, pour nous, est un cimetière. Pour l'Amérique c'est un entrepôt. Les livres n'y dorment pas, ils y couchent à la nuit et repartent bien vite chez ceux qui les lisent. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils s'usent et qu'on les jette.

Mais cette petite maison, la plus fréquentée du village, où l'on va chaque jour, ne fût-ce qu'un moment, et où l'on se rencontre, - il faut qu'on en soit fier et que ce soit la plus belle.

L'effort général

Le tableau des librairies d'Amérique serait incomplet de moitié si nous ne parlions des librairies et salles pour enfants. Mais la librairie faisant partie de l'éducation est une conception nouvelle, même en Amérique ; elle mériterait une étude sérieuse, un livre tout entier. Nous ébaucherons la question dans un chapitre spécial.

On s'attend aussi à ce que nous parlions de la Bibliothèque nationale, du Congrès, à Washington.

Elle n'est pas de notre sujet. Certes elle est aussi publique que n'importe quelle librairie publique. Mais son rôle est autre. Réserve immense, chargée de tout *conserver*, d'organiser et recevoir le dépôt légal, de publier des catalogues et fournir de fichés toutes les librairies d'Amérique, c'est une sorte de Ministère de la lecture, et nous l'avons longuement comparée à notre Nationale et au British Muséum dans notre ouvrage *Bibliothèques*. Le budget seul, qui dépasse 3 millions, nous indique que ce n'est pas là qu'il faut chercher un modèle de fourniture courante de livres pour nos villes et nos campagnes. Et nous passerons de même sous silence les Universités Harvard, John Hopkins, etc.

(p. 82)

D'ailleurs, comme la ville de Cambridge, où est Harvard, la ville de Washington a en outre, pour ses besoins courants une *librairie publique*, qui a un budget de 273 000 francs, et a fourni 481 463 communications en 1906. Une bibliothèque nationale peut rester dans son rôle quand elle est aidée de la sorte et ne craint pas de dégénérer en « cabinet de lecture ».

Les allocations municipales aux librairies américaines sont faites avec l'approbation de l'État dont elles dépendent. Les cas diffèrent d'État à État. Le contrôle est en général assuré par une commission dont le secrétaire est un fonctionnaire, et qui a son siège à la capitale. L'aide pécuniaire suppose le vote par la ville d'une somme au moins égale, et ne doit être employé qu'en achat de livres ; çà et là ce choix est contrôlé.

Le contrôle de ces commissions s'étend à toutes les branches de l'activité des librairies : librairies de campagne, contribution aux écoles, etc. Il existe une ligue des commissions de librairie, affiliée à l'association des bibliothécaires, avec une réunion annuelle commune. La plus importante des fonctions de ces commissions est d'assurer la librairie de campagne, et celle du Kansas a pris le titre de Traveling Library Commission. Les libraiens américains ne sont point hostiles à cette ingérence de l'État, ils y ont poussé et l'ont sollicitée tant qu'ils ont pu. Une certaine centralisation s'ébauche à Washington. Le bureau d'éducation relie les librairies de chaque État entre elles, et a publié des statistiques générales ; le Dr Putnam s'efforce, dit Bostwick, de faire réellement de la Librairie du Congrès ce qu'elle est de nom : la Librairie nationale. Elle publie des fiches de catalogue non seulement pour les publications américaines que lui assure le dépôt légal, mais pour celles de l'étranger que les librairies des États sont susceptibles d'acheter. Elle multiplie les fiches et les envoie comme documents publics à toutes les librairies qui les désirent, rédigeant et multipliant ainsi le catalogue général de l'Amérique. Des efforts sérieux sont faits pour obtenir franchise ou réduction de frais de poste de librairie à librairie. Ils ont eu un commencement de réussite pour des livres très lourds, dont l'envoi était difficile aux tarifs ordinaires : les livres pour aveugles. Ainsi 12 819 volumes en Braille ont été expédiés par la librairie publique de New-York en 1908, dont 8 558 en franchise.

(p. 83)

Nous rappelons que les vues pour projections lumineuses qu'expédie le Musée pédagogique pour les conférences circulent ainsi chez nous.

La Librairie publique et les grandes compagnies industrielles

Pour montrer combien la librairie publique est sentie comme nécessité sociale, nous devons mentionner l'effort fait par les chefs d'industries pour fournir de livres les ouvriers ; lisez le curieux livre de William H. Tolman, traduit par P. Janelle : *l'Oeuvre de l'ingénieur social*.

On se méprendrait totalement si l'on voyait dans cette *oeuvre* une entreprise charitable. Elle a une bien autre portée ; l'intérêt seul, l'intérêt intelligent peut susciter de tels efforts. Les compagnies américaines se sont ingénies à attacher leurs ouvriers non par les liens de la reconnaissance, mais par des avantages de confort et bonne vie qu'ils ne pourraient se procurer eux-mêmes et auxquels il est dur de renoncer quand on en a pris l'habitude. Or la librairie publique est un des grands comforts de la vie. Beaucoup de nos industriels nieront l'autre intérêt, celui d'avoir des ouvriers plus instruits ; quelques-uns pensent même que les

laisser dans l'ignorance peut être utile. Cette conception est rare aux États-Unis.

Le premier effort a été de fonder des librairies techniques pour le perfectionnement de la main-d'oeuvre. Puis d'en fonder pour la simple distraction des ouvriers des mines, usines ou chemins de fer éloignés des centres pourvus de librairie publique. Enfin le système de la librairie publique s'incorporant à l'instruction générale, on a fondé des librairies jointes aux écoles primaires ou techniques pour la préparation d'ouvriers et de générations d'ouvriers intelligents.

Les industries ont trouvé dans cette oeuvre le concours le plus dévoué des bibliothécaires et comités qui dirigent les librairies publiques. Ils n'ont jamais hésité à établir une branche complète ou un dépôt dans toute usine qui en demandait, à pourvoir de livres les fabriques qui mettaient une salle à la disposition des ouvriers. La forme la plus simple est celle-ci : les ouvriers déposent dans une boîte spéciale, le matin en arrivant, les livres qu'ils rendent et la demande des livres qu'ils veulent emprunter ; ils trouveront ces derniers le soir sans avoir besoin d'aller à la librairie publique. A Détroit le nombre d'ouvriers lecteurs a passé ainsi de 40 à 70 %. Ailleurs ce sont de vraies bibliothèques ambulantes, 100 à 200 volumes, chargés sur des trucks, qu'à certaines heures on promène dans les ateliers. A Newark le club du personnel, après entente avec la librairie publique, emprunte 500 volumes à la fois. Tout ceci sans préjudice des bibliothèques fixes, parfois importantes (*Ludlow Manufacturing Associates*, 7 000 vol. et 55 revues, *Wanamaker* 5 000 vol., *S. D. Varren C°* 4 000 vol., 1 550 fr. par an, frais d'établissement : 26 000 fr., etc.).

(p. 84)

Le *Santa-Fe Railroad System* a créé 33 salles de lecture, annexées à une salle de jeux (billard, etc.) et une salle de bains. Ces salles comprennent 40 % de romans. Les journaux et magazines ne sont pas reliés, mais au bout de quelques jours envoyés aux ouvriers de la voie et aux stations isolées. La compagnie, désireuse de provoquer l'achat de livres, les fournit à bas prix, sur demande, à n'importe quel point du réseau. Le service de lecture coûte environ 77 000 fr. par an à la Compagnie. Le Président, M. Ripley, professe que cet argent est bien placé. Le Directeur spécial du service écrit : « Nos ouvriers sont fiers d'eux-mêmes et de la réputation de gentlemen et d'hommes distingués qu'ils acquièrent, grâce à ces salles de lecture. »

Le *Southern Pacific Railway* s'occupe non seulement de ses employés, mais des colons des régions presque désertes qu'il traverse, et fournit de journaux 114 sections, soit 1 100 familles qui sans cela seraient totalement isolées du monde, et les enfants (on s'informe de leur nombre) ont des livres à Noël. En Géorgie, le *Seaboard Air Line Railroad* a créé une entreprise analogue, aidé par divers bienfaiteurs. Tout village, sur demande de 6 personnes a sa petite bibliothèque. Des femmes se chargent volontiers de la garde des 100 volumes qu'elle contient, et qui sont renouvelés tous les 3 ou 6 mois. 6 000 ouvrages sont en circulation. La Compagnie a créé aussi des jardins d'écoles, d'autres ont publié des revues ou journaux... Mais nous n'en finissons pas !

Bien d'autres points seraient à étudier. Nous reviendrons sur quelques-uns, notamment à

propos de l'*open-shelf*, libre accès aux rayons, aujourd'hui admis plus ou moins complètement par plus d'un millier de librairies.

Nous voulons ici seulement parler de quelques monstres : Chicago et surtout Boston et New-York.

Chicago

(p. 85)

A Chicago nous trouvons des librairies éparses, dont 3 grandes *free public libraries*. Elles ont eu du moins une entente pour se spécialiser, la *Public Library* pour les lettres, la *Newberry* pour l'histoire, la *John Crerar* pour les sciences ; même les collections médicales de la *Newberry* ont été données par elle à la *Crerar*.

Notons que nous trouvons d'autre part, aisément ouvertes au public, les bibliothèques de l'université, 491481 volumes, 1524 périodiques. - L'Université Nord-Ouest, à Evanston, 70184 vol., et 47000 brochures, plus 28000 vol. de droit, 2800 vol. et 16000 brochures d'art dentaire, 19900 de théologie, etc., en des collèges séparés. - Le collège des ingénieurs a 20000 volumes, l'Académie des sciences 29000, l'institut de droit 49000, la Société d'histoire 50000, etc.

1. John Crerar, de Chicago, d'origine écossaise comme Carnegie, légua 600000 dollars à des parents et amis, un million à des oeuvres de bienfaisance, et le reste « à une librairie portant son nom, à bâtir dans le Sud de Chicago, en gardant assez pour l'entretenir et la munir de livres sains..., -ce qui ne signifie pas y mettre uniquement des hymnes et des sermons, mais en exclure à tout jamais les sales romans français et balivernes cyniques... ». Ce reste, deux millions et demi de dollars et divers intérêts industriels, peut être évalué aujourd'hui à près de vingt millions de francs. La construction prévoit 600 lecteurs et un million de volumes. Mais une salle provisoire a été ouverte au 6e étage d'un grand building dès 1895, et a depuis occupé d'autres étages. Moyenne de 279 lecteurs par jour, 75 000 consultations dans l'année et le triple si l'on compte les centaines de périodiques et les quatre mille volumes qu'on peut prendre librement, sans rien demander, et qui, outre les livres de référence courante, comprennent un choix « des meilleurs livres » sur tous les sujets. Le fait qu'ils sont placés là est une recommandation. On y trouve aujourd'hui 232 400 volumes, 66 000 brochures, et un catalogue de *sujets* qui donne le dépouillement de plus de 300 périodiques.

Salle, comme les suivantes, ouverte de 9 heures du matin à 10 du soir. Revenu d'un an : 1080000 francs.

2. La *Newberry Library*, autre bibliothèque publique ouverte en 1887, compte 244 442 volumes (1908). Moyenne de lecteurs par jour, 297. On compte en 1907, à la salle des périodiques, 42 723 hommes, 24 924 femmes. Celles-ci empruntent les romans plus qu'elles ne consultent les gazettes. Les acquêts de l'année montent à 12 473 volumes,

(p. 86)

1298 brochures. Le capital s'élève à douze millions et demi, et le budget de 1908 à 345000 francs.

3. Enfin la *Public Library*, fondée en 1872 compte en 1907 339 282 volumes et 61094 brochures. Accroissement de l'année : 15672 volumes. En juin 1909, 365 349 volumes et 63461 brochures. Le crédit, personnel et entretien, est de 1357 197 francs. Celui d'achats de livres, 135 323 francs. L'accès aux rayons est libre en grande partie, et plus d'un million et demi de lecteurs profitèrent de l'accès libre. Le prêt qui était en 1904, de 1986664, sans compter le millier de livres et les périodiques d'accès libre fut, en 1909, de 2 399 759 volumes.

Boston

Nous en venons enfin aux deux villes qui ont organisé avec le plus de méthode un système de librairies publiques, et qui offrent la plus grande expansion de la lecture en commun : Boston et New-York.

Fondée en 1847, la bibliothèque de Boston est restée la première des bibliothèques municipales.

D'un grand luxe, décorée par Sargent, Abbey, Puvis de Chavannes, elle a eu la malencontreuse idée de calquer la façade de notre Sainte-Geneviève. Mais ce n'est qu'une façade. Le monument, inauguré en 1895, a coûté, avec les embellissements faits depuis, plus de 13 millions et demi, sans le terrain. D'ailleurs ce n'est plus aujourd'hui la bibliothèque de la ville de Boston, mais la librairie centrale des diverses librairies publiques de la ville. En 1875 on comptait 300 000 volumes, et 758 493 prêts. Le budget n'était alors que de 141 300 dollars, et le crédit d'acquisition dépassait à peine celui de notre Nationale d'un quart : 107 500 fr. Mais si notre Nationale devait rester à ses 82 000 ou 87 000 fr., justifiait-elle autant un accroissement de crédit ? Deux millions de volumes qu'elle possédait alors ne profitaient qu'à 51 000 visiteurs, qui avaient demandé 187 165 volumes, et l'on compte ici six fois le même livre lu sur place toute la semaine par la même personne, qui doit s'en aller quand on ferme à 4 heures. A Boston, le livre emporté à la maison compte pour un. Où l'on voit que 300 000 volumes rendent plus de quatre fois le service de deux millions.

(p. 87)

Il n'est pas très étonnant que ce succès ait pour ainsi dire pompé les générosités. Un donateur était vraiment sûr de rendre service à ses concitoyens en dotant la bibliothèque. L'affluence du public emporte moins qu'elle n'apporte. Le prêt des livres n'appauvrit pas les bibliothèques, il les enrichit. Un muscle qui s'exerce ne s'use pas, il se développe.

La librairie publique de Boston, en Janvier 1905, comptait 871 050 volumes, et en 1907 (31 Janvier) 903 349. Des collections spéciales sont consacrées aux mathématiques et astronomie, à l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, à la statistique, au droit international, l'art militaire, la musique, les livres sur Shakespeare, Franklin, Browning, etc.

Avant de voir cette entreprise fonctionnant comme librairie publique centrale avec ses 28

succursales, disons que les besoins scientifiques particuliers sont largement pourvus ailleurs. Il existe à Boston, en outre : (cf. Tab. 2.12 p. 75)

Boston Athenæum.	220 000 vol	Acquisitions : 43 500 francs.
Medical Library.	25 000 vol., 26000 br., 28 000 journaux.	
State Library.	139 000 vol., 11 000 br.	Acquisitions : 35 250 francs.
Congregational Library.	54 000 vol., 52 000 br.	Acquisitions : 6 250 fr.
Musée des Beaux-Arts.	6 000 vol., 8 000 brochures.	
Académie des Arts et Sciences.	30 000 vol.	
Mass. Historical Society.	43 000 vol., 104 000 br.	
New-England historic genealogical society.	35 000 vol., 30 000 br.	
Société d'histoire naturelle.	35 000 vol.	Etc., etc.

TAB. 2.12 – Les bibliothèques de Boston

Enfin Cambridge et la Harvard University sont de l'autre côté de la rivière Charles. Il n'y a que les ponts à passer. Cambridge, 81000 habitants. L'Université [achats de livres : 117 685 francs] comprend une bibliothèque centrale, 10 divisions, 28 sections. Il y a un bibliothécaire pour le Droit, un pour la « Divinité », un pour l'école dentaire, un pour la littérature anglaise moderne, etc. En 1897, 488 356 vol. En 1907, 742210 vol., 440 512 br. Ceci n'empêche pas la ville de Cambridge, banlieue de Boston et siège de l'Université, d'avoir sa bibliothèque publique, 75 000 vol, et d'y consacrer plus d'une centaine de mille francs, dont 35 620 en achats de livres.

(p. 88)

Et elle est utile : 241 705 prêts en 1906.

Le *Library System* tel qu'il est exposé dans le report du 1er février 1909, auquel est joint un plan de la cité pour bien montrer l'organisation locale, comprend, outre la Centrale, 11 branches et 17 *delivery stations* ou dépôts.

Le report que nous analysons est le 57e. Depuis l'ouverture, en 1854, de deux petites salles de Mason street, avec moins de 10 000 volumes, presque tous donnés, peu d'années se sont passées sans quelque progrès. Mais la plus ancienne construction remonte à 1871, c'est la branche d'East Boston.

Les revenus sont : 1^o allocation du conseil municipal : 1550 000 fr. ; 2^o revenus propres et reliquat de l'an passé : 154 965 fr. ; 3^o amendes, indemnités pour livres perdus, ventes

diverses, 30 386 fr. En tout, donc 1 735 351 francs. Le total était de 1 525 000 deux ans avant. L'augmentation est chronique, et il est demandé, pour l'année prochaine, 150 000 francs de plus.

Notons que Boston est au centre d'une agglomération de villes qui ont leurs librairies, mais non comparables, et qu'au moins un million et demi de personnes peuvent venir à Boston et s'en retourner chez eux le même jour.

Il s'agit de desservir 595 380 habitants.

C'est une dépense de 2 fr. 90 par tête, dans une ville déjà desservie par d'autres bibliothèques d'une richesse inouïe. Impôt formidable ? Non. Les cabinets de lecture à Paris coûtent 5 francs par mois. Je vous assure qu'ils sont moins bien fournis ! Les salles de référence sont libres. Les porteurs de cartes de prêt sont au nombre de 54 129 adultes et 31 343 de moins de 16 ans (36 816 hommes, 48 656 femmes et filles).

Un seul don de 25 000 francs, avec affectation spéciale d'achat de livres catholiques. Ce don a été accepté.

Il y a eu 1 679 442 prêts de livres. Sur ce nombre, la centrale figure pour 308 178 directement, 83 957 par l'intermédiaire des branches, et 63 365 aux écoles et institutions.

Les volumes sont prêtés pour 7 ou 14 jours, sous peine d'une amende de deux sous par jour. Cette amende appliquée à 63 060 personnes a fourni en 1907 un boni de 27 920 francs.

La richesse en livres est de 7416 514 à la centrale, 216 576 dans les branches. Neuf d'entre elles ont plus de 20 000 volumes. Il y a en outre à la Centrale des manuscrits, 200 atlas, 10 000 cartes, 30 000 estampes. On compte 3 436 490 fiches pour s'y reconnaître. Il y a une imprimerie qui occupe 7 personnes ; elle imprime chaque année dans les 200 000 cartes de catalogue, et répand dans le public des listes hebdomadaires de livres à lire.

Un atelier de reliure emploie 29 personnes à monter les gravures, coudre les périodiques, réparer les volumes ; 30 000 volumes par an y sont reliés.

Les journaux en lecture sont au nombre de 375, les autres périodiques 1700.

Environ 200 000 volumes sont à la disposition du public soit complètement, soit, pour les sections des Beaux-Arts, de la musique et des brevets, en se faisant accompagner.

Le personnel de la librairie, en dehors des gagistes, ouvriers, etc., est composé de 219 personnes dont 134 femmes. Le salaire de celles-ci est en moyenne de 2 875 francs par an, celui des hommes, en excluant les 12 chefs à salaires élevés, est de 3 050 francs. Dans les branches, on n'emploie que des femmes et le plus haut salaire payé est de 4 550 francs.

Les heures d'ouverture sont 9 et 10 heures du matin, selon les salles, jusqu'à 9 et 10 h. du soir. On a établi un service du dimanche, de 2 h. de l'après-midi jusqu'à 9 et 10 heures du soir dans beaucoup de branches, au moins l'hiver, et dans la centrale toute l'année.

Deux automobiles, qui reviennent à 26 000 francs par an, et à l'occasion le service local des colis express assurent le transport des livres demandés de la centrale aux diverses branches et portent les livres aux écoles et institutions publiques. C'est, en un mois, 15 000 à 18 000 volumes portés de la centrale aux quatre coins de la ville et autant de repris et ra-

(p. 89)

menés au bercail.

Le service des écoles est particulièrement important, et on y envoie environ 400 volumes par jour. 115 écoles et 87 institutions diverses ont été desservies, et chaque branche sert de bibliothèque scolaire aux écoles du voisinage. Livres, cartes, images, documents de toutes sortes sont mis à la disposition des instituteurs. Le département des Beaux-Arts de la Centrale a envoyé en un an 700 porte-folios contenant 25 tableaux coloriés. Il circule dans les 80 000 volumes, au service de 360 professeurs. Ceux-ci n'ont pas à demander des titres d'ouvrages, ils indiquent seulement le sujet de leurs cours : Insectes, Le roi Arthur, Le Koran, l'Empire ottoman. « Prière d'en voyer des poètes américains en aussi grand nombre que possible, 200 livres si possible sur la Grèce, sur l'art... » Que nous sommes loin des exigences de nos bibliothécaires auxquels il faut donner des cotes et des titres sous peine de s'entendre dire qu'on ne sait pas ce qu'on veut !

(p. 90)

Les questions brillent aussi par l'extrême variété. En 3 jours, dans une branche, il a fallu répondre à plus de 50 demandes d'enfants, que cite le Report : Quatre demandaient le nom de l'auteur de certains livres, dont Kenilworth ; beaucoup de questions d'histoire ; un petit demande un livre sur la guerre civile « pour un homme » ! un autre la meilleure vie de Napoléon : « quelle *pitié* que Carlyle n'en ait pas écrit une ! » - « Que veut dire au juste *Good-bye* ? » La vie du Christ, celle de saint Nicolas, des saints, de François Millet...

Les 355 journaux comprennent outre les journaux anglais, 16 français, 16 allemands, et 35 autres langues. Les collections comprennent à présent 6 514 volumes reliés, que Ton a consultés 32 000 fois dans l'année.

Des conférences et des expositions sont organisées d'une façon courante, dans chaque branche.

Ainsi, conclut le rapport, la librairie ne remplit pas seulement le but de donner au peuple de bons livres, mais elle complète l'instruction des écoliers et des étudiants, elle est pour les gens instruits qui entrent dans la vie active une école supérieure, leur académie, leur Université. « Elle est elle-même un système d'éducation pour tous, ouvert à tous. »

Voici le budget en dollars : (cf. Tab. 2.13 p. 78)

(p. 91)

Comment marche un dépôt muni d'une salle de lecture ? Nous en prenons un qui a un débit de 19 000 volumes par an. Il a une collection permanente de 600 volumes, pour la plupart livres de référence, et souvent exceptés du prêt. Il y a en outre un dépôt de 500 volumes de la librairie centrale et 300 provenant des librairies voisines. En hiver, ces rayons sont à peu près vides, et sauf les livres de référence exclus du prêt, tout est dehors. La Centrale vient en aide et tel petit dépôt s'est fait délivrer jusqu'à 6 000 volumes par an. Il est arrivé cependant que 60 % des demandes devaient être ajournées. Le librarian fixe à 2 000 volumes le minimum nécessaire à l'ouverture d'une branche.

Le roman pour adultes compte dans le prêt pour 30,9 % à la Centrale, et pour 34,9 % dans les branches ; les livres pour enfants comptent pour 35,7 et 35,9 %. Environ 25 % des

Librairie centrale et branches. - Personnel. \$	177 695,93
Suppléments pour le Dimanche	21 475,05
Achats de livres	31 279,78
A reporter	230 450,76
Dépenses générales [Périodiques et journaux (fonds spécial) 5 811, éclairage 3,80, nettoyage 8 605, impôts 12 733, transport des livres 4 185, projections pour les conférences 311, etc.]	60 906,08
Imprimerie	10 521,23
Atelier de reliure	25 992,45
Reversements, report, etc.	27859,41
Total \$	355 730,44

TAB. 2.13 – Budget des bibliothèques de Boston

prêts ne sont donc point des romans. Ajoutez les livres lus sur place, journaux, etc.

Nous avons donné le plus de chiffres possibles, et peut-être avons rebuté les lecteurs. Mais du moins ceux qui auront lu et qui peuvent bien aisément contrôler (voir les reports à la Nationale, 8° Pb. 1 087), ne souriront plus quand on leur dira que l'avènement des librairies ou bibliothèques publiques est un des traits les plus saillants qui séparent le nouveau monde de l'ancien, la société nouvelle de celle du siècle dernier, et que l'avènement de l'imprimerie ou des chemins de fer n'a pas eu beaucoup plus d'importance.

L'État et la ville de New-York

L'État de New-York comptait, en 1906, 5 700 675 citadins, dont 4 013 781 dans les cinq parties de la grande ville : Manhattan, Bronx, Brooklyn, Queens et Richmond.

Le reste est réparti en 45 villes, dont 3 dépassent 100 000 habitants . Nous ajoutons à ces trois plus grandes les 3 plus petites dans le tableau ci-dessus (cf. Tab. 2.14 p. 79).

(p. 92)

L'ensemble des taxes produit pour les 45 villes 5 125 431 francs. Ce qui fait près d'un franc par habitant, et à ne considérer que l'impôt (or, il y a les dons, les amendes, etc.), la circulation ayant été cette année-là de 117 411 573, le livre lu revient à peu près à 0 fr. 45. Il ne faudrait pas comparer ce taux à nos budgets de bibliothèques ; l'argent et les livres n'ont pas la même valeur, et le prêt des livres n'est que l'un des services (référence, journaux, éducation) que rendent les librairies publiques.

Ces 45 villes représentent 70 pour 100 de la population.

Les librairies circulantes pourvoient aux plus petits centres. Or sur 93, qualifiés *villages*, de 2 000 à 5 000 habitants, 26 seulement n'ont pas de librairie publique.

	MILLIERS D'HABI- TANTS	VOLUMES des LIB. PUBL.	CIRCULATION (volumes)	PRODUIT DE LA TAXE DE LIBRAIRIE (en francs)	PRIX DE REVIENT DU PRÊT D'UN VO- LUME (en francs)
Buffalo	376	223 312	1 172 377	383 077	0,35
Rochester	181	58 237	28 496	0 ^a	0
Syracuse	117	139 962	147 536	150 405	1
Fulton	8	5 376	17 384	3 725	0,20
Oneida	8	6 036	8 422	1 836	0,40
Tonawanda	7	5 478	12 997	2 000	0,15

^aA Rochester, la Reynolds Library a un budget de 60 000 francs.

TAB. 2.14 – Les habitants dans l'état de New-York

De 1893 à 1907 le nombre des librairies a passé de 600 à 1 282, le total des volumes de 3 851 943 à 9 355 121 et la circulation de 3 136 602 à 16 575 161. A ne considérer que les librairies de prêt gratuit, il y en a 661 en 1907, avec 3 782 609 volumes, ce qui donne 14 907 722 prêts, soit 41 010 par jour, 1 855 par 1 000 habitants, 396 par 100 volumes existants.

Sur la capitale même, nous avons beaucoup à dire.

New-York vient de terminer les constructions géantes qui lui assurent le premier rang parmi les greniers intellectuels des capitales du monde. Ceci, parla fusion aujourd'hui accomplie d'entreprises et fondations diverses, par une « centralisation locale » sur laquelle nous ne saurions trop insister.

Nous ne pouvons espérer de tels budgets. Et d'ailleurs nous serions autrement économes ! Mais le système, la centralisation locale, si féconde, qu'est-ce qui nous empêche de l'imiter ?

Les 288 bibliothèques de la ville

Résumons d'abord, d'après la notice publiée en 1902, par le New-York Library Club « *Libraries of greater New-York* », les ressources de cette ville à cette date déjà éloignée.

New-York comptait 288 bibliothèques sans compter les succursales. Elles sont réparties en : 1^o publiques et libres ; 2^o libres seulement ; 3^o à souscription ; et 4^o particulières, ce qui ne les empêche pas d'être ouvertes au public.

Nous avons d'abord le réseau des *Free public Libraries* (publiques et supportées par contribution publique). Nous reviendrons sur la première, la Public Library de New-York, incomplète en 1902, mais qui, terminée, aura 50 branches, et en a déjà 40.

(p. 93)

L'argent public entretenait en 1900 16 bibliothèques et 52 succursales, que nous énumérons, bien que plusieurs aient été réunies depuis à la grande *Public Library*. (cf. Tab. 2.15 p. 80).

NEW-YORK 1900-1902	NOMBRE DE VO- LUMES	CREDITS EN FRANCS
Bibliothèques publique NEW-YORK PUBLIC LIB. Astor, Lenox et Tilden réunies. 13 branches (212 802 vol.), 2 Central Reference Lib. 538 957 vol., 182 370 brochures	751 759	428 250
<i>Aguilar free Lib. 3 branches et travelling Library</i>	76 779	220 000
<i>Brooklyn public Lib. 17 branches et travelling Lib.</i>	120 000	750 000
<i>Cathedral free Circulating Lib. 11 branches (25 800 vol.)</i>	78 690	86 375
<i>Harlem Library</i>	14 109	14 500
<i>Maimonides free Lib.</i>	65121	55 000
<i>Mechanical Engineers' Library Ass.</i>	6 000	26 745
<i>N. Y. Freecirculv. Lib. (pour les aveugles)</i>	5 047	3 386
<i>Queensborough Lib. 7 branches.</i>	23 778	100 000
<i>Tenement House Chapter Lib.</i>	2 283	4 750
<i>Tottenville Lib. Ass.</i>	828	5 580
<i>University Settlement Lib</i>	5 000	22 000
<i>Washington Heights free Lib.</i>	"	27 500
<i>Webster free Lib. (illustrations, prêt de gravures, etc.)</i>	10 840	34 000
<i>Young Men's benevolent Ass. free circuls. Library</i>	4 000	20 125
<i>Young Women's Christian Ass.</i>	28 920	29 500

TAB. 2.15 – Le financement des bibliothèques publiques de New-York

Free Libraries

(p. 94)

Suivent les bibliothèques libres, publiques au sens où nous l'entendons, mais qui ne sont pas payées par l'État. En y comprenant toutes les «œuvres», leurs succursales et dépôts, elles sont en nombre infini. Citons les très importantes :

- *Cooper Union Lib.* pour le progrès des sciences et arts, bibliothèque de 37 000 volumes avec un fonds de poèmes et ballades de 8 000 volumes.
- *Pratt Institute free Lib.*, 82 046 volumes et 109 recueils de brochures, 17 000 fotogr., magazines indexés, etc., 165 000 fr. de revenu.

– *General Society of Mechanics and Tradesmen* (free library). Admission sur demande, 100 728 vol.

Nous passons les bibliothèques publiques juives, italiennes, allemandes, hollandaises. Mentionnons ici comme ouvertes au public avec accès libre aux rayons, mais prêt réservé aux associés, la *Young Men's Christian Association*, 16 branches, 50 000 vol., dont. 5 750 périodiques indexés par Poole, 365 athletic and out-door Sports, 2000 *Biblical Literature*, etc. Une semblable pour les femmes à Brooklyn, 10 000 vol. Des sections existent pour les hommes de couleur, les Français, les employés de chemins de fer, l'armée, etc.

Longue serait l'énumération des librairies fondées par des ligues ou associations dans un but de propagande ou de charité, non scientifique. Aucune n'est très riche en livres ; au plus la *Methodist Library* a 10 000 volumes. J'en vois plusieurs catholiques, 6 hébraïques, 4 pour les marins. En 1900, L'*American Seamen's Friend Society* avait expédié à bord des navires 10 717 caisses de 43 volumes (dont une bible, un atlas, un dictionnaire et quelques volumes allemands, danois et suédois). 412115 marins ont profité de 582727 livres. Nous passons les bibliothèques de charité, de tempérance, de protection des animaux, et les étrangères, italiennes, allemandes, etc., de caractère charitable ou confessionnel, distinctes des allemandes, italiennes, hébraïques, etc., libres, plus littéraires.

Nous en venons aux autres espèces de bibliothèques.

Subscription libraries

Les librairies à cotisation américaines ne sont nullement des cabinets de lecture. Elles jouissent de revenus, reçoivent des legs, dons, encouragements de toute sorte. En général les gens s'y assurent, j'imagine, ce choix de public, cette entrée réservée qu'on réclame gratuitement dans les bibliothèques de France, car il est difficile d'avoir, même en payant, des facilités plus grandes que les *free public* librairies américaines !

(p. 95)

En réalité, il s'agit surtout d'achats de livres techniques et de collections spéciales. Leur importance est grande, et la *Mercantile Library*, que l'on comparera à notre Bibliothèque de la chambre de commerce, montre que les marchands Yankees font tout pour se renseigner.

Mercantile Library, 127 820 francs de revenu. A communiqué, en 1903, sur place 13 219 volumes, mais en a prêté 115 000 au dehors. Cotisation : 25 francs par an pour les commerçants établis, de 20 francs pour les clerks. Le nombre des volumes atteignait 263 217. Une succursale a été établie à l'*Equitable Life*.

New York Society Library. Beaux-Arts, anciens journaux, Américana, etc., 100 000 volumes. Revenu : 80 000 francs par an.

American Institute Lib. (Agriculture et chimie), 25 francs par an, 14 278 volumes. Dépenses en 1900 : 7 814 francs.

Bar Association. 52 154 vol. Revenu en 1900 : 430 725 fr.

Booklovers' Lib. 300 000 volumes.

Brooklyn Lib. (25 fr. par an). 152 474 vol., 19 000 brochures, 10 000 vol. étrangers, 6 succursales. Revenu en 1900 : 105 000 fr.

Arthur W. Tarms Music Lib. Environ 500 000 volumes et un million de morceaux de musique. Revenu 125 000 francs.

Établissements et sociétés scientifiques

Nous n'en parlons que pour montrer que toutes ces librairies du grand public, ne dispensent aucunement les savants d'avoir leurs bibliothèques de spécialistes, réservées en principe, très accessibles en fait.

Columbia University, 500 000 volumes, en acquiert une vingtaine de mille par an : budget de librairie : 360 000 francs. Le prêt aux étudiants fut de 84 873 volumes en 1905. Consultations sur place libres de 8 h 30 du matin à 11 heures du soir sans interruption. Le public a accès pour la lecture sur place. Un beau nombre de bibliothèques de laboratoire sont à ajouter aux totaux, qui étaient de 319 000 volumes et 40 000 brochures en 1900.

New-York University, General, Law School, et School of Pedagogy libraries, plus de 90 000 volumes.

Nous mentionnerons en plus deux grandes bibliothèques médicales, une de Droit (65 000 volumes), trois de théologie (87 500, 36 000 et 30 000 vol.), le Museum d'histoire naturelle (65 000 vol.), etc., et parmi les sociétés, la Société historique 125 000 vol., celle de Long Island 65 000 ; celle de géographie, 35 000, l'Académie de médecine, 89 000 vol. L'"Equitable Vie", compagnie d'assurance, a une bibliothèque publique de droit, 17 000 vol., etc.

(p. 96)

Je ne traduirai pas les 282 notices. Elles sont réunies dans un petit volume bleu et blanc, d'un goût douteux, mais d'une commodité évidente, et plus attractif que nos in-8° sérieux, gris et lourds.

Mais j'ai hâte de dire quelques mots de la grande bibliothèque qui, dans quelques années, si nulle ville d'Amérique n'est tentée de battre le record, sera sans doute vraiment la première du monde, qui l'est déjà incontestablement par l'usage qu'on en fait, la quantité brute de livres communiqués.

New-York public Library

Elle a été formée par la réunion, en 1895, des trois grandes fondations (cf. Tab. 2.16 p. 83).

En 1901, elle incorporait la grande bibliothèque libre circulante, avec ses onze branches et ses 660 000 volumes, puis les bibliothèques de Sainte-Agnès, Aguilar, Washington Heights, celle pour les aveugles, etc. Enfin Carnegie donnait 5 200 000 dollars pour l'installation et

Astor Library	270 000 vol.	940 000 dollars
Lenox	86 000	500 000
Tilden Trust Library	30 000	2 000 000

TAB. 2.16 – Les trois établissements réunis pour créer la *New-York public library*

l'aménagement du vaste organisme qui doit comprendre, quand il sera terminé, 50 succursales desservant le plus vaste dépôt de livres qui existe.

Actuellement, 40 branches sont en plein exercice avec un stock de 600 000 volumes, donnant 4 pour 100 de circulation, et un service de bibliothèques circulantes, créé par Dewey, expédie dans la campagne des caisses contenant en moyenne, avec un catalogue, une cinquantaine de livres d'économie politique, autant de livres pour la jeunesse, 60 d'agriculture, 20 à 30 de littérature, etc. On renouvelle tous les six mois.

La construction, sur les plans de Carrere et Hastings, est d'un style que les Américains appellent du « Louis XVI approprié » ou encore de la « renaissance classique » ; traduisez « pompier ». On a tâché d'être aussi loin que possible du New-York moderne, ce qui est bien pour nous faire aimer notre Grand Palais des Champs Élysées, la Bourse, l'Odéon, et autres joies de l'architecture française.

Mais il ne faut pas croire que ces constructions soient sans mérite. Elles font repousser. Il y a le parc d'un côté, et de l'autre des maisons à douze étages, qui paraissent gracieuses, élancées, coquettes...

(p. 97)

On voit de grands corridors, avec des escaliers et des colonnes doriques, de ces colonnes parvenues qui se donnent des airs antiques. Le vieux nom de Pas perdue convient à ces salles vastes où fut perdue encore plus de pierre et d'argent que de temps. New-York pourrait avoir le plus grand budget de livres du monde avec les millions de dollars que légua Tilden. Ils ont préféré de la colonne dorique, eux aussi. Ils en ont.

Mais les aménagements intérieurs rachètent largement ces périphrases d'exorde. Au rez-de-chaussée, de vastes salles pour le prêt. Au premier, des salles de lecture publiques, avec un département spécial pour les enfants, les salles de revues et journaux. Au second, des salles spéciales pour les étudiants, où l'on exige des cartes d'entrée. Enfin au troisième, la salle de lecture centrale.

Le magasin est de beaucoup le plus grand qui ait été construit. Il pourra contenir 3 millions et demi de volumes. C'est une cage d'acier de sept étages, chacun de 2 m 29 de haut, occupant une surface de 24 sur 99 mètres. On compte 97 000 rayons, soit une longueur totale de 212 675 mètres. Le poids actuel de ce casier de fer (vide) est de 8 millions de livres (3 628 720 kg.). Plein, cela pèsera le poids d'un grand cuirassé, douze millions de livres.

La salle de lecture principale, juste au-dessus du magasin, recevra ses livres d'en dessous, mécaniquement. Elle est calculée pour 800 places assises, le double du British.

Communications

Un mois, juin 1905 : (cf. Tab. 2.17 p. 84)

Lecture sur place	654 887		30 884
Brochures	255 592	vol. augm. sur 1904	88 592
Prêt au dehors	448 816		68 132
Total	1 395 295		187 608

TAB. 2.17 – La communication des ouvrages à la *New-York library*

C'est la bibliothèque dont on se sert le plus dans le monde. Tout Paris, ses quatre bibliothèques d'État et ses 80 municipales, n'atteignent pas ensemble le chiffre total de prêt à New-York. C'était 3 566 453 en 1904. La lecture sur place en plus : 549 696. Et les livres à la disposition des lecteurs...

En 1906 nous trouvons un total de 4 722 628.

En 1907, 5 490 244 communications !

On peut se rendre compte du progrès dans la masse de volumes déplacés par ces chiffres (p. 98) de l'*Astor Library* seule : (cf. Tab. 2.18 p. 84)

	LECTEURS	MOYENNE QUOTIDIENNE	VOLUMES	MOYENNE PAR JOUR
1866	24 941	89	54 314	195
1886	66 894	241	165 014	593
1906	146 328	472	802 874	2 589
1907	185 994	599	858 680	2 769

TAB. 2.18 – La communication des ouvrages à l'*Astor library*

Accroissements. Budget

Le total des volumes au 1er Janvier 1907 était de 1 536 866, dont 570 289 pour le prêt au dehors et 268 712 brochures.

39 366 volumes furent reçus dans l'année, dont 13 933 achats, 1 096 échanges (notamment contre le Bulletin), 24 337 dons, plus 60 317 brochures (6 766 achats, 24 727 échanges, 28 824 dons).

On reçut 6 382 périodiques régulièrement, dont 118 quotidiens, 890 hebdomadaires, 1 856 mensuels, 710 annuels, etc., plus 157 572 n^{os} isolés.

Les dépenses totales : 3 461 647 francs (881 615 pour le service de lecture sur place, et le reste pour la *circulation*). Les chiffres du budget d'acquisitions net sont 241 675 francs pour la lecture sur place, 733 540 pour le prêt.

L'allocation de la ville est de 2 300 000 francs.

Bulletin et propagande

Un bulletin mensuel donne les statistiques, la liste des dons et donateurs, la liste des principales accessions, et des listes de livres, par sujets, qui constituent un vaste catalogue méthodique. Les numéros de mai et juin 1907 sont consacrés aux œuvres sur la navigation et les sciences de la marine.

Voici les chiffres de ces 2 mois : achats, 756 et 1 386 volumes, 696 et 726 brochures ; dons : 1 324 et 1 059 volumes, 3 684 et 2 308 brochures. Le nombre des volumes catalogués est de 4 138 et 4 545, celui des brochures 1 704 et 1 552. Il a été écrit à la main 10 685 et 8 062 cartes, à la machine 2 293 et 1 790, ces dernières reproduites donnent 11 093 et 10 543 fiches.

Il faut noter, outre les expéditions temporaires, le dépôt de certaines collections spéciales. L'on envoie à telle bibliothèque de quartier une série sur les papillons, à d'autres des séries sur l'histoire navale, l'automobile, le camping, Jeanne d'Arc, Richard Wagner, le Japon, des livres pour petites filles, grands garçons, etc. Enfin les *travelling libraries* ont expédié 74 101 et 78 593 volumes aux environs, ces deux mois-là.

Les livres les plus demandés, romans à part, sont les pièces d'Ibsen, puis la « Science chrétienne » de Clemens, l'« Art de reconnaître les fleurs sauvages » de Dana, « Trois acres et Liberté » de Hall. Les romans sont ceux de Thurston, Mason, Nicholson, Williamson.

Des descriptions plus complètes seront données, je pense, d'ici peu. On dit que l'instantanéité des communications tient du prodige. Mais cela nous occupe peu. Nous n'avons aucun moyen et aucune raison en France d'entrer dans ce luxe et d'ériger de telles bâtisses. Tâchons seulement d'en faire de plus jolies. L'Amérique elle-même nous en donnera l'exemple.

Mais il y a un exemple magnifique dans la bibliothèque de New-York, et cela, vraiment, pourrait nous profiter... New-York a réuni des fondations diverses, faites à des conditions particulières, assurant nombre de places, de « situations établies », de dominations personnelles. New-York a réuni tout cela en un corps, un système, qui a tenu compte des vanités, des fortunes, des situations, et la lecture de la ville, l'instruction de la ville sont assurées.

Est-ce que Paris continuera à avoir tous les 400 mètres une armoire de quelques vieux livres sales partout les mêmes, et dont celui qui a la clef ne peut venir que le soir, après le dessert...

Les 80 municipales de Paris dépendent toutes de la même administration, et on ne peut en grouper même une demi-douzaine...

Qui donc s'y oppose ? Est-ce le marchand de vins du coin ?

(p. 99)

Conclusions sur les États-Unis

Les notes glanées ci-dessus suffisent, je l'espère, à justifier qu'il ne s'agit pas d'emphase et de fantaisies de milliardaires, mais du caractère essentiel d'un peuple nouveau, ce par quoi peut-être il s'est le plus nettement différencié du vieux monde : *ère des bibliothèques - ère des cathédrales*.

Palais ou cottage, la plus belle maison du pays, ville ou village, est la Library, la nouvelle église. Les gros bonnets ont pu donner pour la construire, y avoir leur pierre tombale ou leur vitrail, elle vit de l'argent de tous, elle est ouverte à tous et nulle ville chrétienne ne s'en passe.

(p. 100)

Certes, les 35 millions que coûta la bibliothèque de Washington, les 12 1/2 de Boston, les 10 de Chicago, les 14 de Pittsburg, les premiers votés par la ville, le dernier seul donné, enfin les nouveaux bâtiments de Bryant Park représentent un effort, une ambition, une importance dont je cherche l'analogie ici...

Nous avons le Sacré-Coeur.

Les *Libraries* yankees servent aussi de Memorial. De même que les piliers du Sacré-Coeur, elles rappellent le nom de leur donateur ; ce sont des temples élevés parfois à des mémoires illustrés, des temples dignes de ces hommes qui se voulurent utiles, et qui suivent l'exemple des héros qu'elles honorent : ce sont des temples utiles.

Elles servent à tous. Elles apprennent aux enfants la recherche personnelle, la tolérance. Elles éveillent la curiosité, l'initiative, elles renseignent le commerçant, l'industriel sur les choses strictes de son métier, elles avertissent l'inventeur de ce qui vient de s'inventer aux quatre coins du monde. Elles mettent un peuple « au courant ».

Enfin, elles occupent les femmes.

Oui, l'Amérique se vante d'avoir les plus belles bibliothèques du monde et elle publie assez de chiffres, de plans, de vues, et de reports pour provoquer, même à distance, l'admiration. Mais ce qu'il faut admirer, ce n'est pas tant des bâtisses souvent laides et construites par des Français, des budgets invraisemblables, peut-être moins bien employés que les nôtres, mais, écrit M. Ch.-V. Langlois, « le zèle vraiment apostolique des bibliothécaires américains, beaucoup moins soucieux de conserver des livres en sommeillant à côté que d'en choisir et d'en acheter de nouveaux et de mettre en communication l'homme qu'il faut avec le livre voulu. »

Quoi que des voyageurs consciencieux aient écrit, la vie, l'organisation, le rôle social de la librairie aux États-Unis, tout cela reste à étudier et faire connaître en France. Je ne puis que signaler la grandeur de cette tâche.

On ne saurait regarder la question de trop haut. Un homme au courant d'une question vaut beaucoup. Tout un peuple au courant, qu'est-ce donc ? Et comment un peuple se met-il au courant ?

Puissé-je avoir fait comprendre à quelques-uns que, dans un peuple qui sait ainsi se servir

(p. 101)

des livres, les activités ont quelque chance de plus de se développer.

Un mot encore à propos de l'Amérique.

La Librairie publique fait craindre pour le libre commerce des livres ? Qu'on trouve ailleurs un client tel que l'État de Massachusetts qui dépense par an, à lui seul, plus d'un million de francs en achats de livres ! L'importation des livres aux États-Unis, malgré les contrefaçons - va dans les quinze millions.

Sans doute certaine littérature y perd. Il y a des livres qu'on n'osera jamais acheter collectivement ; on les achète pour soi et on les cache. Je sais des commerçants qui y perdraient quelque peu, moins cependant que la santé du pays n'y gagnerait. En revanche, que de livres sérieux, utiles, ne peuvent trouver un débouché suffisant que par les bibliothèques ! Collections scientifiques, périodiques coûteux, qu'un particulier n'a pas d'argent pour acheter, pas de place pour conserver... Nous avons le triste palliatif de souscriptions de ministères. Le libre achat par des milliers de librairies publiques est une sélection autrement sérieuse, et certes moins entachée d'intrigue.

Voilà donc, en gros, ce que j'ai appris sur cet organe nouveau, désormais essentiel de la cité moderne : *la Librairie publique*.

Invention américaine !

Oui. Mais si l'Amérique est trop loin, il y a un exemple plus près : c'est l'Angleterre.

C'est sur l'Angleterre que j'insisterai encore. Je prie les Français, qui donc ne va pas une fois à Londres ?, d'entrer une fois dans une librairie publique. Pas le British ; le British, nous l'avons, et peut-être mieux. Dans une librairie publique. Non pas une populaire, mais celle du Peuple, par un grand P, pour un grand Peuple.

Je ne voudrais pas faire de déclamations, crainte de nuire à une cause qui peut-être est d'ordre moral supérieur, idéal, mais qui est avant tout une machine, rudement commode, dont on ne se passe pas plus, quand on l'a dans sa ville, qu'on ne se passe de l'autre lumière, celle du gaz.

Mais quand une chose est commode, les Anglais ne négligent pas d'y voir une chose magnifiquement moralisatrice.

Ouvrez une école, fermez une prison, disions-nous en 48. Créez des bibliothèques, et cela fera, nous dit Lubbock, une grande économie sur le budget des prisons. Deux façons de dire la même chose. Et Dickens, Thackeray, Bulwer-Lytton prophétisaient la renaissance d'un peuple, la diminution des crimes, l'aisance répandue avec l'instruction, les cabarets concurrencés par les librairies, et la plus grande Angleterre triomphante...

On croyait cela, il y a cinquante ans.

Comme on le croyait bien, cela fut.

Sans doute ils n'ont pas fait que croire, ils ont agi. Et je ne veux pas du tout affirmer à

(p. 102)

des Parisiens que des écoles et des bibliothèques empêchent les apaches et les révolutions. Tous les journaux nous disent que non. Il n'y a pas vingt ans que nous avons des écoles, nous n'avons pas encore de bibliothèques, mais nous avons des journaux...

Et, en effet, on ne voit pas bien le lien, la causalité entre de bonnes bibliothèques et la prospérité d'un peuple. Mais on voit ces choses en même temps, comme la fumée d'un train et le mouvement des roues...

J'ai vu, en Écosse, de beaux musées industriels où les réductions de bateaux, d'usines, de hauts fourneaux, de locomotives, coupes, schémas, ou parfaites petites mécaniques réduites *marchaient*... Et le public était *prié* de toucher, de manoeuvrer lui-même. Mais c'est l'argent des industriels de la Clyde qui semait cette graine d'enthousiasme industriel, Elle était un effet, elle n'était pas une cause...

Allons donc ! elle était une cause également. Ce n'est pas un hasard qui réunit dans le même corps le génie d'affaires de l'industriel de Pittsburgh et le grand fondateur de librairies. Le Carnegie de l'un est le Carnegie de l'autre.

La force qui ruait le petit télégraphiste à dévorer les livres de la librairie publique et celle qui décidait le parvenu à en fonder sont bien la même force généreuse de conquête.

Il faut nous contenter d'empirisme et constater qu'il y a des faits qu'on voit ensemble, sans trop savoir comment ils se donnent rendez-vous. L'expérience remarque des choses qui vont du même pas, comme ces bons marcheurs qui balancent le bras en cadence... Et on ne sait en quoi consiste le rapport du bras qui se balance et de tout le corps qui marche. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne marche pas aussi bien les bras croisés.

2.5 Dans la nouvelle Allemagne.

(p. 103)

Par un immense effort pour l'instruction publique et pratique, par la magnificence avec laquelle bibliothèques, laboratoires, tous les outils de la science ont été mis aux mains de ses savants, on peut dire que l'Allemagne a *mérité* ses triomphes industriels.

L'Allemagne a aujourd'hui la plus grande production de livres et travaux scientifiques du monde et semble vouloir accaparer la chose imprimée.

A ne considérer que les très grands dépôts, l'Allemagne en compte douze riches de plus de 600 000 volumes, et qui ne peuvent se comparer qu'à quatre en Angleterre, six dans le reste de l'Europe, autant en Amérique et une seule en France. La plupart des grandes bibliothèques allemandes sont neuves, rebâties depuis vingt ou trente ans, en fer, avec les derniers perfectionnements connus : Greifs-wald, Wolfenbuttel, Hall, Gottingen, une des premières à employer les ascenseurs, Stuttgart, Strasbourg enfin. L'importance de ces palais affirme l'importance qu'un peuple qui fut économe et qui reste ambitieux attache à la bibliothèque...

Mais c'est la « bibliothèque », celle de l'University. Très accessible, magnifiquement installée, commode, prêtant aisément, mais non pas *libre* ! Et trois choses font que l'Allemagne

ne peut ici concurrencer l'Angleterre : 1^o Le splendide développement de ses bibliothèques qui pourvoient à tous les besoins scientifiques ; 2^o celui des écoles techniques qui pourvoient aux besoins industriels et commerciaux ; 3^o l'esprit de classe qui garde un caractère honorifique à certaines études et rejette les autres dans le « populaire ».

Cependant on prête des livres. G'est le caractère saillant des bibliothèques allemandes. Le prêt y est la règle, la lecture sur place l'exception. On n'y consulte pas, on n'y va pas choisir, parcourir, se documenter. Les catalogues sont censés y suffire. Mais pour étudier longuement un livre, et par l'entente admirable des bibliothèques et les services de l'*Auskunfts-bureau*, on peut dire *n'importe quel livre* de science, un savant demeurant *n'importe où* trouvera toute facilité.

On trouvera dans toutes les revues spéciales des études sur les bibliothèques allemandes... Dès qu'on aborde l'Allemagne, à mesure que les mots s'allongent, le ton devient plus sérieux, alors que sur l'Amérique les notes sont vagues et dédaigneuses, les classifications nouvelles rejetées à la légère, et les perfectionnements mécaniques plus ou moins qualifiés de trucs de Robert-Houdin.

Fut-elle si profitable, l'influence allemande ?

On n'a imité que l'esprit étroit. D'abord on n'a pas imité les crédits. L'Allemand est économe, mais il dépense bien. Où trouver, aussi, la patience allemande, sa discipline, son amour du classement et son respect des classes, et l'esprit d'association ! Ajoutez le bon marché de la main-d'oeuvre, de la mécanique et de l'imprimerie.

Nous croyons que l'Amérique est trop loin, trop riche, et nous n'avons pas de milliardaires.

Nous n'avons pas non plus de grands-ducs ni de Herr Doctor. Quelque mal que des gens se donnent pour se constituer en caste privilégiée, « relever la profession », inventer une science à coup de néologismes, et s'établir savants en forgeant de drôles de mots, personne ne croira ici que c'est arrivé. Nous avons tous parlé javanais étant petits. Je crois peu en France à la « bibliothéconomie », ou *manie*, comme imprima une fois le *Figaro*. Nous sommes bien plus américains que nous ne pensons. En restreignant, en réservant, à l'allemande, l'usage des outils de science à des mandarins contrôlés, nous tarissons d'abord la source des crédits. Sans l'opinion publique, rien ne progresse chez nous. Et le public se désintéresse de ces bibliothèques admirables. Comme les nôtres, plus encore, vouées à l'archéologie, érudition, philologie. Comme les nôtres, dédaigneuses de la vie pratique moderne. Comme les nôtres, plus encore, accaparées par des gens importants, pour des travaux inutiles et longs, que l'on juge assez savants s'ils ne sont pas compris.

Les bibliothèques allemandes ont des « heures » comme les nôtres...

Ces bibliothèques à gros argent, près desquelles nous semblons des pauvres, servies par des bibliothécaires et des « surbibliothécaires » fort honorés en tout sens, à peine moins payés que les professeurs là-bas, c'est-à-dire beaucoup plus que les professeurs ici, en grande correspondance avec le monde savant de tous les pays, s'expédiant et se réexpédiant les do-

(p. 104)

cuments, les renseignements et les congratulations, tous acharnés à des travaux d'érudition, spécialistes renforcés d'une science en partie vaine, c'est, je le sais, l'idéal des bibliothécaires français. Mais, contre cet esprit allemand, l'Allemagne même entre en lutte.

(p. 105)

L'effort vers la librairie publique

L'Allemagne moderne, l'Allemagne des écoles commerciales et techniques, l'Allemagne triomphante de la chimie et de la physique industrielles a vu ce qu'était la *free library* anglo-américaine. Dès que l'Allemand voit, il imite. Mais il régularise aussi et perfectionne.

Aujourd'hui donc, l'Allemagne tente d'ouvrir des bibliothèques libres, encore empreintes d'esprit hiérarchique et classificateur. Et ce n'est pas l'effort qui manque en Germanie.

La tâche, d'ailleurs, est moins grande que chez nous, puisque l'Allemagne a déjà trente grandes bibliothèques et que la facilité de prêt, à Berlin par exemple, dispense presque de lecture sur place. L'admirable organisation des universités et des écoles techniques draine la majeure partie des lectures d'études. Étudiants, professeurs sont servis ailleurs, et magnifiquement. Puis il y a les femmes. La femme allemande chante, lit des vers, s'occupe de la maison, et reste assez romanesque pour ne pas avoir à lire de romans. Je sais qu'on change tout cela. Mais ce n'est pas encore tout à fait arrivé... L'Anglaise engloutit tout de même plus de romans.

Reste le *peuple*.

Ici le peuple est du peuple, ce n'est pas la nation. Hiérarchie sérieuse ; on ne se confond pas.

L'Allemagne sera sans doute le dernier pays civilisé - à moins que ce ne soit la France, à avoir des « bibliothèques libres », ou d'ailleurs quoi que ce soit de libre. Mais elle le sait, le mal a été signalé.

Il ne l'a pas été en vain ; et des *bibliothèques publiques* s'ouvrent dans toute l'Allemagne.

Mais on réserve le mot *Bibliothek*, privilège de la classe Doctor. Le peuple se contentera d'une *Bücherei*, d'une « halle aux livres... »

La dernière, qui s'est ouverte en 1908, est la Wilhelm-Augusta-Viktoria Bücherei, à Dortmund, dont la construction a coûté 600 000 marks, un crédit de 40 000 marks pourvoyant au fonds de volumes pour la première année.

En 1900, le Dr Schultze publiait son volume « Freie öffentliche Bibliotheken ». C est l'oeuvre anglaise et américaine offerte comme modèle, avec même des vues des petites et grandes bibliothèques libres. Mais l'Allemagne fera mieux : « L'Angleterre a plus d'argent, l'Allemagne plus de culture et d'économie. »

(p. 106)

La culture ?... Elle est définie par le Dr Nörrenberg, dont les publications sur ce sujet forment une petite bibliothèque, avec précision : la culture est 1^o littéraire et esthétique ; 2^o artistique ; 3^o professionnelle ; 4^o politique et sociale ; 5^o morale et religieuse ; 6^o scientifique. Et voilà.

Les *populaires* allemandes sont plus que centenaires, mais eurent d'abord un caractère confessionnel. Vers 1846, le *Wissenschaftliche Verein* consacrait un capital de 4 000 thalers à la fondation de populaires à Berlin. Mais tout cela n'avait guère abouti. La première réussite est celle de Charlottenburg en 1898.

Puis Iéna, qui consacrait 287 500 fr. à ses bâtisses, Görlitz 150 000, Nuremberg 625 000 fr. Puis Dortmund, Karlsruhe, Hambourg, Stuttgart, etc. Les dons sont venus : 5 millions de 1902 à 1905.

Ces dons émanent surtout, dit le D^r Fritz⁴, de grands industriels, de maisons de banque et de commerce, «non par charité ou par désir de popularité, mais parce qu'ils espèrent un avantage pratique d'une meilleure culture de leurs employés.»

Des sociétés les ont puissamment aidés : *Comenius-Gesellschaft*, *Borromäus-Verein*, *Gesellschaft zur Verbreitung von Volksbildung*, etc.

Des chiffres : (cf. Tab. 2.19 p. 91)

	BUDGET EN FRANCS	NOMBRE DE VO- LUMES	PRÊT AU DEHORS	LECTEURS DANS la salle
Berlin	247 750	167 787	1 344 000	141 466
Breslau	102 912	56 562	674 982	203 387
Charlottenburg	58 000	24 884	231 800	10 700
Francfort. B ^e pu- blique	35 667	21 452	156 142	118 521
Francfort B ^e popu- laire	38 960	41 967	141 448	164 956
Iéna	24 666	23 926	171 017	51 900

TAB. 2.19 – Les bibliothèques dans les grandes villes d'Allemagne

En 1900 Berlin possède 27 bibliothèques populaires ; 104 356 volumes y fournissent 628 198 prêts ; le budget est de 59 718 marks. En plus, deux salles de lecture possèdent l'une 40 journaux, 75 revues, 5 778 vol. et l'autre 7 000 vol., 79 journaux, 294 revues. En 1904 le total des prêts pour les 2 040 222 habitants de Berlin atteint 1 359 839. Le budget est ensemble de 134 863 marks. C'est une situation aussi médiocre qu'à Paris.

(p. 107)

Ici peu de femmes : une pour 25 hommes. On compte 51 % d'ouvriers, 24 % d'employés, 2 % d'étudiants : ceux-ci ont tout ce qu'il leur faut ailleurs. La littérature (romans, théâtre, etc.) compte pour 67 % des lectures, - puis 6 % d'histoire, 3 de géographie, 7 de sciences naturelles, 5 de droit et économie politique, enfin 4 % de technologie.

⁴D^r Fritz. *Erfolge und Ziele der deutschen Bücherhallebewegung, 1902-1907*. Berlin 1907.

<i>Personnel</i> : Un Bibliothécaire principal à 2 437 fr., un bibl. adjoint à 2 250 fr. et un autre à 1 937 fr. Un bibl. à 750 fr., 2 à 312 fr., un aide à 843	8 841 fr.
<i>Livres</i>	10 185
<i>Reliure</i>	2 518
<i>Chauffage</i>	281
<i>Éclairage</i>	426
<i>Impressions et frais de bureau</i>	891
<i>Entretien, frais divers</i>	700
TOTAL	23 842 fr.

TAB. 2.20 – Le budget de la bibliothèque de Düsseldorf

Charlottenburg (239 000 hab.) a eu, disions-nous, la première belle bibliothèque populaire en 1898, et a ouvert en 1904 une succursale. C est encore la seule *librairie publique* ayant son bâtiment à elle. En 1906, avec 30 500 volumes, elle fournissait 227 000 prêts et 134 000 lectures sur place. Le budget, de 47 767 marks, comprend deux bibliothécaires à 3 000 et un à 4 400 M., 8 000 M. d'achats de livres et 3 000 de reliure, 1 600 de journaux, 2 800 d'impressions, etc.

A **Düsseldorf**, la bibliothèque de la ville fonctionne comme semblant de librairie publique ; elle comprend une centrale et 2 branches. Pour 253 099 habitants on n'a, l'année 1904-1905, que 208 371 prêts. Voici le budget : (cf. Tab. 2.20 p. 92)

Voilà un budget économique et où les appointements des bibliothécaires rappellent la misère française. Du moins presque la moitié du budget passe-t-elle à des achats de livres.

Hambourg possède 1° la Stadtbibliothek, 380 000 vol. ; les acquisitions de livres y sont de 37 500 fr. par an, la reliure en plus, 15 000 fr. Aucune de nos municipales n'est ainsi pourvue ; elle est ouverte de 10 à 4 heures et le soir de 7 à 9. Il y a eu, en 1908, 32 326 lecteurs sur place et 29 116 prêts. La bibliothèque de la Chambre de commerce, riche de 120 000 volumes, ouverte à tous, a un crédit d'achats net de 17 500 fr.

2° La librairie publique, « öffentliche Bücherhalle », date de 1899, et comprend 4 salles, qui ne possèdent pas, à elles toutes, plus de 92 000 volumes. Le budget total en 1908 est de 108 750 francs. L'État a donné 70 000 puis 85 000 marks par an, plus une fois, en 1902, 150 000 M. Ce gros appoint, d'un coup, a permis un développement assez rapide, puisque l'on arrive pour 1908 à un total de 1 308 911 prêts et 52 751 lecteurs sur place. J'ai entendu se plaindre du mauvais résultat, vraiment décourageant, des lectures qu'on y fait. C'est une entreprise intermédiaire entre la librairie publique et nos bibliothèques populaires.

(p. 108)

Strasbourg

Nous devons bien ici parler de Strasbourg. On sait que l'ancienne ville française possède aujourd'hui une des plus belles bibliothèques de l'Allemagne et d'Europe, le plus gros crédit d'Université allemande après Berlin, et un budget d'achats de livres plus fort que celui de notre Nationale. Elle est *publique* et *universitaire* à la fois, et en achetant un paquet de bulletins pour quelques sous, quiconque peut y demander des livres. On a écrit que si Strasbourg était resté français, il serait bien plus difficile aux savants français d'y emprunter des livres...

Deux autres bibliothèques à Strasbourg rendent quelques-uns des services des librairies publiques : la bibliothèque de la ville et la populaire, situées à 25 minutes l'une de l'autre, « et échangeant en principe des livres entre elles (184 en un an).

La bibliothèque de la ville possédait, en 1909, 123 854 volumes, l'accroissement de l'année ayant été de 1 646 dont 1 196 donnés. Les dons de l'Amérique ont été de 45, ceux de France 11. L'auteur le plus lu, et qu'on s'arrache, est Karl May, puis Auerbach, Freytag, Gerstäcker, Gotthelf, etc. Sur 23 346 lectures en un an, la littérature (roman) entre pour 12 705, les Alsatica pour 3 032, l'histoire pour 1 938, le reste est très divers. Erckmann-Chatrion est toujours lu ; très lu aussi le roman de Mme Sans-Gêne. Les crédits d'achats de 3 000 marks ont été portés à 5 000 en 1910. 65 journaux, presque tous alsaciens, *le Temps*, de France, sont à la disposition du public.

(p. 109)

La populaire a un budget de 15 832 marks dont 7 500 sont fournis par la ville, 2 668 par les membres de la société fondatrice. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne gare. On y donnait beaucoup de livres français, m'avait-on dit. Je cherche vainement dans le rapport une confirmation de cette tendance et reste plein de doute. Le catalogue comprend 168 pages de livres allemands, 5 anglais, 15 français. La moitié des ouvrages sur l'histoire de France sont en allemand. La liste des prêts, presque identique en 1908 et 1909, donne 22 % de livres instructifs, 77 % de belles-lettres, comprenant 55 % de romans en allemand, 0,44 en anglais, 7,42 % en français, 7 % de littérature enfantine. Auteurs les plus demandés : Sudermann (Frau Sorge) 157 fois, Ganghofer (Das Schweigen im Walde, 152, der Laufende Berg, 148 fois), Freytag (Soll und Haben) 151 fois, et des romans de Storm, Spielhagen, Scheffel, Ebers. Nous tombons au-dessous de cent avec Ânzengruber, Gerstäcker, Wildenbruch, Tolstoï, etc., à 64 avec Erckmann-Chatrion (die Geschichte eines Rekruten), et c'est le seul nom français en descendant jusqu'à 40 demandes.

Parmi les lecteurs on voit des commerçants, 16 % des ouvriers, 11 % et seulement 36,8 % de femmes, dont 22 sans profession.

Les rapports sont très bien faits, mais les achats sont maigres : 2 795 marks de livres et 439 de périodiques. On trouve sur les tables 30 journaux dont quelques-uns en 4 ou 5 exemplaires. Le *Journal*, le *Petit Parisien* y figurent. Une cinquantaine de revues, surtout techniques (architecture, confections et nouveautés, industrie), les Bædeker, des encyclopédies, etc. Les heures sont compliquées (10 à 1 h., 6 à 10 h. avec variantes suivant les saisons).

On paye de petits droits, 2 sous pour une carte de prêt d'environ 80 volumes, 10 sous d'inscription, etc.

Strasbourg possède des cabinets de lecture bien fournis, l'un est chez Filtz, le magasin de nouveautés. Nous en avons de fort grands à Paris, l'un, près d'une gare qui dessert une banlieue immense, et auquel M. Binet, architecte, vient de construire, en moins de deux ans, un hall de fer à 8 étages si moderne et si bien compris pour installer une immense bibliothèque... Ah ! que Dufayel, le Printemps ou la Samaritaine seraient mieux organisés pour créer un service de lecture, que le Ministère, l'Institut et les commissions supérieures...

(p. 110)

On voit que l'Allemagne a fait un effort vers la librairie publique. Cet effort se fera contre les professeurs. Disons-nous un jour de ce pays, qui fut modeste : il fut docile ?

Déjà nous devons parler de sa Magnificence... Rothschild seul, à Francfort, avait jusqu'ici donné une grande bibliothèque, qui n'est pas absolument *libre*. L'Allemagne avait, vers 1900, pour ses bibliothèques populaires reçu 2 millions quand les Massachussets en recevaient 32. C'est encore plus que la France. Mais un don capital, un don orgueilleux, est venu grossir ce chiffre. C'est la fondation Krupp, bien significative de la Nouvelle Allemagne.

La fondation Krupp

Suivant résolument l'exemple américain, la maison Krupp a organisé pour ses ouvriers, à Essen et dépendances, une série de bibliothèques. La Bücherhalle centrale d'Essen, ouverte en 1899, possédait au 1er juin 1907, 55 594 volumes dont plus de 20 000 toujours dehors. J. Huret s'émerveille de l'une des 5 succursales, celle de Friedrichshof, aux murs clairs, aux grandes baies qui " laissent entrer à flots la lumière ; les tables légères, de bois vernissé, les lustres électriques d'art nouveau, le chauffage à vapeur, rien ne manque. Tout près de la salle de lecture, un petit fumoir avec jeu d'échecs et de dames, papier à lettres, journaux amusants »...

On le voit : c'est *américain*.

Le prêt est de 3 semaines. Les ouvriers lisent les livres sérieux, principalement des ouvrages techniques dont la collection est très complète. Les femmes lisent les romans. Parmi nos romanciers, les plus lus sont Zola, Dumas, et surtout Loti ; *Pêcheurs d'Islande* est « une des plus fortes lectures ».

L'Allemagne, même populaire, adore le catalogue. Les publications et albums statistiques de la Krupp'sche Bücherhalle sont de beaucoup ce qui est édité de plus luxueux sur les bibliothèques. Un luxueux album graphique avec tableaux en couleurs que nous ne pouvons reproduire mais qu'on peut consulter à la Bibliothèque Nationale (4° Q. 919), nous renseigne sur les lectures des ouvriers d'Essen : (cf. Tab. 2.21 p. 95)

(p. 111)

C'est le lot de la jeunesse qui a le plus augmenté. On voit que la politique intéresse peu. Les livres d'arts et métiers sont de plus en plus demandés.

	LECTURES			NOMBRE
	1899-1900	1903-1904	1906-1907	D'OUVRAGES EXISTANT en février
Généralités, Divers	13 928	21 300	29 863	39 045
Belles-Lettres	51 498	158 530	217 573	17 209
Histoire littéraire	444	1 473	1 835	595
Histoire	4 693	11 033	12 293	2 854
Mémoires, Lettres, etc.	1 320	3 437	4 294	1 427
Géographie et voyages	4 700	9 695	10 039	1 638
Sciences naturelles	2 121	5 580	7 342	1 358
Art	1 213	5 204	5 592	1 787
Histoire de la civilisation	2 291	5 171	6 353	889
Droit et science sociale	199	1 003	1 272	422
Philosophie, théologie	622	2 803	3 168	886
Commerce, technique, métiers, etc.	1 275	9 234	11 875	2 645
Livres locaux	925	2 792	2 292	580
Langues étrangères	925	2 834	3 413	2 072
Livres pour la jeunesse	7 961	42 302	89 398	3 690
TOTAL				41 537

TAB. 2.21 – Les lectures des ouvriers d'Essen

La baisse d'été dans le nombre des lectures s'observe comme partout, la moyenne des prêts quotidiens est de 1 147 en février, 1 017 en avril, et tombe à 726 en juillet. Les tableaux annuels des prêts de juin 1899 à 1904 sont 94 305, 140 938, 208 793, 243 796 et 282 391. Pour la période 1905-6 : 322 661 et 338 001 volumes. Enfin l'année 1906-7 atteignait 406 602 volumes et 100 000 périodiques communiqués, le nombre des volumes possédés atteignant 54 774 au 28 février 1907. Au moins ici, on fait de la statistique précise. Elle doit coûter cher, comme les volumes qui la racontent. Ne s'agit-il pas d'étonner l'Amérique ?

Comme dans les librairies américaines, on a de chaque volume le nombre d'exemplaires qu'il faut. Sur 41 537 ouvrages, il n'en est que 26 478 en un seul exemplaire, 5 279 en double. Il y a près de 1 500 en plus de 10, et 377 en plus de 15 exemplaires.

La société du Souvenir des poètes

Ce n'est pas le seul cas yankee de l'Allemagne, puisque deux legs ont été faits à Berlin pour les bibliothèques libres, l'un de 600 000 marks, et l'autre (legs Leo) d'un million.

(p. 112)

Mais, plus particulièrement, nous devons signaler la fondation d'une société d'un caractère nouveau et bien original. La *Deutsche Dichter-Gedächtniss-Stiftung* achète des livres pour les distribuer à bas prix et édite elle-même des oeuvres qu'elle donne aux bibliothèques. L'édition à bas prix, n'est-ce pas la meilleure des bibliothèques ?

Si les subventions officielles n'ont souvent pas de plus clair effet que de hausser les prix des livres, il importe de signaler cette nouvelle voie ouverte à la propagande et à la générosité...

Oui, au moment où les pouvoirs littéraires et publics s'assemblent pour conjurer le péril dont sont menacés nos auteurs par Balzac, Musset et Chateaubriand que la France est enfin *admise à lire*, il est bon de signaler que d'autres peuples s'assemblent, non pour accroître les rentes d'héritiers hypothétiques, mais pour réduire encore le prix même du papier et de l'impression, afin que toute l'Allemagne puisse lire ses poètes !

Nous aussi, nous avons des poètes qu'on devrait lire...

Mais nous avons seulement voulu indiquer qu'on aurait tort de chercher dans un pays où l'érudition et la librairie sont à leur plus haut point de développement des raisons de ne pas agir. Si les librairies publiques n'ont pas l'éclat qu'elles ont en Angleterre, c'est que le bon marché et la bonne qualité des livres, l'abondance de magnifiques bibliothèques dans un nombre de villes, grandes ou petites, dont on peut citer trente quand nous en citons trois chez nous, l'existence de sociétés innombrables, de petits groupes de particuliers achetant en commun des livres, se les prêtant à dix ou douze, chacun à son tour choisissant et chacun à son tour ayant droit d'en garder un, numérotez-vous !, la facilité à s'associer, la ponctualité à remplir les petits devoirs des ligues de ce genre, et bien d'autres raisons pratiques ou morales n'ont pas rendu la librairie publique aussi urgente que dans les villes neuves semées dans les déserts d'Amérique.

Mais le vieil Empire tout pimpant neuf s'est mis à l'oeuvre.

2.6 Dans l'univers

(p. 113)

Partout où des hommes civilisés s'assemblent pour mettre en commun les services de nourriture, d'habitation, de voirie, d'affaires ou de plaisirs qui constituent une ville, un des premiers besoins après l'eau, les transports, l'éclairage, la police, l'église et la pharmacie est d'avoir en commun des livres.

Ne comptant que les grandes bibliothèques, l'*Encyclopædia britannica* donnait une évaluation en 1901 : (cf. Tab. 2.22 p. 97)

Que valent ces chiffres ? En 1902 nous trouvons que la France avait 2 911 bibliothèques municipales et libres en Province et 77 à Paris. Le tout représentant 4 166 477 volumes. Plus les 4 bibliothèques de l'État, l'Institut, des grandes écoles... Plus de 5 millions. Plus

États-Unis	5 383 librairies 9 261 14 644	de plus de 1 000 vol. de moins 90 000 000 vol.
Royaume-Uni	1 341	18 570 000
Allemagne	138	19 000 000
France	113	10 702 000

TAB. 2.22 – Les grandes bibliothèques du monde

les scolaires. Il y en avait 43 411 possédant 6 978 503 volumes. Et celles des lycées, et les sociétés... Tout cela est manifestement impossible à compter. Mais on trouverait à faire des additions au moins aussi importantes pour les autres pays. Les 1 341 bibliothèques britanniques comptent celles du gouvernement, des universités, des cathédrales, des sociétés et instituts, soit 677 établissements et 11 942 000 volumes. Mais il y a de ces bibliothèques, comme celles des cathédrales, qui ne sont que du luxe mort ; seules, les *free public libraries* représentent l'activité de la nation.

Le triomphe de l'Amérique vient d'abord de ce que, toutes neuves et riches, ses bibliothèques nous donnent des statistiques bien faites. Ceci n'est pas ironique.

Vous croyez que parce que l'on sait que 2 503 personnes et non mille et trois ont demandé des livres, l'instruction générale n'a pas fait un grand pas. Erreur. Vous apprenez ainsi avec exactitude où il faut mettre les livres pour qu'ils soient lus, et les gens qui veulent lire savent où aller pour lire. L'Amérique se sert de ses bibliothèques. Et nous ne nous servons pas des nôtres. Une des raisons est que nous les ignorons. Le Bottin, l'Annuaire de l'Association des étudiants ne connaissent pas les bibliothèques de Paris. Il y a un livre de M. Franklin, qui n'est qu'une liste alphabétique, et ne se trouve nulle part. La plus utile des armes en campagne est une bonne carte.

(p. 114)

Europe

On trouvera des renseignements dans le livre de M. Pellisson sur les bibliothèques populaires de l'Europe. Nous avons aussi tenté, bien imparfaitement, une géographie des *Bibliothèques*. Strictement au point de vue *librairie publique* il n'y a pas à signaler grand chose dans la vieille Europe. Les pays Scandinaves ont seuls organisé sérieusement la lecture publique.

A **Vienne** nous trouvons organisée la bibliothèque populaire payante avec quelque succès, et la centrale est importante. Il y a 20 filiales, 35 fonctionnaires. Le budget dépasse 130 000 francs, le personnel comptant pour 40 000, l'achat des livres pour 30 000, la reliure pour 15 000, les impôts et assurances 15 000, les loyers 17 000. Le résultat est 1 848 155 prêts pour 1 179 992 habitants. Il y a 170 000 lecteurs inscrits. C'est le plus remarquable exemple

de réussite de populaires payantes.

Nous trouvons aussi à **Budapest** une très active bibliothèque municipale de 25 000 volumes, qui ne date que de 1905, mais se développe vite sans prêter de romans. Le prêt est de 7 035. La sociologie est la partie la plus demandée. La bibliothèque est à noter parce qu'elle publie d'intéressantes listes de livres sur les sujets d'actualité. Pest, ville à l'américaine, comprend 144 bibliothèques diverses et 14 branches. Un Inspectorat général des bibliothèques et musées de Hongrie a été fondé en 1897. Son budget ordinaire monte à 247 880 francs, plus 104 000 fr. reçus en 1907. Il occupe 13 inspecteurs et 5 conseillers spéciaux, dont un désigné pour les bibliothèques populaires.

C'est à **Christiania** que nous trouverons, en dehors de l'immense bibliothèque universitaire, une vraie librairie publique, fondée par Deichman en 1780, mais réorganisée à la moderne, et où l'accès aux rayons est libre depuis 1903. Elle a dépassé 100 000 volumes, s'accroît de près de 6 000 par an. Sur les crédits de 70 000 francs, 21 000 sont consacrés aux achats.

Elle a une section pour la jeunesse, des dépôts jusque dans les jardins publics, où l'été on peut lire, assis sur un banc à l'ombre.

(p. 115)

La Norvège possède 650 bibliothèques populaires et les 35 *académies ouvrières*, dont 10 sont rurales, complètent leur oeuvre. Nous trouvons à Bergen (72 000 hab.) un chiffre de prêt de 284 600, pour un lot de 90 000 volumes. Plus haut encore, à Trondhjem, 31 000 hab., une bibliothèque de 115 000 volumes, et une populaire de 20 000. Au delà, ne trouvez-vous que les neiges ? J'y ai trouvé *Claudine à l'école* et « *Rokanbol* ». C'était à Hammerfest, dernière ville humaine vers le Nord. A Tromsø, 7 000 hab., outre le musée populaire, il y a une bibliothèque.

Enfin en Islande, à Reykjavik, 5 000 hab., il y a une librairie publique. Elle reçoit les 12 journaux de la brumeuse capitale, compte 55 000 vol., et son budget est de 15 000 fr.

C'est un chiffre qu'on ne donne pas en France aux bibliothèques pour des villes de 100 000 et de 130 000 habitants : Roubaix, Toulon, Le Havre...

Canada

On s'attendrait à trouver au Canada la librairie publique aussi prospère qu'en Angleterre et aux États-Unis. Malheureusement le Canada offre un argument sérieux à ceux qui croient impossible la librairie publique en France. Alors que la partie anglaise du Canada s'enthousiasmait pour elle, la librairie publique ne rencontrait ailleurs qu'une indifférence toute française, aggravée de l'opposition formelle des évoques.

Cette différence s'est accentuée récemment, lorsque M. Carnegie distribua des millions aux librairies publiques. Celles du Canada en reçurent dix pour leur part : Ottawa 50 000 fr., Toronto 1 750 000 fr., Paris (Ontario) 50 000, Berlin (Ontario) 122 500, etc. Mais les municipalités françaises catholiques, sous le couvert du nationalisme, refusèrent ces présents.

Montréal même refusa 650 000 fr.

On trouvera d'ailleurs dans la France canadienne de riches et anciennes bibliothèques, qui remontent à près de deux siècles, mais ne sont ni très ouvertes, ni très en progrès. On trouvera à Québec, en regard de la *free library* établie par les Anglais une institution française, ouverte à certaines heures ; elle s'appelle la *Bibliothèque des ouvriers*.

Cependant l'Ontario, de 1831 à 1903, voyait naître et grandir 500 librairies publiques à souscription. En 1902 on comptait 144 librairies publiques, payées par un impôt municipal d'un demi-*mill* sur les revenus ou propriétés imposables suivant le *Library-Act*, et 337 librairies entretenues par diverses ressources, dons, subventions spéciales, cotisations, etc., les unes gratuites, les autres taxées de 1 à 5 francs par an.

(p. 116)

Les 144 librairies publiques avaient une circulation de 1 882 921 volumes, et coûtaient 1 141 195 francs.

La librairie publique au Canada a une origine toute spéciale ; elle fut d'abord une annexe des *Meehanics'institutes*, et a suivi le progrès de ces oeuvres d'enseignement ouvrier, qui sont parmi les plus anciennes créations de ce genre. La librairie de Toronto, qui compte maintenant plus de 150 000 volumes, remonte à 1831. Elle ne comportait d'abord que des livres techniques. La littérature générale fut ajoutée en 1869, la poésie en 1873 et les romans ne furent autorisés qu'en 1880, sous réserve qu'ils ne dépasseraient pas 20 % des achats.

Depuis 1900, la *traveling Library* a pris une extension toute spéciale au Canada, pays où plus d'un million de travailleurs doivent vivre en campement, près des forêts, des pêcheries, des mines, des chemins de fer coupant les régions désertes. Baraque, hutte ou tente, tous les camps ont maintenant une librairie provisoire, souvent fermée une partie de l'année.

Mais l'exemple donné, le succès a suivi. Des compagnies ont établi à leurs frais de luxueuses librairies. La première fut la *Loveland Slone*, à Cutler (Ont.), puis la *Massey Station mining Co*, le *Canada Copper Co*, à Klipper Cliff, qui a fondé un « Club-house » pourvu de salles de lecture, salles de jeux, de conférences, salon de repos, bains, que sais-je ? Une association, présidée par la *C^{ssse} Minto* s'est constituée pour fournir de livres les districts les plus éloignés ; elle a obtenu les faveurs spéciales non seulement du gouvernement, mais des compagnies de chemins de fer et de bateaux, qui ont facilité par tous moyens cette conquête du désert par les livres.

L'Afrique du Sud

Dans l'autre hémisphère aussi nous retrouverons l'Angleterre ; elle ne tient pas plus dans son île que la Grèce antique dans sa petite presqu'île.

Arago raillait en 1818 la *Public Library* établie au Cap, et l'embarras du bibliothécaire pour en trouver la clef. Elle remontait à 1761, fondée par un legs de 4 565 volumes précieux mais de peu d'utilité pratique pour les habitants. Elle reçut encore comme cela d'admirables Gaxton et autres curiosités de l'imprimerie primitive en Angleterre, deux manus-

(p. 117)

crits du Dante, un livre d'heures de Marguerite de Valois, et autres merveilles aussi capables d'intéresser des colons protestants parlant hollandais. Mais en 1860 fut inauguré un beau bâtiment, et ce fut déjà quelque chose. D'autre part dans toute l'Afrique du Sud, en 1838 à Swellendam, en 1840 à George, en 1847 à Graaf-Reinet, l'an d'après à Port Elisabeth, des *librairies publiques* étaient établies, précédant celles de la mère-patrie, et Anthony Trollope écrivait : une ville coloniale aurait honte de ne pas posséder son jardin, son hôpital, sa librairie publique et ses deux ou trois églises.

Ouvertes à tous, ces librairies étaient remarquables pour l'époque. En général, dans l'Afrique du Sud et beaucoup de colonies, c'était un système mixte (qu'on pratique à peu près en France à Laon et Annonay) : les habitants souscrivaient et seuls les souscripteurs étaient admis au prêt à domicile ; le gouvernement garantissait une somme *égale* au montant des souscriptions, et la ville donnait ou subventionnait aussi. La crise financière de l'Afrique du Sud a amené des réductions, mais aux temps prospères le gouvernement du Cap donnait 250 000 francs aux librairies, plus 225 000 pour les bâtiments. Il y en a aujourd'hui 110 pour une population blanche d'un demi-million. Il y en a une trentaine en Natal, 13 en Orange. Le même système fonctionne au Transvaal et en Rhodesia. La librairie de Port-Elizabeth a coûté 800 000 francs et contient plus de 50 000 volumes. On en trouve à Kimberley (30 000 vol.), Durban, Pietermaritzburg, Bloemfontein, Johannesburg, Grahams-town (20 000 vol.), Pretoria (24 000), Buluwayo (7 000), East London (20 000 vol.). Le gouverneur du Cap a, sur demande des habitants, fourni des fonds par un procédé ingénieux, autorisant l'aliénation de biens de la couronne à condition que le produit de vente serve à l'érection de monuments publics, notamment de librairies publiques. Celle de Port-Elizabeth est ainsi devenue propriétaire d'une action sur la valeur de terrains, qui a monté à 200 000 francs. La location des rez-de-chaussées de la librairie à des boutiques a fourni d'autres revenus : 25 000 fr. par an⁵.

(p. 118)

Inde

J'ai passé de belles heures dans la luxueuse librairie des jardins d'Egmore à Madras, en Face le Musée. C'était un dimanche et j'étais seul Européen. Les pieds nus des gardiens ne faisaient aucun bruit. Une trentaine d'Hindous aux belles toges, des piles de livres devant eux, y oubliaient la vie. - J'ai vu aussi, à Hyderabad, une vraie populaire, établie par le Nizam, et où les Anglais n'ont rien à voir. On m'y reçut fort bien, on me fit place et l'on m'offrit des cartes de France. C'était un plan de la ville que je voulais, il n'y en avait pas. Oh ! c'est une toute petite populaire, pas propre, presque aussi misérable que celle de Paris. Mais celle-ci du moins est au rez-de-chaussée, à un carrefour fréquenté et elle est ouverte jour et soir !

La belle *Impérial Library* de Calcutta a renvoyé ses romans, qu'elle a donné *aux armées*.

⁵The Empire and the public Libraries, by Percy Evans Lewin (The Library Assistant, 1909).

Elle a dû aussi mettre sous clé les manuels et livres courants qui disparaissaient trop vite, et il y a des formalités d'entrée.

A Colombo, j'ai cherché la *free public library*. J'ai trouvé l'écriteau et un marchand de chaussures. J'ai songé à la France. Je suis allé au musée, j'ai vu des livres en cage ; on ne leur donnait pas à manger.

Ni à Bombay, ni dans les centres anglais de Simla ou Darjeeling on ne trouve encore de vraie librairie publique. L'Anglais est de passage aux Indes. Il fait venir ses livres de chez Mudie, quand il lit. Il fait très chaud.

Nous avons dans l'Inde une belle vieille bibliothèque à Pondichéry, 17 500 volumes. Elle ouvre de 2 et demi à 5 et demi, heures terribles dehors. Fondée en 1827, elle consacre un chiffre que des villes de France trouvent exagéré à des achats de livres : 256 roupies (450 fr.).

Australie

Peut-être est-ce en Australie que nous trouverions l'apogée de la librairie publique. Melbourne, Adélaïde, Perth et Sydney ont bâti non seulement pour le présent, mais pour le futur. La forte agglomération en centres a servi le progrès des librairies publiques, mais elles ont pourvu de livres les districts éloignés, jusque dans les déserts.

(p. 119)

Les début et formation sont analogues en Australie et au Cap. Mais les progrès ont été tout autres et nous trouvons, outre les grands centres, 1 175 « country-libraries » ainsi réparties : Adélaïde 160, Queensland 141, Tasmanie 45, West Australia 55, Victoria 424, N. S. Wales 350.

A Melbourne (500 000 hab.), se dressent en un ensemble imposant les muséum, galerie nationale et librairie Victoria. Cette dernière, fondée en 1853, fut une des premières à être vraiment libre, quand elle ouvrit avec 5 000 volumes, en 1856, dans une vieille maison dont elle reproduit avec orgueil l'image en tête du volume où elle fête son cinquantenaire. Elle compte en 1906 228 410 volumes. Son budget est de 291 050 francs. Elle occupe 12 bibliothécaires et une vingtaine d'employés. Elle a un chiffre d'acquisitions de 157 000 francs, le double de notre *Nationale*.

Nos techniciens bibliographes qui impriment à si grands frais d'inutiles catalogues devraient prendre modèle sur le catalogue des périodiques courants de la Public Library de Victoria à Melbourne. C'est un dictionnaire de 340 pages, où les revues sont classées à leur titre, au sujet, à leur pays, etc., en une seule série. Le mot France comprend 7 annuaires, le mot sciences 130 périodiques généraux et 20 renvois à des sciences spéciales (zoologie, 21 revues, géographie 23, philosophie 8), les mots musique 6, littérature 84, dont 8 publications françaises, etc., enfin plus de 600 journaux, dont 20 de Melbourne même, 14 de Londres, 2 de New-York, le *Temps* de Paris, 2 d'Irlande, le *Scotsman*, le *Globe Canadien*. Aucun d'Allemagne, ni des autres pays d'Europe.

La librairie comprend 3 sections : Référence (168 000 vol.), Prêt (23 000) et *Country-libraries*, service spécial chargé de fournir les campagnes et petits centres éloignés. Le gouvernement de Victoria subventionne 324 librairies, qui ont un demi-million de volumes, et dont les envois de Melbourne peuvent d'ailleurs compléter les collections. Plusieurs (Ballarat, Sandhurst, etc.), remontent aux environs de 1854.

La « Public Library of New South Wales, » à Sydney fondée en 1826, publie son historique sous couverture verte, or est rouge avec 50 portraits de bienfaiteurs et fonctionnaires, ce qui n'est pas un mauvais moyen d'attirer les dons et d'exciter le zèle. Un palais colossal est en construction. Quant aux statistiques, assez détaillées, voici celle de 1905 : (cf. Tab. 2.23 p. 102)

(p. 120)

Salle de travail (Reference library). Visiteurs	175 029
Salle des journaux. Visiteurs	351 890
Salle de prêt. Emprunteurs	187 704
Salle de prêt. Vol. prêtés	138 896
Districts des environs fournis de livres	152
Phares fournis de livres	13
Volumes expédiés (255 boîtes)	871
Étudiants et écoliers des environs	105
<i>Nombre de volumes au 31 décembre 1905.</i>	
Reference Liberty	139 342
Caisses circulantes	6 122
Service du prêt	29 121
Journaux : 502. En numéros :	51 939

TAB. 2.23 – La bibliothèque de Sydney

Sydney a en outre une Université avec 70 000 volumes, un Parlement avec 50 000, une Royal Society avec 20 000, un Musée australien avec 12 000, une Société linnéenne avec 9000, un Collège technique avec 3 892 volumes, 1 115 périodiques et 63 journaux spéciaux.

Sydney a 512 000 habitants. Le budget de la librairie publique, 228 000 francs en 1904, augmente chaque année. Il doit revenir pour 1907 à 0 fr. 45 par habitant.

La Librairie de Sydney a le dépôt légal.

Un act de 1867 garantit 5 000 fr. pour achats de livres à toutes les communes au-dessus de 1 000 habitants, et 2 500 au-dessus de 300, si elles veulent établir une librairie publique. 375 communes reçoivent ce subside dans la Nouvelle-Galles du Sud. Environ 500 000 volumes en tout. Une semblable mesure a été adoptée dans le Queensland ; 91 communes sont subventionnées et la librairie de Brisbane se développe rapidement. Dans le Sud, **Adélaïde** (146 000 hab.) a consacré 2 millions et demi à construire musées et librairie publique. C'est là que

pour la première fois la *travelling library* a fonctionné réellement. Le budget collectif est de 236 375 francs. Dans l'Ouest, à Perth, 60 000 volumes ; d'autres librairies en Tasmanie, notamment à Hobart et Launceston.

Dans la Nouvelle-Zélande, il n'y a pas de vraies librairies publiques, mais 304 bibliothèques diverses subventionnées, avec plus de 420 000 volumes.

Nous n'épuisons pas la liste.

Japon

(p. 121)

Le Japon s'est fait récemment connaître. Un développement commercial et guerrier si rapide laisse-t-il le temps et l'esprit aux études ?

Nous n'hésiterons pas à répondre : il les suppose.

L'instruction précède la victoire. M. André Artonne nous en rend compte dans la *Revue des bibliothèques* (1-3, 1907). Entre les deux guerres, celle de Chine, celle de Russie, moins de dix ans, le Japon a vu doubler ses bibliothèques. La bibliothèque impériale de Tokio est en cours de reconstruction, 430 000 volumes, dont 60 000 européens. Prêt à domicile, perfectionnements modernes, etc. Dans l'année 1904-1905, 137 364 lecteurs ont consulté 701 218 ouvrages, dont sciences : 149 713, littérature, 136 062, histoire et géographie 118 315, droit, économie politique, 109 705, et théologie 10 905. La bibliothèque de l'Université est récente : 1872. C'est déjà une des premières du monde : 341 146 volumes en mars 1905, soit 198 569 japonais et chinois, 142 677 étrangers, plus 100 000 brochures. L'accroissement étranger n'est pas moindre de 8 000 volumes par an ; celui des livres de Chine et Japon est de 10 648 en 1906.

C'est la plus matinale des bibliothèques : elle ouvre à 7 heures en été, et ne ferme qu'à 9 heures du soir. En 1903 il y eut 29 436 lecteurs, 165 255 volumes demandés. L'Université de Tokio était en 1897 la 45^e université du monde par le nombre de ses élèves : 1 620. Dix ans après, c'est la 13^e : 5 062 élèves.

Citons à Tokio l'Ohashi library, 40 000 volumes japonais et 4 000 européens et l'*Impérial Cabinet*, bibliothèque réservée à l'Administration, riche de 550 000 volumes.

Et le Japon entier se couvre de bibliothèques. A Kyoto, c'est l'Université, la Préfecture (40 000 volumes), à Akita, 40 000 volumes, à Mito, 10 000, à Narita, 25 000, en grande partie sur le bouddhisme, etc. Enfin à Osaka, qui atteindra bientôt le million d'habitants, nous trouvons une vraie *Library* américaine.

Dans le grand parc de Nakanoshima, derrière un lac miniature encadré de petits rochers bien sauvages et soignés, mais où flottent de larges fleurs, quelque chose de hideux se dresse : la bibliothèque.

Elle a un dôme. Le daïmio a bien un chapeau melon.

Elle a quatre colonnes, qui sont d'ordre corinthien, et supportent un fronton qui n'a pas envie de rire. Des acrotères grecs en relevant les coins auraient donné l'air japonais. Ici le

(p. 122)

triangle est pur et contient de la rosace avec de la volute qu'on qualifie à Osaka de Renaissance. C'est du granit bien poli, mais dessous, c'est de la brique et à l'intérieur, c'est du fer. Cela couvre un peu plus de 3 000 mètres carrés.

Eh ! je souhaiterais cette librairie à beaucoup de villes de France, dussent-elles y ériger de faux temples bouddhiques !

Cette fausse basilique se compose donc d'une rotonde et des quatre bras d'une croix. Au rez-de-chaussée les salles d'emballage, de reliure, fumoir, lavatoires. Au premier, auquel accèdent directement les marches de la façade, le vestibule, la grande salle ronde, que du dehors on suppose être la salle de travail et qui n'est que l'escalier, tenant un quart de l'édifice. Un des bras de la croix contient le magasin de livres, l'autre les deux grandes salles de lecture : périodiques au premier, livres au second. Le 4e côté contient un salon et les services de la bibliothèque, au second la salle des dames, celle des enfants et un Mémorial-Hall. Au-dessus du vestibule, une salle de lecture spéciale.

C'est ouvert de 8 heures du matin à 10 du soir, et il n'y a pas de dimanches. On paye 2 sen d'entrée (un sou) pour ticket ordinaire, donnant droit à 4 volumes, et 5 sen pour ticket spécial (10 volumes). Réduction pour 12 ou 30 tickets, mettant la séance à deux centimes.

Un premier essai de bibliothèque libre à Osaka n'avait point réussi vers 1890. Celle-ci est due à la libéralité d'un millionnaire d'Osaka, M. Sumitomo, qui fit don, outre sa contribution à la bâtisse, de 137 500 francs pour achats de livres. Elle a été érigée de 1900 à 1904.

La librairie d'Osaka possède, en mars 1910, 74 995 volumes, dont 60 000 chinois ou japonais. Notons que les achats de l'année ont été de 5 001 livres dont 1 254 étrangers, les dons de 2 839 dont 30 étrangers. C'est un accroissement rapide. La division du stock comprend 13 810 littérature, 10 823 ouvrages généraux, 9 652 histoire, 5 898 philosophie, 3 452 médecine, 3 131 biographie, 3 219 géographie, 2 207 religion dont 156 étrangers, 965 commerce dont 261 étrangers, 775 science militaire, etc.

Les lecteurs ont été 145 146, dont 4 915 femmes, 9 600 enfants. Moyenne : 432 par jour. La liste des livres lus donne 28,8 % de littérature, 12,9 de sciences appliquées, arts de l'ingénieur, 11,4 d'histoire, 10,3 de périodiques, 8,8 d'industrie, 7,7 de science sociale. Le reste très peu.

Des 48 journaux étrangers reçus, un seul, l'Illustration, vient de France.

S'il fallait chercher des exemples de l'efficacité de l'instruction sur un peuple, le Japon en fournirait d'assez beaux. Il nous a donné d'abord ceux que l'Occident est le plus à même de comprendre : les exemples guerriers. Il en donne d'autres. Les sciences qu'il nous a pour ainsi dire achetées toutes faites, il les porte à son goût et sa façon. L'originalité ingénieuse et patiente de ce peuple observateur a déjà frappé de sa marque plus d'une science. La biologie reçoit de lui un apport incessant. La science des mouvements du sol est née là. Oui, dans son développement commercial et militaire, le Japon trouve le temps et l'esprit pour l'étude. Et qui donc, distinguant ces expansions diverses, met d'un côté l'allure et de l'autre le mouvement, et choisit l'une, pas l'autre ? Le plus beau n'est pas d'être brave, c'est de trouver

(p. 123)

l'argent. Obéré par l'effort prodigieux de son triomphe, le Japon n'a pourtant pas oublié son matériel de triomphe, et autant que des canons, il achète des livres.

Amérique du Sud

Arrêtons ici ces notes hâtives, ces chiffres qui s'ils étaient exacts l'année dernière, ne le sont déjà plus... Ce ne sont pas là les seuls pays qui font effort, et nous aurions à parler notamment de l'Amérique du Sud, où de toutes parts s'érigent de magnifiques « bibliothèques nationales » qui fonctionneront comme les librairies publiques des États-Unis. Celle de Rio-de-Janeiro (290 000 vol.) a un budget de 600 560 fr., à Montevideo (44 500 vol.) il est lu 23 000 ouvrages dont 2 546 en français, à Buenos-Ayres, deux grandes bibliothèques (nationale et municipale), à Santiago du Chili (332 000 hab., 130 000 vol.) sur 60 590 livres lus en 1906, il en est 4 977 français. A Mexico, un budget de 340 000 francs. L'émulation transforme plus que la nécessité, et l'influence des États-Unis sera salutaire. La Havane possède une librairie depuis 1901, déjà riche de 40 000 volumes. Il était certes dans les terres du Sud d'autres joies que celles des livres, mais il fallait lutter et les livres servent.

L'avènement des livres dans le monde, des livres nombreux, des livres publics, est un événement tout récent, de cinquante ans tout juste. Et je ne vois pas qu'on ait signalé cela en France, qu'on se rende bien compte que l'effet produit sur un peuple par l'ouverture de grandes bibliothèques modernes, publiques, pratiques, commodes n'est pas moindre en intensité et profondeur que celui qui suivit la découverte de l'imprimerie.

(p. 124)

Nous ne croyons donc pas parler de « peu de chose ».

Ni d'une spécialité, d'une affaire de professionnels.

Peut-être les faits déjà énumérés permettent-ils à présent de ne pas trop s'étonner d'une telle assertion.

Ce qui m'étonne, moi, c'est le non-étonnement. De rares bibliothécaires ont vu, voyagé, étudié. Ils semblent parler d'une spécialité accessoire, discutent quelques détails et retournent à leurs vieux catalogues.

On a dit après 1870 : celui qui nous a battu, c'est le maître d'école. Peut-être a-t-on compris après 1900 que nous sommes non moins vaincus par les écoles techniques, commerciales, par les laboratoires et les bibliothèques de l'Allemagne ? Ou faudra-t-il de nouvelles guerres, expositions universelles et autres misères pour faire comprendre à nos *économistes* qu'ils manquent d'économie dans leur sordide budget, qu'il est non moins important d'assurer la vie des actifs et l'emploi des forces de la nation que le repos de ses invalides.

Il n'est d'enseignement vrai que par soi-même. La librairie publique est le seul moyen efficace d'ouvrir à tous les moyens de progrès technique. École de libre recherche, école d'initiative, elle n'est pas seulement complément d'instruction, moyen d'instruction, mais instruction elle-même, l'instruction dans sa plus belle part, et c'est ce que nous tenterons de faire voir dans le chapitre suivant.

Table des matières

Avant-propos	1
1 Librairies et bibliothèques	5
1.1 Le but	5
<i>Faillite de la mémoire</i>	6
<i>Triple but de la librairie publique : enseigner, renseigner, distraire</i>	7
<i>La librairie est une institution publique</i>	7
1.2 Le mot. - Définitions	10
<i>Library et librairie</i>	10
<i>Librairie et bibliothèque</i>	14
1.3 Littérature du sujet	15
2 Les exemples	22
2.1 L'Act Ewart	24
<i>L'idée morale</i>	24
<i>Le bill Ewart, origine des librairies publiques, 1850</i>	24
<i>L'impôt consenti</i>	25
<i>Résistance. Période d'attente</i>	26
<i>Dons ou initiative publique</i>	26
<i>Les résultats</i>	27
2.2 L'Angleterre	28
<i>Londres</i>	29
<i>Liverpool</i>	31
<i>Manchester</i>	35
<i>Brighton</i>	37
<i>Les librairies de Leeds</i>	38
2.3 En Écosse	45
<i>La cité d'Édimbourg</i>	46
<i>M. Carnegie et sa librairie</i>	47
<i>La librairie publique, le commerce des livres et les bibliothèques</i>	51

	<i>Les librairies de la Corporation de Glasgow</i>	52
2.4	Aux États-Unis	57
	<i>L’Histoire. Ancienneté de la Librairie publique</i>	59
	<i>Les progrès ininterrompus</i>	60
	<i>Un État : le Connecticut</i>	63
	<i>Autres villes</i>	67
	<i>Bâtiments</i>	68
	<i>L’effort général</i>	70
	<i>La Librairie publique et les grandes compagnies industrielles</i>	71
	<i>L’État et la ville de New-York</i>	78
	<i>Les 288 bibliothèques de la ville</i>	79
	<i>New-York public Library</i>	82
	<i>Conclusions sur les États-Unis</i>	86
2.5	Dans la nouvelle Allemagne.	88
	<i>L’effort vers la librairie publique</i>	90
	<i>La société du Souvenir des poètes</i>	95
2.6	Dans l’univers	96
	<i>Europe</i>	97
	<i>Canada</i>	98
	<i>L’Afrique du Sud</i>	99
	<i>Inde</i>	100
	<i>Australie</i>	101
	<i>Japon</i>	103
	<i>Amérique du Sud</i>	105